



Huntly sc 74 New Bond St.

May Brun, 'Bibliographie des éditions des *Liaisons Dangereuses* portant le millésime 1782', *Le Livre et l'Estampe* [illegible]

5-64

This is Brun's édition B. [illegible]

LES LIAISONS

DANGEREUSES.

LES LIAISONS *DANGEREUSES*

OU

LETTRES

Recueillies dans une Société, & publiées pour l'instruction de quelques autres.

PAR M. C.... DE L...

J'ai vu les mœurs de mon temps, & j'ai publié ces Lettres.
J. J. ROUSSEAU, *Préf. de la Nouv. Héloïse*

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM;
Et se trouve à PARIS,
Chez DURAND, Neveu, Libraire, à la Sagesse, rue Galande.

M. DCC. LXXXII.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Nous croyons devoir prévenir le Public que, malgré le titre de cet Ouvrage & ce qu'en dit le Rédacteur dans sa Préface, nous ne garantissons pas l'hautenticité de ce Recueil, & que nous avons même de fortes raisons de penser que ce n'est qu'un Roman.

Il nous semble de plus, que l'Auteur, qui paroît pourtant avoir cherché la vraisemblance, l'a détruite lui-même & bien mal-adroitement, par l'époque où il a placé les événemens qu'il publie. En effet, plusieurs des personnages qu'il met en scene ont de si mauvaises mœurs, qu'il est impossible de supposer qu'ils aient vécu dans notre siecle; dans ce siecle de philosophie, où les lumieres, répandues de toutes parts, ont rendu, comme chacun sait, tous les hommes si honnêtes & toutes les femmes si modestes & si réservées.

Notre avis est donc que si les aventures rapportées dans cet Ouvrage ont un fonds de vérité, elles n'ont pu arriver que dans d'autres lieux ou dans d'autres temps ; & nous blâmons beaucoup l'Auteur, qui, séduit apparemment par l'espoir d'intéresser d'avantage en se rapprochant plus de son siecle & de son pays, a osé faire paroître sous notre costume & avec nos usages, des mœurs qui nous sont si étrangeres.

Pour préserver au moins, autant qu'il est en nous, le Lecteur trop crédule de toute surprise à ce sujet, nous appuyerons notre opinion d'un raisonnement que nous lui proposons avec confiance, parce qu'il nous paroît victorieux & sans replique ; c'est que sans doute les mêmes causes ne manqueroient pas de produire les mêmes effets, & que cependant nous ne voyons point aujourd'hui de Demoiselle, avec soixante mille livres de rente, se faire Religieuse, ni de Présidente, jeune & jolie, mourir de chagrin.



PRÉFACE
DU RÉDACTEUR.

CET Ouvrage, ou plutôt ce Recueil, que le Public trouvera peut-être encore trop volumineux, ne contient pourtant que le plus petit nombre des Lettres qui composoient la totalité de la correspondance dont il est extrait. Chargé de la mettre en ordre par les personnes à qui elle étoit parvenue, & que je savois dans l'intention de les publier, je n'ai demandé, pour prix de mes soins, que la permission d'élaguer tout ce qui me paroîtroit inutile; & j'ai tâché de ne conserver en effet que les Lettres qui m'ont paru nécessaires, soit à l'intelligence des événemens, soit au dé-

veloppement des caracteres. Si l'on ajoute à ce léger travail, celui de replacer par ordre les Lettres que j'ai laissé subsister, ordre pour lequel j'ai même presque toujours suivi celui des dates, & enfin quelques notes courtes & rares, & qui, pour la plupart, n'ont d'autre objet que d'indiquer la source de quelques citations, ou de motiver quelques-uns des retranchemens que je me suis permis, on saura toute la part que j'ai eue à cet Ouvrage. Ma mission ne s'étendoit pas plus loin (1).

J'avois proposé des changemens plus considérables, & presque tous relatifs à la pureté de diction ou de

(1) Je dois prévenir aussi que j'ai supprimé ou changé tous les noms des personnes dont il est question dans ces Lettres; & que si dans le nombre de ceux que je leur ai substitués, il s'en trouvoit qui appartinssent à quelqu'un, ce seroit seulement une erreur de ma part, & dont il ne faudroit tirer aucune conséquence.

ſtyle, contre laquelle on trouvera beaucoup de fautes. J'aurois déſiré auſſi être autoriſé à couper quelques Lettres trop longues, & dont pluſieurs traitent ſéparément, & preſque ſans tranſition, d'objets tout-à-fait étrangers l'un à l'autre. Ce travail, qui n'a pas été accepté, n'auroit pas ſuffi, ſans doute, pour donner du mérite à l'Ouvrage, mais en auroit au moins ôté une partie des défauts.

On m'a objecté que c'étoient les Lettres mêmes qu'on vouloit faire connoître, & pas ſeulement un Ouvrage fait d'après ces Lettres; qu'il ſeroit autant contre la vraiſemblance que contre la vérité, que de huit à dix perſonnes qui ont concouru à cette correſpondance, toutes euſſent écrit avec une égale pureté. Et ſur ce que j'ai repréſenté que loin de-là il n'y en avoit, au contraire, aucune qui n'eût fait des fautes graves, &

qu'on ne manqueroit pas de critiquer ; on m'a répondu que tout Lecteur raisonnable s'attendroit sûrement à trouver des fautes dans un Recueil de Lettres de quelques Particuliers, puisque dans tous ceux publiés jusqu'ici de différens Auteurs estimés, & même de quelques Académiciens, on n'en trouvoit aucun totalement à l'abri de ce reproche. Ces raisons ne m'ont pas persuadé, & je les ai trouvées, comme je les trouve encore, plus faciles à donner qu'à recevoir ; mais je n'étois pas le maître, & je me suis soumis. Seulement je me suis réservé de protester contre, & de déclarer que ce n'étoit pas mon avis ; ce que je fais en ce moment.

Quand au mérite que cet Ouvrage peut avoir, peut-être ne m'appartient-il pas de m'en expliquer, mon opinion ne devant ni ne pouvant influer sur celle de personne. Cependant ceux qui, avant de commencer

une lecture, sont bien aisés de savoir à-peu-près sur quoi compter; ceux-là, dis-je, peuvent continuer : les autres feront mieux de passer tout de suite à l'Ouvrage même; ils en savent assez.

Ce que je puis dire d'abord, c'est que si mon avis a été, comme j'en conviens, de faire paroître ces Lettres, je suis pourtant bien loin d'en espérer le succès : & qu'on ne prenne pas cette sincérité de ma part pour la modestie jouée d'un Auteur; car je déclare, avec la même franchise, que si ce Recueil ne m'avoit pas paru digne d'être offert au Public, je ne m'en serois pas occupé. Tâchons de concilier cette apparente contradiction.

Le mérite d'un Ouvrage se compose de son utilité ou de son agrément, & même de tous deux, quand il en est susceptible : mais le succès, qui ne prouve pas toujours le mérite, tient souvent davantage au choix du

ſujet qu'à ſon exécution, à l'enſemble des objets qu'il préſente, qu'à la maniere dont ils ſont traités. Or, ce Recueil, contenant, comme ſon titre l'annonce, les Lettres de toute une ſociété, il y regne une diverſité d'intérêts qui affoiblit celui du Lecteur. De plus, preſque tous les ſentimens qu'on y exprime, étant feints ou diſſimulés, ne peuvent même exciter qu'un intérêt de curioſité toujours bien au-deſſous de celui de ſentiment qui, ſur-tout, porte moins à l'indulgence; & laiſſe d'autant plus appercevoir les fautes qui s'y trouvent dans les détails, que ceux-ci s'oppoſent ſans ceſſe au ſeul deſir qu'on veut ſatisfaire.

Ces défauts ſont peut-être rachetés, en partie, par une qualité qui tient de même à la nature de l'Ouvrage: c'eſt la variété des ſtyles, mérite qu'un Auteur atteint difficilement, mais qui ſe préſentoit ici de

lui-même, & qui ſauve au moins l'ennui de l'uniformité. Pluſieurs perſonnes, pourront compter encore, pour quelque choſe, un aſſez grand nombre d'obſervations, ou nouvelles, ou peu connues, & qui ſe trouvent éparſes dans ces Lettres. C'eſt auſſi là, je crois, tout ce qu'on y peut eſpérer d'agrémens, en les jugeant même avec la plus grande faveur.

L'utilité de l'Ouvrage, qui peut-être ſera encore plus conteſtée, me paroît pourtant plus facile à établir. Il me ſemble au moins que c'eſt rendre un ſervice aux mœurs, que de dévoiler les moyens qu'emploient ceux qui en ont de mauvaiſes pour corrompre ceux qui en ont de bonnes; & je crois que ces Lettres pourront concourir efficacement à ce but. On y trouvera auſſi la preuve & l'exemple de deux vérités importantes qu'on pourroit croire méconnues, en voyant

combien peu elles sont pratiquées : l'une, que toute femme qui consent à recevoir dans sa société un homme sans mœurs, finit par en devenir la victime; l'autre, que toute mere est au moins imprudente, qui souffre qu'un autre qu'elle ait la confiance de sa fille. Les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, pourroient encore y apprendre que l'amitié que les personnes de mauvaises mœurs paroissent leur accorder si facilement, n'est jamais qu'un piege dangereux, & aussi fatal à leur bonheur qu'à leur vertu. Cependant l'abus, toujours si près du bien, me paroît ici trop à craindre; &, loin de conseiller cette lecture à la jeunesse, il me paroît très-important d'éloigner d'elle toutes celles de ce genre. L'époque où celle-ci peut cesser d'être dangereuse & devenir utile, me paroît avoir été très-bien saisie, pour son sexe, par une bonne mere qui non-seulement a de

l'esprit, mais qui a du bon esprit. » Je croirois, me disoit-elle, après avoir lu le manuscrit de cette Correspondance, » rendre un vrai ser» vice à ma fille, en lui donnant ce » Livre le jour de son mariage ». Si toutes les meres de famille en pensent ainsi, je me féliciterai éternellement de l'avoir publié.

Mais, en partant encore de cette supposition favorable, il me semble toujours que ce Recueil doit plaire à peu de monde. Les hommes & les femmes dépravés auront intérêt à décrier un ouvrage qui peut leur nuire; & comme il ne manque pas d'adresse, peut-être auront-ils celle de mettre dans leur parti les Rigoristes, allarmés par le tableau des mauvaises mœurs qu'on n'a pas craint de présenter.

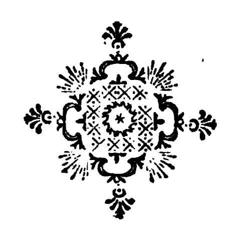
Les prétendus esprits forts ne s'intéresseront point à une femme dévote, que par cela même ils regarderont

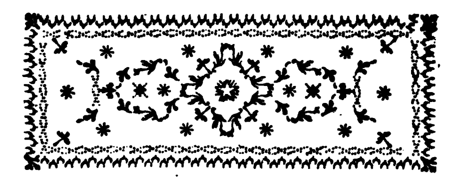
comme une femmelette, tandis que les dévots se fâcheront de voir succomber la vertu, & se plaindront que la Religion se montre avec trop peu de puissance.

D'un autre côté, les personnes d'un goût délicat seront dégoûtées par le style trop simple & trop fautif de plusieurs de ces Lettres, tandis que le commun des Lecteurs, séduit par l'idée que tout ce qui est imprimé est le fruit d'un travail, croira voir dans quelques autres la maniere peinée d'un Auteur qui se montre derriere le personnage qu'il fait parler.

Enfin, on dira peut-être assez généralement, que chaque chose ne vaut qu'à sa place; & que si d'ordinaire le style trop châtié des Auteurs ôte en effet de la grace aux Lettres de société, les négligences de celles-ci deviennent de véritables fautes, & les rendent insupportables, quand on les livre à l'impression.

J'avoue avec ſincérité que tous ces reproches peuvent être fondés : je crois auſſi qu'il me feroit poſſible d'y répondre, & même ſans excéder la longueur d'une Préface. Mais on doit ſentir que, pour qu'il fût néceſſaire de répondre à tout, il faudroit que l'Ouvrage ne pût répondre à rien; & que ſi j'en avois jugé ainſi, j'aurois ſupprimé à-la-fois la Préface & le Livre.





LES LIAISONS DANGEREUSES.



LETTRE I.

CÉCILE VOLANGES à SOPHIE CARNAY, *aux Urſulines de...*

Tu vois, ma bonne amie, que je te tiens parole, & que les bonnets & les pompons ne prennent pas tout mon temps; il m'en reſtera toujours pour toi. J'ai pourtant vu plus de parures dans cette ſeule journée, que dans les quatre ans que nous avons paſſés enſemble; & je crois que la ſuperbe Tanville (1) aura plus de chagrin à ma premiere viſite, où je compte bien la demander, qu'elle n'a cru nous en faire

(1) Penſionnaire du même Couvent.

toutes les fois qu'elle eſt venue nous voir *in fiocchi*. Maman m'a conſultée ſur tout; elle me traite beaucoup moins en penſionnaire que par le paſſé. J'ai une Femme-de-chambre à moi; j'ai une chambre & un cabinet dont je diſpoſe; & je t'écris à un ſecretaire très-joli, dont on m'a remis la clef, & où je peux renfermer tout ce que je veux. Maman m'a dit que je la verrois tous les jours à ſon lever; qu'il ſuffiſoit que je fuſſe coëffée pour dîner, parce que nous ſerions toujours ſeules, & qu'alors elle me diroit chaque jour l'heure où je devrois l'aller joindre l'après-midi. Le reſte du temps eſt à ma diſpoſition; & j'ai ma harpe, mon deſſin, & des livres comme au Couvent, ſi ce n'eſt que la Mere Perpétue n'eſt pas là pour me gronder, & qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être toujours à rien faire : mais comme je n'ai pas ma Sophie pour cauſer & pour rire, j'aime autant m'occuper.

Il n'eſt pas encore cinq heures; je ne dois aller retrouver Maman qu'à ſept : voilà bien du temps, ſi j'avois quelque choſe à te dire ! Mais on ne m'a encore parlé de rien; & ſans les apprêts que je vois faire, & la quantité d'Ouvrieres qui vien-

nent toutes pour moi, je croirois qu'on ne ſonge pas à me marier, & que c'eſt un radotage de plus de la bonne Joſéphine (1). Cependant, Maman m'a dit ſi ſouvent qu'une Demoiſelle devoit reſter au Couvent juſqu'à ce qu'elle ſe mariât, que puiſqu'elle m'en fait ſortir, il faut bien que Joſéphine ait raiſon.

Il vient d'arrêter un carroſe à la porte, & Maman me fait dire de paſſer chez elle tout de ſuite. Si c'étoit le Monſieur ? Je ne ſuis pas habillée, la main me tremble & le cœur me bat. J'ai demandé à la Femme-de-chambre ſi elle ſavoit qui étoit chez ma mere : » Vraiment m'a-t elle dit, c'eſt » M. C*** », Et elle rioit. Oh ! je crois que c'eſt lui. Je reviendrai sûrement te raconter ce qui ſe ſera paſſé. Voilà toujours ſon nom. Il ne faut pas ſe faire attendre. Adieu, juſqu'à un petit moment.

Comme tu vas te moquer de la pauvre Cécile ! Oh ! j'ai été bien honteuſe ! Mais tu aurois été attrappée comme moi. En entrant chez Maman, j'ai vu un Monſieur en noir, debout auprès d'elle. Je l'ai ſalué du mieux que j'ai pu, & ſuis reſtée ſans

---

(1) Tourriere du Couvent.

pouvoir bouger de ma place. Tu juges combien je l'examinois ! » Madame, a-t-il dit » à ma mere, en me saluant, voilà une » charmante Demoiselle, & je sens mieux » que jamais le prix de vos bontés ». A ce propos si positif, il m'a pris un tremblement, tel que je ne pouvois me soutenir; j'ai trouvé un fauteuil, & je m'y suis assise, bien rouge & bien déconcertée. J'y étois à peine, que voilà cet homme à mes genoux. Ta pauvre Cécile alors a perdu la tête; j'étois, comme a dit Maman, toute effarouchée. Je me suis levée en jettant un cri perçant;... tiens, comme ce jour du tonnerre. Maman est partie d'un éclat de rire, en me disant : » Eh bien ! » qu'avez-vous ? Asseyez-vous, & donnez » votre pied à Monsieur ». En effet, ma chere amie, le Monsieur étoit un Cordonnier. Je ne peux te rendre combien j'ai été honteuse : par bonheur il n'y avoit que Maman. Je criois que quand je serai mariée ! je ne me servirai plus de ce Cordonnier-là.

Conviens que nous voilà bien savantes. Adieu. Il est près de six heures, & ma Femme-de-chambre dit qu'il faut que je m'habille. Adieu ma chere Sophie; je t'aime comme si j'étois encore au Couvent.

P. S. Je ne ſais par qui envoyer ma Lettre : ainſi j'attendrai qne Joſéphine vienne.

Paris, ce 3 d'Août 17...



LETTRE II.

La Marquiſe DE MERTEUIL *au Vicomte* DE VALMONT, *au Château de...*

REVENEZ, mon cher Vicomte, revenez : que faites-vous, que pouvez-vous faire chez une vieille tante dont tous les biens vous ſont ſubſtitués ? Partez ſur-le-champ ; j'ai beſoin de vous. Il m'eſt venu une excellente idée, & je veux bien vous en confier l'exécution. Ce peu de mots devroit ſuffire ; &, trop honoré de mon choix, vous devriez venir, avec empreſſement, prendre mes ordres à genoux : mais vous abuſez de mes bontés, même depuis que vous n'en uſez plus ; & dans l'alternative d'une haine éternelle ou d'une exceſſive indulgence, votre bonheur veut que ma bonté l'emporte. Je veux donc bien vous inſtruire de mes projets : mais jurez-moi qu'en fidele Chevalier, vous ne courrez aucune aventure que vous n'ayiez mis celle-ci

à fin. Elle eſt digne d'un Héros : vous ſervirez l'amour & la vengeance ; ce ſera enfin une *rouerie* (1) de plus à mettre dans vos Mémoires : oui, dans vos Mémoires, car je veux qu'ils ſoient imprimés uu jour, & je me charge de les écrire. Mais laiſſons cela, & revenons à ce qui m'occupe.

Mde. de Volanges marie ſa fille : c'eſt encore un ſecret ; mais elle m'en a fait part hier. Et qui croyez-vous qu'elle ait choiſi pour gendre ? le Comte de Gercourt. Qui m'auroit dit que je deviendrois la couſine de Gercourt ? J'en ſuis dans une fureur... Eh bien ! vous ne devinez pas encore ? oh, l'eſprit lourd ! Lui avez-vous donc pardonné l'aventure de l'Intendante ? Et moi, n'ai-je pas encore plus à me plaindre de lui, monſtre que vous êtes (2) ? Mais je m'ap-

(1) Ces mots *roué* & *rouerie*, dont heureuſement la bonne compagnie commence à ſe défaire, étoient fort en uſage à l'époque où ces Lettres ont été écrites.

(2) Pour entendre ce paſſage, il faut ſavoir que le Comte de Gercourt avoit quitté la Marquiſe de Merteuil pour l'Intendante de ..., qui lui avoit ſacrifié le Vicomte de Valmont ; & que c'eſt alors que la Marquiſe & le Vicomte s'attachèrent l'un à l'autre. Comme cette aventure eſt

paise, & l'espoir de me venger rassérene mon ame.

Vous avez été ennuyé cent fois, ainsi que moi, de l'importance que met Gercourt à la femme qu'il aura, & de la sotte présomption qu'il lui fait croire qu'il évitera le sort inévitable. Vous connoissez ses ridicules préventions pour les éducations cloîtrées, & son préjugé, plus ridicule encore, en faveur de la retenue des blondes. En effet, je gagerois que, malgré les soixantes mille livres de rente de la petite Volanges, il n'auroit jamais fait ce mariage, si elle eût été brune, ou si elle n'eût pas été au Couvent. Prouvons-lui donc qu'il n'est qu'un sot : il le sera sans doute un jour; ce n'est pas-là ce qui m'embarrasse : mais le plaisant seroit qu'il débutât par-là. Comme nous nous amuserions le lendemain en l'entendant se vanter ! car il se vantera ; & puis, si une fois vous formez cette petite fille, il y aura bien du malheur, si le Gercourt ne devient pas comme un autre, la fable de Paris.

Au reste, l'héroïne de ce nouveau Ro-

---

sort antérieure aux événemens dont il est question dans ces Lettres, on a cru devoir en supprimer toute la correspondance.

man mérite tous vos ſoins ; elle eſt vraiment jolie; cela n'a que quinze ans, c'eſt le bouton de roſe; gauche à la vérité, comme on ne l'eſt point, & nullement maniérée : mais, vous autres hommes, vous ne craignez pas cela; de plus, un certain regard langoureux qui promet beaucoup en vérité : ajoutez-y que je vous la recommande; vous n'avez plus qu'à me remercier & m'obéir.

Vous recevrez cette Lettre demain matin. J'exige que demain, à ſept heures du ſoir, vous ſoyiez chez moi. Je ne recevrai perſonne qu'à huit, pas même le régnant Chevalier, il n'a pas aſſez de tête pour une auſſi grande affaire. Vous voyez que l'amour ne m'aveugle pas. A huit heures, je vous rendrai votre liberté; & vous reviendrez à dix ſouper avec le bel objet, car la mere & la fille ſouperont chez moi. Adieu, il eſt midi paſſé : bientôt je ne m'occuperai plus de vous.

Paris, 4 Août 17..

LETTRE III.

CECILE VOLANGES à SOPHIE CARNAY.

Je ne sais encore rien, ma bonne amie. Maman avoit hier beaucoup de monde à souper. Malgré l'intérêt que j'avois à examiner, les hommes sur-tout, je me suis fort ennuyée. Hommes & femmes, tout le monde m'a beaucoup regardée, & puis on se parloit à l'oreille; & je voyois bien qu'on parloit de moi : cela me faisoit rougir; je ne pouvois m'en empêcher. Je l'aurois bien voulu, car j'ai remarqué, que quand on regardoit les autres femmes, elles ne rougissoient pas; ou bien c'est le rouge qu'elles mettent, qui empêche de voir celui que l'embarras leur cause; car il doit être bien difficile de ne pas rougir quand un homme vous regarde fixement.

Ce qui m'inquiétoit le plus, étoit de ne pas savoir ce qu'on pensoit sur mon compte. Je crois avoir entendu pourtant deux ou trois fois le mot de *jolie* : mais j'ai entendu, bien distinctement, celui de *gauche*; & il faut que cela soit bien vrai, car la

femme qui le diſoit eſt parente & amie de ma mere ; elle paroît même avoir pris tout de ſuite de l'amitié pour moi. C'eſt la ſeule perſonne qui m'ait un peu parlé dans la ſoirée. Nous ſouperons demain chez elle.

J'ai encore entendu, après ſouper, un homme que je ſuis ſûre qui parloit de moi, & qui diſoit à un autre : » Il faut laiſſer » mûrir cela ; nous verrons cet hiver ». C'eſt peut-être celui-là qui doit m'épouſer ; mais alors ce ne ſeroit donc que dans quatre mois ! Je voudrois bien ſavoir ce qui en eſt.

Voilà Joſéphine, & elle me dit qu'elle eſt preſſée. Je veux pourtant te raconter encore une de mes *gaucheries*. Oh ! je crois que cette Dame a raiſon !

Après le ſouper, on s'eſt mis à jouer. Je me ſuis placé auprès de Maman ; je ne ſais pas comment cela s'eſt fait, mais je me ſuis endormie preſque tout de ſuite. un grand éclat de rire m'a réveillée. Je ne ſais ſi l'on rioit de moi, mais je le crois. Maman m'a permis de me retirer, & elle m'a fait grand plaiſir. Figure-toi qu'il étoit onze heures paſſées. Adieu, ma chere Sophie ; aime toujours bien ta Cécile. Je t'aſſure que le

monde n'eſt pas auſſi amuſant que nous l'imaginons.

Paris, ce 4 Août 17..

LETTRE IV.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Marquiſe* DE MERTEUIL, *à Paris.*

Vos ordres ſont charmans; votre façon de les donner eſt plus aimable encore; vous feriez chérir le deſpotiſme. Ce n'eſt pas la premiere fois, comme vous ſavez, que je regrette de ne plus être votre eſclave; & tout *monſtre* que vous dites que je ſuis, je ne me rappelle jamais ſans plaiſir le temps où vous m'honoriez de noms plus doux. Souvent même je deſire de les mériter de nouveau, & de finir par donner, avec vous, un exemple de conſtance au monde. Mais de plus grands intérêts nous appellent; conquérir eſt notre deſtin, il faut le ſuivre: peut-être au bout de la carriere nous rencontrerons-nous encore, car ſoit dit ſans vous fâcher, ma très-belle Marquiſe, vous me ſuivez au moins d'un pas égal; & depuis que, nous ſéparant pour le bonheur du monde, nous prêchons la foi chacun

de notre côté, il me femble que dans cette miffion d'amour, vous avez fait plus de profélites que moi. Je connois votre zele, votre ardente ferveur; & fi ce Dieu-là nous jugeoit fur nos œuvres, vous feriez un jour la Patronne de quelque grande ville, tandis que votre ami feroit, au plus, un Saint de village. Ce langage vous étonne, n'eft-il pas vrai? Mais depuis huit jours, je n'en entends, je n'en parle pas d'autre: & c'eft pour m'y perfectionner, que je me vois forcé de vous défobéir.

Ne vous fâchez pas, & écoutez-moi. Dépofitaire de tous les fecrets de mon cœur, je vais vous confier le plus grand projet que j'aie jamais formé. Que me propofez-vous? de féduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connoît rien; qui, pour ainfi dire, me feroit livrée fans défenfe; qu'un premier hommage ne manquera pas d'enivrer, & que la curiofité menera peut-être plus vîte que l'amour. Vingt autres peuvent y réuffir comme moi. Il n'en eft pas ainfi de l'entreprife qui m'occupe; fon fuccès m'affure autant de gloire que de plaifir. L'Amour qui prépare ma couronne, héfite lui-même entre le myrthe & le laurier, ou plutôt il les réunira pour honorer mon triomphe.

Vous même, ma belle amie, vous ferez faifie d'un faint refpect, & vous direz, avec enthoufiafme : » Voilà l'homme fe- » lon mon cœur ».

Vous connoiffez la préfidente Tourvel, fa dévotion, fon amour conjugal, fes principes aufteres: voilà ce que j'attaque; voilà l'ennemi digne de moi; voilà le but où je prétends atteindre;

Et fi de l'obtenir je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

On peut citer de mauvais vers, quand ils font d'un grand Poëte (1).

Vous faurez donc que le Préfident eft en Bourgogne, à la fuite d'un grand procès (j'efpere lui en faire perdre un plus important). Son inconfolable moitié doit paffer ici tout le temps de cet affligeant veuvage. Une Meffe chaque jour, quelques vifites aux pauvres du canton, des prieres du matin & du foir, des promenades folitaires, de pieux entretiens avec ma vieille tante, & quelquefois un trifte wisk, devoient être fes feules diftractions. Je lui en prépare de plus efficaces. Mon bon Ange m'a conduit ici, pour fon bonheur & pour

(1) La Fontaine.

le mien. Insensé ! je regrettois vingt-quatre heures que je sacrifiois à des égards d'usage. Combien on me puniroit, en me forçant de retourner à Paris ! Heureusement, il faut être quatre pour jouer au wisk ; &, comme il n'y a ici que le Curé du lieu, mon éternelle tante m'a beaucoup pressé de lui sacrifier quelques jours. Vous devinez que j'ai consenti. Vous n'imaginez pas combien elle me cajolle depuis ce moment, combien sur-tout elle est édifiée de me voir réguliérement à ses Prieres & à sa Messe. Elle ne se doute pas de la Divinité que j'y adore.

Me voilà donc, depuis quatre jours, livré à une passion forte. Vous savez si je desire vivement, si je dévore les obstacles : mais ce que vous ignorez, c'est combien la solitude ajoute à l'ardeur du desir. Je n'ai plus qu'une idée : j'y pense le jour & j'y rêve la nuit. J'ai bien besoin d'avoir cette femme, pour me sauver du ridicule d'en être amoureux : car où ne mene pas un desir contrarié ? O délicieuse jouissance ! je t'implore pour mon bonheur & sur-tout pour mon repos. Que nous sommes heureux que les femmes se défendent si mal ! nous ne serions auprès d'elles que de ti-

mides esclaves. J'ai, dans ce moment, un sentiment de reconnoissance pour les femmes faciles, qui m'amene naturellement à vos pieds. Je m'y prosterne pour obtenir mon pardon, & j'y finis cette trop longue Lettre. Adieu, ma très-belles amie : sans rancune.

Du Château de... ce 5 Août 17..



LETTRE V.

La Marquise DE MERTEUIL *au Vicomte* DE VALMONT.

SAVEZ-VOUS, Vicomte, que votre Lettre est d'une insolence rare, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de m'en fâcher? mais elle m'a prouvé clairement que vous aviez perdu la tête, & cela seul vous a sauvé de mon indignation. Amie généreuse & sensible, j'oublie mon injure pour ne m'occuper que de votre danger ; &, quelqu'ennuyeux qu'il soit de raisonner, je cede au besoin que vous en avez dans ce moment.

Vous, avoir la Présidente Tourvel! mais quel ridicule caprice ! Je reconnois bien là votre mauvaise tête, qui ne sait desirer que ce qu'elle croit ne pouvoir obtenir. Qu'est-ce

donc que cette femme ? de traits réguliers si vous voulez, mais nulle expression : passablement faite, mais sans graces : toujours mise à faire rire ! avec ses paquets de fichus sur la gorge, & son corps qui remonte au menton ! Je vous le dis en amie, il ne vous faudroit pas deux femmes comme celle-là, pour vous faire perdre toute votre considération. Rappellez-vous donc ce jour où elle quêtoit à Saint-Roch, & où vous me remerciâtes tant de vous avoir procuré ce spectacle. Je crois la voir encore, donnant la main à ce grand échalas en cheveux longs, prête à tomber à chaque pas, ayant toujours son panier de quatre aunes sur la tête de quelqu'un, & rougissant à chaque révérence. Qui vous eût dit alors, vous desirerez cette femme ? Allons, Vicomte, rougissez vous-même, & revenez à vous. Je vous promets le secret.

Et puis, voyez donc les désagrémens qui vous attendent ! quel Rival avez-vous à combattre ; un mari ! Ne vous sentez-vous pas humilié à ce seul mot ! Quelle honte, si vous échouez ! & même combien peu de gloire dans le succès ! Je dis plus ; n'en espérez aucun plaisir. En est-il avec les prudes ? j'entends celles de bonne-foi : ré-

servées au sein même du plaisir, elles ne vous offrent que des demi-jouissances. Cet entier abandon de soi-même, ce délire de la volupté où le plaisir s'épure par son excès, ces biens de l'amour, ne sont pas connus d'elles. Je vous le prédis; dans la plus heureuse supposition, votre Présidente croira avoir tout fait pour vous, en vous traitant comme son mari, & dans le tête-à-tête conjugal le plus tendre, on reste toujours deux. Ici c'est bien pis encore; votre prude est dévote, & de cette dévotion de bonne femme qui condamne à une éternelle enfance. Peut-être surmonterez-vous cet obstacle : mais ne vous flattez pas de le détruire : vainqueur de l'amour de Dieu, vous ne le serez pas de la peur du diable; & quand, tenant votre Maîtresse dans vos bras, vous sentirez palpiter son cœur, ce sera de crainte & non d'amour. Peut-être, si vous eussiez connu cette femme plutôt, en eussiez-vous pu faire quelque chose; mais cela a vingt-deux ans, & il y en a près de deux qu'elle est mariée. Croyez-moi, Vicomte, quand une femme s'est *encroutée* à ce point, il faut l'abandonner à son sort; ce ne sera jamais qu'une *espece*.

C'eſt pourtant pour ce bel objet que vous refuſez de m'obéir, que vous vous enterrez dans le tombeau de votre tante, & que vous renoncez à l'aventure la plus délicieuſe & la plus faite pour vous faire honneur. Par quelle fatalité faut-il donc que Gercourt garde toujours quelqu'avantage ſur vous? Tenez, je vous en parle ſans humeur : mais, dans ce moment, je ſuis tentée de croire que vous ne méritez pas votre réputation; je ſuis tentée, ſurtout, de vous retirer ma confiance. Je ne m'accoutumerai jamais à dire mes ſecrets à l'amant de Mde. de Tourvel.

Sachez pourtant que la petite Volanges a déja fait tourner une tête. Le jeune Danceny en raffole. Il a chanté avec elle; & en effet, elle chante mieux qu'à une penſionnaire n'appartient. Ils doivent répéter beaucoup de Duos, & je crois qu'elle ſe mettroit volontiers à l'uniſſon : mais ce Danceny eſt un enfant qui perdra ſon temps à faire l'amour, & ne finira rien. La petite perſonne, de ſon côté, eſt aſſez farouche; &, à tout événement, cela ſera toujours beaucoup moins plaiſant que vous n'auriez pu le rendre : auſſi j'ai de l'humeur, & ſûrement je querellerai le Che-

valier à ſon arrivée. Je lui conſeille d'être doux ; car, dans ce moment, il ne m'en coûteroit rien de rompre avec lui. Je ſuis ſûre que ſi j'avois le bon eſprit de le quitter à préſent, il en ſeroit au déſeſpoir ; & rien ne m'amuſe comme un déſeſpoir amoureux. Il m'appelleroit pe rfide, ce mot de perfide m'a toujours fait plaiſir ; c'eſt, après celui de cruelle, le plus doux à l'oreille d'une femme, & il eſt moins pénible à mériter. Sérieuſement, je vais m'occuper de cette rupture. Voilà pourtant de quoi vous êtes cauſe ! auſſi je le mets ſur votre conſcience. Adieu. Recommandez-moi aux prieres de votre Préſidente.

Paris, ce 7 Août 17..

LETTRE VI.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Marquiſe* DE MERTEUIL.

IL n'eſt donc point de femme qui n'abuſe de l'empire qu'elle a ſu prendre ! Et vous-même, vous que je nommai ſi ſouvent mon indulgente amie, vous ceſſez enfin de l'être, & vous ne craignez pas

de m'attaquer dans l'objet de mes affections ! De quels traits vous osez peindre Mde. de Tourvel !... quel homme n'eût point payé de sa vie cette insolente audace ? à quelle autre femme qu'à vous n'eût-elle pas valu au moins une noirceur ? De grace, ne me mettez plus à d'aussi rudes épreuves ; je ne répondrois pas de les soutenir. Au nom de l'amitié, attendez que j'aie eu cette femme, si vous voulez en médire. Ne savez-vous pas que la seule volupté a le droit de détacher le bandeau de l'amour.

Mais que dis-je ? Mde. de Tourvel a-t-elle besoin d'illusion ? non ; pour être adorable il lui suffit d'être elle-même. Vous lui reprochez de se mettre mal ; je le crois bien : toute parure lui nuit ; tout ce qui la cache la dépare. C'est dans l'abandon du négligé qu'elle est vraiment ravissante. Graces aux chaleurs accablantes que nous éprouvons, un déshabiller de simple toile me laisse voir sa taille ronde & souple. Une seule mousseline couvre sa gorge ; & mes regards furtifs, mais pénétrans, en ont déja saisi les formes enchanteresses. Sa figure, dites-vous, n'a nulle expression. Et qu'exprimeroit-elle, dans les momens où rien ne

parle à ſon cœur? Non, ſans doute, elle n'a point, comme nos femmes coquettes, ce regard menteur qui ſéduit quelquefois & nous trompe toujours. Elle ne ſait pas couvrir le vuide d'une phraſe par un ſourire étudié; &, quoiqu'elle ait les plus belles dents du monde, elle ne rit que de ce qui l'amuſe. Mais il faut voir comme, dans les folâtres jeux, elle offre l'image d'une gaité naïve & franche! comme, auprès d'un malheureux qu'elle s'empreſſe de ſecourir, ſon regard annonce la joie pure & la bonté compatiſſante! Il faut voir, ſur-tout au moindre mot d'éloge ou de cajolerie, ſe peindre, ſur ſa figure céleſte, ce touchant embarras d'une modeſtie qui n'eſt point jouée!... Elle eſt prude & dévote, & de-là, vous la jugez froide & inanimée? Je penſe bien différemment. Quelle étonnante ſenſibilité ne faut-il pas avoir pour la répandre juſques ſur ſon mari, & pour aimer toujours un être toujours abſent? Quelle preuve plus forte pourriez-vous déſirer? J'ai ſu pourtant m'en procurer une autre.

J'ai dirigé ſa promenade de maniere qu'il s'eſt trouvé un foſſé à franchir; &, quoique fort leſte, elle eſt encore plus ti-

mide : vous jugez bien qu'une prude craint de ſauter le foſſé (1) ! Il a fallu ſe confier à moi. J'ai tenu dans mes bras cette femme modeſte. Nos préparatifs & le paſſage de ma vieille tante avoient fait rire aux éclats la folâtre dévote : mais dès que je me fus emparé d'elle, par une adroite gaucherie, nos bras s'enlacerent mutuellement. Je preſſai ſon ſein contre le mien ; &, dans ce court intervalle, je ſentis ſon cœur battre plus vîte. L'aimable rougeur vint colorer ſon viſage, & ſon modeſte embarras m'apprit aſſez *que ſon cœur avoit palpité d'amour & non de crainte*. Ma tante cependant s'y trompa comme vous, & ſe mit à dire : „ L'enfant a eu peur "; mais la charmante candeur de l'*enfant* ne lui permit pas le menſonge, & elle répondit naïvement : „ Oh non, mais... ". Ce ſeul mot m'a éclairé. Dès ce moment, le doux eſpoir a remplacé la cruelle inquiétude. J'aurai cette femme ; je l'enleverai au mari qui la profane : j'oſerai la ravir au Dieu même qu'elle adore. Quel délice d'être tour-à-tour

(1) On reconnoît ici le mauvais goût des calembours qui commençoit à prendre, & qui depuis a fait tant de progrès.

tour l'objet & le vainqueur de ses remords! Loin de moi, l'idée de détruire les préjugés qui l'assiegent ! ils ajouteront à mon bonheur & à ma gloire. Qu'elle croie à la vertu; mais qu'elle me la sacrifie; que ses fautes l'épouvantent sans pouvoir l'arrêter; &, qu'agitée de mille terreurs, elle ne puisse les oublier, les vaincre que dans mes bras. Qu'alors, j'y consens, elle me dise : „ Je t'adore "; elle seule, entre toutes les femmes, sera digne de prononcer ce mot. Je serai vraiment le Dieu qu'elle aura préféré.

Soyons de bonne-foi; dans nos arrangemens, aussi froids que faciles, ce que nous appellons bonheur est à peine un plaisir. Vous le dirai-je? je croyois mon cœur flétri; & ne me trouvant plus que des sens, je me plaignois d'une vieillesse prématurée. Mde. de Tourvel m'a rendu les charmantes illusions de la jeunesse. Auprès d'elle, je n'ai pas besoin de jouir pour être heureux. La seule chose qui m'effraie, est le temps que va me prendre cette aventure; car je n'ose rien donner au hasard. J'ai beau me rappeller mes heureuses témérités, je ne puis me résoudre à les mettre en usage. Pour que je sois vraiment

heureux, il faut qu'elle ſe donne; & ce n'eſt pas une petite affaire.

Je ſuis ſûr que vous admireriez ma prudence. Je n'ai pas encore prononcé le mot d'amour; mais déja nous en ſommes à ceux de confiance & d'intérêt. Pour la tromper le moins poſſible, & ſur-tout pour prévenir l'effet des propos qui pourroient lui revenir, je lui ai raconté moi-même, & comme en m'accuſant, quelques-uns de mes traits les plus connus. Vous ririez de voir avec quelle candeur elle me prêche. Elle veut, dit-elle, me convertir. Elle ne ſe doute pas encore de ce qui lui en coûtera pour le tenter. Elle eſt loin de penſer qu'*en plaidant*, pour parler comme elle, *pour les infortunées que j'ai perdues*, elle parle d'avance dans ſa propre cauſe. Cette idée me vint hier au milieu d'un de ſes ſermons, & je ne pus me refuſer au plaiſir de l'interrompre, pour l'aſſurer qu'elle parloit comme un Prophete. Adieu, ma très-belle amie. Vous voyez que je ne ſuis pas perdu ſans reſſource.

P. S. A propos, ce pauvre Chevalier s'eſt-il tué de déſeſpoir? En vérité, vous êtes cent fois plus mauvais ſujet que moi;

& vous m'humilieriez ſi j'avois de l'amour-propre.

Du château de..., ce 9 Août 17...

LETTRE VII.

CECILE VOLANGES, à SOPHIE CARNAY (1).

SI je ne t'ai rien dit de mon mariage, c'eſt que je ne ſuis pas plus inſtruite que le premier jour. Je m'accoutume à n'y plus penſer, & je me trouve aſſez bien de mon genre de vie. J'étudie beaucoup mon chant & ma harpe : il me ſemble que je les aime mieux depuis que je n'ai plus de Maître, ou plutôt c'eſt que j'en ai un meilleur. M. le Chevalier Danceny, ce Monſieur dont je t'ai parlé, & avec qui j'ai chanté chez Mde. de Merteuil, a la complaiſan-

(1) Pour ne pas abuſer de la patience du Lecteur, on ſupprime beaucoup de Lettres de cette correſpondance journaliere ; on ne donne que celles qui ont paru néceſſaires à l'intelligence des événemens de cette Société C'eſt par le même motif qu'on ſupprime auſſi toutes les Lettres de *Sophie Carnay* & pluſieurs de celles des autres Acteurs de ces aventures.

ce de venir ici tous les jours, & de chanter avec moi des heures entieres. Il eſt extrêmement aimable. Il chante comme un Ange, & compoſe de très-jolis airs, dont il fait auſſi les paroles. C'eſt bien dommage qu'il ſoit Chevalier de Malte! Il me ſemble que s'il ſe marioit, ſa femme feroit bienheureuſe... Il a une douceur charmante. Il n'a jamais l'air de faire un compliment, & pourtant tout ce qu'il dit flatte. Il me reprend ſans ceſſe, tant ſur la muſique que ſur autre choſe : mais il mêle à ſes critiques tant d'intérêt & de gaité, qu'il eſt impoſſible de ne pas lui en ſavoir gré. Seulement, quand il vous regarde, il a l'air de vous dire quelque choſe d'obligeant. Il joint à tout cela d'être très-complaiſant. Par exemple, hier, il étoit prié d'un grand concert; il a préféré de reſter toute la ſoirée chez Maman. Cela m'a bien fait plaiſir; car quand il n'y eſt pas, perſonne ne me parle, & je m'ennuie : au-lieu que quand il y eſt, nous chantons & nous cauſons enſemble. Il a toujours quelque choſe à me dire. Lui & Mde. de Merteuil ſont les deux ſeules perſonnes que je trouve aimables. Mais adieu, ma chere amie; j'ai promis que je ſaurois pour au-

jourd'hui une ariette dont l'accompagnement eſt très-difficile, & je ne veux pas manquer de parole. Je vais me remettre à l'étude juſqu'à ce qu'il vienne.

De... ce 7 Août 17...

LETTRE VIII.

La Préſidente DE TOURVEL, *à* *Mde.* DE VOLANGES.

ON ne peut être plus ſenſible que je le ſuis, Madame, à la confiance que vous me témoignez, ni prendre plus d'intérêt que moi à l'établiſſement de Mlle. de Volanges. C'eſt bien de toute mon ame que je lui ſouhaite une félicité dont je ne doute pas qu'elle ne ſoit digne, & ſur laquelle je m'en rapporte bien à votre prudence. Je ne connois point M. le Comte de Gercourt; mais, honoré de votre choix, je ne puis prendre de lui qu'une idée très-avantageuſe. Je me borne, Madame, à ſouhaiter à ce mariage un ſuccès auſſi heureux qu'au mien, qui eſt pareillement votre ouvrage, & pour lequel chaque jour ajoute à ma reconnoiſſance. Que le bonheur de Mlle. votre fille ſoit la récompenſe de ce-

lui que vous m'avez procuré; & puiſſe la meilleure des amies être auſſi la plus heureuſe des meres!

Je ſuis vraiment peinée de ne pouvoir vous offrir de vive voix l'hommage de ce vœu ſincere, & faire, auſſi-tôt que je le deſirerois, connoiſſance avec Mlle. de Volanges. Après avoir éprouvé vos bontés vraiment maternelles, j'ai droit d'eſpérer d'elle l'amitié tendre d'une ſœur. Je vous prie, Madame, de vouloir bien la lui demander de ma part, en attendant que je me trouve à portée de la mériter.

Je compte reſter à la campagne tout le temps de l'abſence de M. de Tourvel. J'ai pris ce temps pour jouir & profiter de la ſociété de la reſpectable Mde. de Roſemonde. Cette femme eſt toujours charmante : ſon grand âge ne lui fait rien perdre; elle conſerve toute ſa mémoire & ſa gaité. Son corps ſeul a quatre-vingt-quatre ans, ſon eſprit n'en a que vingt.

Notre retraite eſt égayée par ſon neveu, le Vicomte de Valmont, qui a bien voulu nous ſacrifier quelques jours. Je ne le connoiſſois que de réputation, & elle me faiſoit peu deſirer de le connoître davantage : mais il me ſemble qu'il vaut mieux

qu'elle. Ici, où le tourbillon du monde ne le gâte pas, il parle raison avec une facilité étonnante, & il s'accuse de ses torts avec une candeur rare. Il me parle avec beaucoup de confiance, & je le prêche avec beaucoup de sévérité. Vous, qui le connoissez, vous conviendrez que ce seroit une belle conversion à faire : mais je ne doute pas, malgré ses promesses, que huit jours de Paris ne lui fassent oublier tous mes sermons. Le séjour qu'il fera ici sera au moins autant de retranché sur sa conduite ordinaire; & je crois que, d'après sa façon de vivre, ce qu'il peut faire de mieux, est de ne rien faire du tout. Il sait que je suis occupée à vous écrire, il m'a chargé de vous représenter ses respectueux hommages. Recevez aussi le mien avec la bonté que je vous connois; & ne doutez jamais des sentimens sinceres avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Du château de.... ce 9 Août 17...

LETTRE IX.

Madame DE VOLANGES, *à la Présidente* DE TOURVEL.

Je n'ai jamais douté, ma jeune & belle amie, ni de l'amitié que vous avez pour moi, ni de l'intérêt ſincere que vous prenez à tout ce qui me regarde. Ce n'eſt pas pour éclaircir ce point, que j'eſpere convenu à jamais entre nous, que je réponds à votre *Réponſe* : mais je ne crois pas pouvoir me diſpenſer de cauſer avec vous, au ſujet du Vicomte de Valmont.

Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à trouver jamais ce nom-là dans vos Lettres. En effet, que peut-il y avoir de commun entre vous & lui? Vous ne connoiſſez pas cet homme; où auriez-vous pris l'idée de l'ame d'un libertin? Vous me parlez de ſa *rare candeur* : oh ! oui, la candeur de Valmont doit être en effet très-rare. Encore plus faux & dangereux qu'il n'eſt aimable & ſéduiſant; jamais, depuis ſa plus grande jeuneſſe, il n'a fait un pas ou dit une parole ſans avoir un projet; & jamais il n'eut un projet qui ne

fût mal-honnête ou criminel. Mon amie, vous me connoiſſez; vous ſavez ſi des vertus que je tâche d'acquérir, l'indulgence n'eſt pas celle que je chéris le plus. Auſſi, ſi Valmont étoit entraîné par des paſſions fougueuſes; ſi, comme mille autres, il étoit ſéduit par les erreurs de ſon âge, en blâmant ſa conduite je plaindrois ſa perſonne, & j'attendrois, en ſilence, le temps où un retour heureux lui rendroit l'eſtime des gens honnêtes. Mais Valmont n'eſt pas cela : ſa conduite eſt le réſultat de ſes principes. Il ſait calculer tout ce qu'un homme peut ſe permettre d'horreurs ſans ſe compromettre; & pour être cruel & méchant ſans danger, il a choiſi les femmes pour victimes. Je ne m'arrête pas à compter celles qu'il a ſéduites : mais combien n'en a-t-il pas perdues? Dans la vie ſage & retirée que vous menez, ces ſcandaleuſes aventures ne parviennent pas juſqu'à vous. Je pourrois vous en raconter qui vous feroient frémir; mais vos regards, purs comme votre ame, ſeroient ſouillés par de ſemblables tableaux, ſûre que Valmont ne ſera jamais dangereux pour vous, vous n'avez pas beſoin de pareilles armes pour vous défendre.

La ſeule choſe que j'aie à vous dire, c'eſt que, de toutes les femmes auxquelles il a rendu des ſoins, ſuccès ou non, il n'en eſt point qui n'aient eu à s'en plaindre. La ſeule Marquiſe de Merteuil fait exception à cette regle générale; ſeule, elle a ſu lui réſiſter & enchaîner ſa méchanceté. J'avoue que ce trait de ſa vie eſt celui qui lui fait le plus d'honneur à mes yeux: auſſi a-t-il ſuffi pour la juſtifier pleinement aux yeux de tous de quelques inconſéquences qu'on avoit à lui reprocher dans le début de ſon veuvage (1).

Quoi qu'il en ſoit, ma belle amie, ce que l'âge, l'expérience & ſur-tout l'amitié, m'autoriſent à vous repréſenter, c'eſt qu'on commence à s'appercevoir dans le monde de l'abſence de Valmont; & que ſi on ſait qu'il ſoit reſté quelque temps en tiers entre ſa tante & vous, votre réputation ſera entre ſes mains; malheur le plus grand qui puiſſe arriver à une femme. Je vous conſeille donc d'engager ſa tante à ne pas le retenir davantage; & s'il s'obſtine à

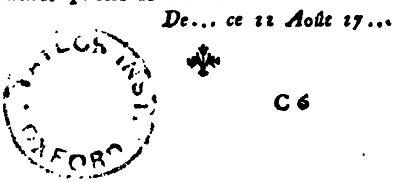
(1) L'erreur où eſt Madame de Volanges, nous fait voir, qu'ainſi que les autres ſcélérats, Valmont ne décéloit pas ſes complices.

refter, je crois que vous ne devez pas hé-fiter à lui céder la place. Mais pourquoi refteroit-il ? que fait-il donc à cette campagne ? Si vous faifiez épier fes démarches, je fuis fûre que vous découvririez qu'il n'a fait que prendre un afyle plus commode, pour quelques noirceurs qu'il médite dans les environs. Mais dans l'impoffibilité de remédier au mal, contentons-nous de nous en garantir.

Adieu, ma belle amie; voilà le mariage de ma fille un peu retardé. Le Comte de Gercourt, que nous attendions d'un jour à l'autre, me mande que fon Régiment paffe en Corfe; & comme il y a encore des mouvemens de guerre, il lui fera impoffible de s'abfenter avant l'hiver. Cela me contrarie; mais cela me fait efpérer que nous aurons le plaifir de vous avoir à la nôce, & j'étois fâchée qu'elle fe fît fans vous. Adieu; je fuis, fans compliment comme fans réferve, entiérement à vous.

P. S. Rappellez-moi au fouvenir de Mde. de Rofemonde, que j'aime toujours autant qu'elle le mérite.

De... ce 11 Août 17...



LETTRE X.

La Marquise DE MERTEUIL *au Vicomte* DE VALMONT.

ME boudez-vous, Vicomte? ou bien êtes-vous mort? ou, ce qui y ressembleroit beaucoup, ne vivez-vous plus que pour votre Présidente? Cette femme, qui vous a rendu *les illusions de la jeunesse*, vous en rendra bientôt aussi les ridicules préjugés. Déja vous voilà timide & esclave; autant vaudroit être amoureux. Vous renoncez *à vos heureuses témérités*. Vous voilà donc, vous conduisant sans principes, & donnant tout au hasard, ou plutôt au caprice. Ne vous souvient-il plus que l'amour est, comme la médecine, *seulement l'art d'aider à la Nature*? Vous voyez que je vous bats avec vos armes : mais je n'en prendrai pas d'orgueil; car c'est bien battre un homme à terre. *Il faut qu'elle se donne*, me dites-vous; eh ! sans doute, il le faut; aussi se donnera-t-elle comme les autres, avec cette différence que ce sera de mauvaise grace. Mais, pour qu'elle finisse par se donner, le vrai moyen est de commencer par la

prendre. Que cette ridicule diſtinction eſt bien un vrai déraiſonnement de l'amour! Je dis l'amour; car vous êtes amoureux. Vous parler autrement, ce ſeroit vous trahir, ce ſeroit vous cacher votre mal. Dites-moi donc, amant langoureux, ces femmes que vous avez eues, croyez-vous les avoir violées? Mais quelqu'envie qu'on ait de ſe donner, quelque preſſée que l'on en ſoit, encore faut-il un prétexte; & y en a-t-il de plus commode pour nous, que celui qui nous donne l'air de céder à la force? Pour moi, je l'avoue, une des choſes qui me flattent le plus, eſt une attaque vive & bien faite, où tout ſe ſuccède avec ordre, quoiqu'avec rapidité; qui ne nous met jamais dans ce pénible embarras de réparer nous-mêmes une gaucherie dont au contraire, nous aurions dû profiter; qui ſait garder l'air de la violence juſques dans les choſes que nous accordons, & flatter avec adreſſe nos deux paſſions favorites, la gloire de la défenſe & le plaiſir de la défaite. Je conviens que ce talent, plus rare que l'on ne croit, m'a toujours fait plaiſir, même alors qu'il ne m'a pas ſéduite, & que quelquefois il m'eſt arrivé de me rendre, uniquement comme

récompenſe. Telle dans nos anciens Tournois, la Beauté donnoit le prix de la valeur & de l'adreſſe.

Mais vous, vous qui n'êtes plus vous, vous vous conduiſez comme ſi vous aviez peur de réuſſir. Eh ! depuis quand voyagez vous à petites journées & par des chemins de traverſe ? Mon ami, quand on veut arriver, des chevaux de poſte & la grande route ! Mais laiſſons ce ſujet, qui me donne d'autant plus d'humeur, qu'il me prive du plaiſir de vous voir. Au moins écrivez-moi plus ſouvent que vous ne faites, & mettez-moi au courant de vos progrès. Savez-vous que voilà près de quinze jours que cette ridicule aventure vous occupe, & que vous négligez tout le monde ?

A propos de négligence, vous reſſemblez aux gens qui envoient réguliérement ſavoir des nouvelles de leurs amis malades, mais qui ne ſe font jamais rendre la réponſe. Vous finiſſez votre derniere Lettre par me demander ſi le Chevlier eſt mort. Je ne réponds pas, & vous ne vous en inquiétez pas davantage. Ne ſavez-vous plus que mon amant eſt votre ami-né ? Mais raſſurez-vous, il n'eſt point mort ; ou s'il l'étoit, ce ſeroit de l'excès de ſa

joie. Ce pauvre Chevalier, comme il eſt tendre ! comme il eſt fait pour l'amour ! comme il ſait ſentir vivement ! la tête m'en tourne. Sérieuſement, le bonheur parfait qu'il trouve à être aimé de moi, m'attache véritablement à lui.

Ce même jour, où je vous écrivois que j'allois travailler à notre rupture, combien je le rendis heureux ! Je m'occupois pourtant tout de bon des moyens de le déſeſpérer, quand on me l'annonça. Soit caprice ou raiſon, jamais il ne me parut ſi bien. Je le reçus cependant avec humeur. Il eſpéroit paſſer deux heures avec moi, avant celle où ma porte ſeroit ouverte à tout le monde. Je lui dis que j'allois ſortir, il me demanda où j'allois; je refuſai de le lui apprendre. Il inſiſta; *où vous ne ſerez pas*, repris-je avec aigreur. Heureuſement pour lui, il reſta pétrifié de cette réponſe; car, s'il eût dit un mot, il s'enſuivoit immanquablement une ſcene qui eût amené la rupture que j'avois projettée. Etonnée de ſon ſilence, je jettai les yeux ſur lui ſans autre projet, je vous jure, que de voir la mine qu'il faiſoit. Je retrouvai ſur cette charmante figure cette triſteſſe, à-la-fois profonde & tendre, à laquelle vous-même

êtes convenu qu'il étoit ſi difficile de réſiſter. La même cauſe produiſit le même effet; je fus vaincue une ſeconde fois. Dès ce moment, je ne m'occupai plus que des moyens d'éviter qu'il pût me trouver un tort. Je ſors pour affaire, lui dit-je avec un air un peu plus doux, & même cette affaire vous regarde: mais ne m'interrogez pas. Je ſouperai chez moi; revenez, & vous ſerez inſtruit. Alors il retrouva la parole; mais je ne lui permis pas d'en faire uſage. Je ſuis très-preſſée, continuai-je. Laiſſez-moi; à ce ſoir, Il baiſa ma main & ſortit.

Auſſi-tôt, pour le dédommager, peut-être pour me dédommager moi-même, je me décide à lui faire connoître ma petite maiſon dont il ne ſe doutoit pas. J'appelle ma fidelle *Victoire*. J'ai ma migraine; je me couche pour tous mes gens; &, reſtée enfin ſeule avec *la véritable*, tandis qu'elle ſe traveſtit en Laquais, je fais une toilette de Femme-de-chambre. Elle fait enſuite venir un fiacre à la porte de mon jardin, & nous voilà parties. Arrivées dans ce temple de l'Amour, je choiſis le déshabiller le plus galant. Celui-ci eſt délicieux; il eſt de mon invention: il ne laiſſe rien voir, & pourtant fait tout deviner. Je

vous en promets un modele pour votre Préſidente, quand vous l'aurez rendue digne de le porter.

Après ces préparatifs, pendant que Victoire s'occupe des autres détails, je lis un chapitre du Sopha, une Lettre d'Héloïſe & deux Contes de la Fontaine, pour recorder les différens tons que je voulois prendre. Cependant mon Chevalier arrive à ma porte, avec l'empreſſement qu'il a toujours. Mon Suiſſe la lui refuſe, & lui apprend que je ſuis malade : premier incident. Il lui remet en même-temps un billet de moi, mais non de mon écriture, ſuivant la prudente regle. Il l'ouvre, & y trouve, de la main de Victoire : » A neuf » heures préciſes, au Boulevard, devant » le Café «. Il s'y rend; & là, un petit Laquais qu'il ne connoît pas, qu'il croit au moins ne pas connoître, car c'étoit toujours Victoire, vient lui annoncer qu'il faut renvoyer ſa voiture & le ſuivre. Toute cette marche romaneſque lui échauffoit la tête d'autant, & la tête échauffée ne nuit à rien. Il arrive enfin, & la ſurpriſe & l'amour cauſoient en lui un véritable enchantement. Pour lui donner le temps de ſe remettre, nous nous promenons un moment

dans le bosquet; puis je le ramene vers la maison. Il voit d'abord deux couverts mis; ensuite un lit fait. Nous passons jusqu'au boudoir, qui étoit dans toute sa parure. Là, moitié réflexion, moitié sentiment, je passai mes bras autour de lui, & me laissai tomber à ses genoux. » O, mon ami! lui » dis-je, pour vouloir te ménager la sur- » prise de ce moment, je me reproche de » t'avoir affligé par l'apparence de l'hu- » meur; d'avoir pu un instant voiler mon » cœur à tes regards. Pardonne-moi mes » torts : je veux les expier à force d'a- » mour «. Vous jugez de l'effet de ce discours sentimental. L'heureux Chevalier me releva, & mon pardon fut scellé sur cette même ottomane où vous & moi scellâmes si gaiement, & de la même maniere, notre éternelle rupture.

Comme nous avions six heures à passer ensemble, & que j'avois résolu que tout ce temps fût pour lui également délicieux, je modérai ses transports, & l'aimable coquetterie vint remplacer la tendresse. Je ne crois pas avoir jamais mis tant de soin à plaire, ni avoir été jamais aussi contente de moi. Après le souper, tour-à-tour enfant & raisonnable, folâtre & sensible, quel-

quefois même libertine, je me plaisois à le considérer comme un Sultan au milieu de son Serrail, dont j'étois tour-à-tour les Favorites différentes. En effet, ses hommages réitérés, quoique toujours reçus par la même femme, le furent toujours par une Maîtresse nouvelle.

.Enfin, au point du jour, il fallut se séparer; &, quoiqu'il dît, quoiqu'il fît même pour me prouver le contraire, il en avoit autant de besoin que peu d'envie. Au moment où nous sortîmes, & pour dernier adieu, je pris la clef de cet heureux séjour, & la lui remettant entre les mains: » Je ne l'ai eue que pour vous, lui dis- » je, il est juste que vous en soyiez maî- » tre: c'est au Sacrificateur à disposer du » Temple ». C'est par cette adresse que j'ai prévenu les réflexions qu'auroit pu lui faire naître la propriété, toujours suspecte, d'une petite maison. Je le connois assez, pour être sûre qu'il ne s'en servira que pour moi; & si la fantaisie me prenoit d'y aller sans lui, il me reste bien une double clef. Il vouloit à toute force prendre jour pour y revenir; mais je l'aime trop encore, pour vouloir l'user si vîte. Il ne faut se permettre d'excès qu'avec les gens qu'on

veut quitter bientôt. Il ne ſait pas cela, lui; mais, pour ſon bonheur, je le ſais pour deux.

Je m'apperçois qu'il eſt trois heures du matin, & que j'ai écrit un volume, ayant le projet de n'écrire qu'un mot. Tel eſt le charme de la confiante amitié : c'eſt elle qui fait que vous êtes toujours ce que j'aime le mieux ; mais, en vérité, le Chevalier eſt ce qui me plaît davantage.

*De.... ce 12 Août 17**.*



LETTRE XI.

La Préſidente DE TOURVEL *à Madame* DE VOLANGES.

VOTRE Lettre ſévere m'auroit effrayée, Madame, ſi, par bonheur, je n'avois trouvé ici plus de motifs de ſécurité que vous ne m'en donnez de crainte. Ce redoutable M. de Valmont, qui doit être la terreur de toutes les femmes, paroît avoir dépoſé ſes armes meurtrieres, avant d'entrer dans ce Château. Loin d'y former des projets; il n'y a pas même porté de prétention; & la qualité d'homme aimable que ſes ennemis mêmes lui accordent, diſparoît preſque ici, pour ne lui laiſſer que celle

de bon-enfant. C'eſt apparemment l'air de la campagne qui a produit ce miracle. Ce que je puis vous aſſurer, c'eſt qu'étant ſans ceſſe avec moi, paroiſſant même s'y plaire, il ne lui eſt pas échappé un mot qui reſſemble à l'amour, pas une de ces phraſes que tous les hommes ſe permettent, ſans avoir, comme lui, ce qu'il faut pour les juſtifier. Jamais il n'oblige à cette réſerve, dans laquelle toute femme qui ſe reſpecte eſt forcée de ſe tenir aujourd'hui, pour contenir les hommes qui l'entourent. Il ſait ne point abuſer de la gaité qu'il inſpire. Il eſt peut-être un peu louangeur; mais c'eſt avec tant de délicateſſe, qu'il accoutumeroit la modeſtie même à l'éloge. Enfin, ſi j'avois un frere, je deſirerois qu'il fût tel que M. de Valmont ſe montre ici. Peut-être beaucoup de femmes lui deſireroient une galanterie plus marquée; & j'avoue que je lui ſais un gré infini d'avoir ſu me juger aſſez bien pour ne pas me confondre avec elles.

Ce portrait differe beaucoup ſans doute de celui que vous me faites; &, malgré cela, tous deux peuvent être reſſemblans en fixant les époques. Lui-même convient d'avoir eu beaucoup de torts, & on lui

en aura bien auſſi prêté quelques-uns. Mais j'ai rencontré peu d'hommes qui parlaſſent des femmes honnêtes avec plus de reſpect, je dirois preſque d'enthouſiaſme. Vous m'apprenez qu'au moins ſur cet objet il ne trompe pas. Sa conduite avec Mde. de Merteuil en eſt une preuve. Il nous en parle beaucoup; & c'eſt toujours avec tant d'éloge, & l'air d'un attachement ſi vrai, que j'ai cru juſqu'à la réception de votre Lettre, que ce qu'il appelloit amitié, entr'eux deux, étoit bien réellement de l'amour. Je m'accuſe de ce jugement téméraire, dans lequel j'ai eu d'autant plus de tort, que lui-même a pris ſouvent le ſoin de la juſtifier. J'avoue que je ne regardois que comme fineſſe, ce qui étoit de ſa part une honnête ſincérité. Je ne ſais; mais il me ſemble que celui qui eſt capable d'une amitié auſſi ſuivie pour une femme auſſi eſtimable, n'eſt pas un libertin ſans retour. J'ignore au reſte ſi nous devons la conduite ſage qu'il tient ici, à quelques projets dans les environs, comme vous le ſuppoſez. Il y a bien quelques femmes aimables à la ronde; mais il ſort peu, excepté le matin, & alors il dit qu'il va à la chaſſe. Il eſt vrai qu'il rapporte rarement du gi-

bier; mais il assure qu'il est mal-adroit à cet exercice. D'ailleurs, ce qu'il peut faire au-dehors m'inquiete peu; & si je desirois le savoir, ce ne seroit que pour avoir une raison de plus de me rapprocher de votre avis ou de vous ramener au mien.

Sur ce que vous me proposez de travailler à abréger le séjour que M. de Valmont compte faire ici, il me paroît bien difficile d'oser demander à sa tante de ne pas avoir son neveu chez elle, d'autant qu'elle l'aime beaucoup. Je vous promets pourtant, mais seulement par déférence & non par besoin, de saisir l'occasion de faire cette demande, soit à elle, soit à lui-même. Quant à moi, M. de Tourvel est instruit de mon projet de rester ici jusqu'à son retour, & il s'étonneroit, evec raison, de la légéreté qui m'en feroit changer.

Voilà, Madame, de bien longs éclaircissemens: mais j'ai cru devoir, à la vérité, un témoignage avantageux à M. de Valmont, & dont il me paroît avoir grand besoin auprès de vous. Je n'en suis pas moins sensible à l'amitié qui a dicté vos conseils. C'est à elle que je dois aussi ce que vous me dites d'obligeant à l'occasion du retard du mariage de Mlle. votre fille. Je

vous en remercie bien sincérement: mais, quelque plaisir que je me promette à passer ces momens avec vous, je les sacrifierois de bien bon cœur au desir de savoir Mlle. de Volanges plutôt heureuse, si pourtant elle peut jamais l'être plus qu'auprès d'une mere aussi digne de toute sa tendresse & de son respect. Je partage avec elle deux sentimens qui m'attachent à vous, & je vous prie d'en recevoir l'assurance avec bonté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De... ce 23 Août 17...

LETTRE XII.

CÉCILE VOLANGES *à la Marquise* DE MERTEUIL.

MAMAN est incommodée, Madame; elle ne sortira point, & il faut que je lui tienne compagnie: ainsi je n'aurai pas l'honneur de vous accompagner à l'Opéra. Je vous assure que je regrette bien plus de ne pas être avec vous que le Spectacle. Je vous prie d'en être persuadée. Je vous aime tant! Voudriez-vous bien dire à M. le Chevalier Danceny que je n'ai point le Recueil

dont

dont il m'a parlé, & que s'il peut me l'apporter demain, il me fera grand plaisir. S'il vient aujourd'hui, on lui dira que nous n'y sommes pas; mais c'est que Maman ne veut recevoir personne. J'espere qu'elle se portera mieux demain.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De.... ce 13 Août 17...

LETTRE XIII.

La Marquise DE MERTEUIL à CÉCILE VOLANGES.

Je suis très-fâchée, ma belle, & d'être privée du plaisir de vous voir, & de la cause de cette privation. J'espere que cette occasion se retrouvera. Je m'acquitterai de votre commission auprès du Chevalier Danceny, qui sera sûrement très-fâché de savoir votre Maman malade. Si elle veut me recevoir demain, j'irai lui tenir compagnie. Nous attaquerons, elle & moi, le Chevalier de Belleroche (1) au piquet; &, en lui gagnant son argent, nous aurons, pour surcroît de plaisir, celui de

(1) C'est le même dont il est question dans les Lettres de Mde. de Merteuil.

vous entendre chanter avec votre aimable Maître, à qui je le proposerai. Si cela convient à votre Maman & à vous, je réponds de moi & de mes deux Chevaliers. Adieu, ma belle; mes complimens à ma chere Mde. de Volanges. Je vous embrasse bien tendrement.

De... ce 13 Août 17...

LETTRE XIV.

CECILE VOLANGES à SOPHIE CARNAY.

JE ne t'ai pas écrit hier, ma chere Sophie : mais ce n'est pas le plaisir qui en est cause; je t'en assure bien. Maman étoit malade, & je ne l'ai pas quittée de la journée. Le soir, quand je me suis retirée, je n'avois cœur à rien du tout; & je me suis couchée bien vîte, pour m'assurer que la journée étoit finie : jamais je n'en avois passé de si longue. Ce n'est pas que je n'aime bien Maman; mais je ne sais pas ce que c'étoit. Je devois aller à l'Opéra avec Mde. de Merteuil; le Chevalier Danceny devoit y être. Tu sais bien que ce sont les deux personnes que j'aime le mieux.

Quand l'heure où j'aurois dû y être auſſi eſt arrivée, mon cœur s'eſt ſerré malgré moi. Je me déplaiſois à tout, & j'ai pleuré, pleuré ſans pouvoir m'en empêcher. Heureuſement, Maman étoit couchée & ne pouvoit pas me voir. Je ſuis bien ſûre que le Chevalier Danceny aura été fâché auſſi; mais il aura été diſtrait par le Spectacle & par tout le monde : c'eſt bien différent.

Par bonheur, Maman va mieux aujourd'hui, & Madame de Merteuil viendra avec une autre perſonne & le Chevalier Danceny; mais elle arrive toujours bien tard, Mde. de Merteuil; & quand on eſt ſi long-temps toute ſeule, c'eſt bien ennuyeux. Il n'eſt encore qu'onze heures. Il eſt vrai qu'il faut que je joue de la harpe; & puis ma toilette me prendra un peu de temps, car je veux être bien coëffée aujourd'hui. Je crois que la Mere Perpétue a raiſon; & qu'on devient coquette dès qu'on eſt dans le monde. Je n'ai jamais eu tant d'envie d'être jolie que depuis quelques jours, & je trouve que je ne le ſuis pas autant que je le croyois; & puis, auprès des femmes qui ont du rouge, on perd beaucoup. Mde. de Merteuil, par exemple, je vois bien que tous les hom-

mes la trouvent plus jolie que moi : cela ne me fâche pas beaucoup, parce qu'elle m'aime bien; & puis elle assure que le Chevalier Danceny me trouve plus jolie qu'elle. C'est bien honnête à elle de ne me l'avoir dit ! elle avoit même l'air d'en être bien-aise. Par exemple, je ne conçois pas ça. C'est qu'elle m'aime tant ! & lui!... oh ! ça m'a bien fait plaisir! aussi, c'est qu'il me semble que rien que le regarder, suffit pour embellir. Je le regarderois toujours, si je ne craignois de rencontrer ses yeux : car, toutes les fois que cela m'arrive, cela me décontenance, & me fait comme de la peine; mais ça ne fait rien.

Adieu, ma chere amie : je vais me mettre à ma toilette. Je t'aime toujours comme de coutume.

Paris, ce 14 Août 17...



LETTRE XV.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Marquise* DE MERTEUIL.

IL est bien honnête à vous de ne pas m'abandonner à mon triste sort. La vie que je mene ici est réellement fatigante,

par l'excès de son repos & son insipide uniformité. En lisant votre Lettre & le détail de votre charmante journée, j'ai été tenté vingt fois de prétexter une affaire, de voler à vos pieds, & de vous y demander, en ma faveur, une infidélité à votre Chevalier, qui, après tout, ne mérite pas son bonheur. Savez-vous que vous m'avez rendu jaloux de lui? Que me parlez-vous d'éternelle rupture? J'abjure ce serment, prononcé dans le délire : nous n'aurions pas été dignes de le faire, si nous eussions dû le garder. Ah! que je puisse un jour me venger dans vos bras, du dépit involontaire que m'a causé le bonheur du Chevalier! Je suis indigné, je l'avoue, quand je songe que cet homme, sans raisonner, sans se donner la moindre peine, en suivant tout bêtement l'instinct de son cœur, trouve une félicité à laquelle je ne puis atteindre. Oh! je la troublerai.... Promettez-moi que je la troublerai. Vous-même, n'êtes-vous pas humiliée? Vous vous donnez la peine de le tromper, & il est plus heureux que vous. Vous le croyez dans vos chaînes! c'est bien vous qui êtes dans les siennes. Il dort tranquillement, tandis que vous veillez

pour ſes plaiſirs. Que feroit de plus ſon eſclave ?

Tenez, ma belle amie, tant que vous vous partagez entre pluſieurs, je n'ai pas la moindre jalouſie : je ne vois alors dans vos amans que les ſucceſſeurs d'Alexandre, incapable de conſerver entr'eux tous, cet empire où je régnois ſeul. Mais que vous vous donniez entiérement à un d'eux ! qu'il exiſte un autre homme auſſi heureux que moi ! je ne le ſouffrirai pas ; n'eſpérez pas que je le ſouffre. Ou reprenez-moi, ou au moins prenez-en un autre ; & ne trahiſſez pas, par un caprice excluſif, l'amitié inviolable que nous nous ſommes jurée.

C'eſt bien aſſez, ſans doute, que j'aie à me plaindre de l'amour. Vous voyez que je me prête à vos idées, & que j'avoue mes torts. En effet, ſi c'eſt être amoureux que de ne pouvoir vivre ſans poſſéder ce qu'on deſire, d'y ſacrifier ſon temps, ſes plaiſirs, ſa vie, je ſuis bien réellement amoureux. Je n'en ſuis guere plus avancé. Je n'aurois même rien du tout à vous apprendre à ce ſujet, ſans un événement qui me donne beaucoup à réfléchir, & dont je ne ſais encore ſi je dois craindre ou eſpérer.

Vous connoiſſez mon Chaſſeur, tréſor d'intrigue & vrai valet de Comédie : vous jugez bien que ſes inſtructions portoient d'être amoureux de la Femme-de-chambre, & d'enivrer les gens. Le coquin eſt plus heureux que moi : il a déja réuſſi. Il vient de découvrir que Mde. de Tourvel a chargé un de ſes gens de prendre des informations ſur ma conduite, & même de me ſuivre dans mes courſes du matin, autant qu'il le pourroit, ſans être apperçu. Que prétend cette femme ? Ainſi donc la plus modeſte de toutes, oſe encore riſquer des choſes qu'à peine nous oſerions nous permettre ! Je jure bien.... Mais, avant de ſonger à me venger de cette ruſe féminine, occupons-nous des moyens de la tourner à notre avantage. Juſqu'ici ces courſes qu'on ſuſpecte n'avoient aucun objet ; il faut leur en donner un. Cela mérite toute mon attention, & je vous quitte pour y réfléchir. Adieu ma belle amie.

Toujours du Château de ... ce 15 Août 17..



LETTRE XVI.

CECILE VOLANGES à SOPHIE CARNAY.

AH ! ma Sophie, voici bien des nouvelles ! je ne devrois peut-être pas te les dire : mais il faut bien que j'en parle à quelqu'un; c'eſt plus fort que moi. Ce Chevalier Danceny..... Je ſuis dans un trouble que je ne peux pas écrire : je ne ſais par où commencer. Depuis que je t'avois raconté la jolie ſoirée (1) que j'avois paſſée chez Maman avec lui & Mde. de Merteuil, je ne t'en parlois plus : c'eſt que je ne voulois plus en parler à perſonne; mais j'y penſois pourtant toujours. Depuis il étoit devenu triſte, mais ſi triſte, ſi triſte, que ça me faiſoit de la peine, & quand je lui demandois pourquoi; il me diſoit que non; mais je voyois bien

(1) La Lettre où il eſt parlé de cette ſoirée ne s'eſt pas retrouvée. Il y a lieu de croire que c'eſt celle propoſée dans le billet de Mde. de Merteuil, & dont il eſt auſſi queſtion dans la précédente Lettre de Cécile Volanges.

que si. Enfin, hier il l'étoit encore plus que de coutume. Ça n'a pas empêché qu'il n'ait eu la complaisance de chanter avec moi comme à l'ordinaire; mais, toutes les fois qu'il me regardoit, cela me serroit le cœur. Après que nous eûmes fini de chanter, il alla renfermer ma harpe dans son étui; &, en m'en rapportant la clef, il me pria d'en jouer encore le soir, aussi-tôt que je serois seule. Je ne me défiois de rien du tout; je ne voulois même pas : mais il m'en pria tant, que je lui dis qu'oui. Il avoit bien ses raisons. Effectivement, quand je fus retirée chez moi & que ma Femme-de-chambre fut sortie, j'allai pour prendre ma harpe. Je trouvai dans les cordes une Lettre, pliée seulement, & point cachetée, & qui étoit de lui. Ah! si tu savois tout ce qu'il me mande! Depuis que j'ai lu sa Lettre, j'ai tant de plaisir, que je ne peux plus songer à autre chose. Je l'ai relue quatre fois tout de suite, & puis je l'ai serrée dans mon secretaire. Je la savois par cœur; &, quand j'ai été couchée, je l'ai tant répétée, que je ne songeois pas à dormir. Dès que je fermois les yeux, je le voyois-là, qui me disois lui-même tout ce que je venois de lire. Je

ne me ſuis endormie que bien tard; & auſſi-tôt que je me ſuis réveillée (il étoit encore bien de bonne heure) j'ai été reprendre ſa Lettre pour la relire à mon aiſe. Je l'ai emportée dans mon lit, & puis je l'ai baiſée comme ſi.... C'eſt peut-être mal fait de baiſer une Lettre comme ça; mais je n'ai pas pu m'en empêcher.

A préſent, ma chere amie, ſi je ſuis bien-aiſe, je ſuis auſſi bien embarraſſée; car ſûrement il ne faut pas que je réponde à cette Lettre-là. Je ſais bien que ça ne ſe doit pas, & pourtant il me le demande; &, ſi je ne réponds pas, je ſuis ſûre qu'il va encore être triſte. C'eſt pourtant bien malheureux pour lui! Qu'eſt-ce que tu me conſeilles? mais tu n'en ſais pas plus que moi. J'ai bien envie d'en parler à Mde. de Merteuil, qui m'aime bien. Je voudrois bien le conſoler; mais je ne voudrois rien faire qui fût mal. On nous recommande tant d'avoir bon cœur! & puis on nous défend de ſuivre ce qu'il inſpire, quand c'eſt pour un homme! Ça n'eſt pas juſte non plus. Eſt-ce qu'un homme n'eſt pas notre prochain comme une femme, & plus encore? car enfin n'a-t-on pas ſon pere comme ſa mere, ſon frère comme ſa ſœur?

il reste toujours le mari de plus. Cependant si j'allois faire quelque chose qui ne fût pas bien, peut-être que M. Danceny lui-même n'auroit plus bonne idée de moi! Oh! ça, par exemple, j'aime encore mieux qu'il soit triste. Et puis, enfin, je serai toujours à temps. Parce qu'il a écrit hier, je ne suis pas obligée d'écrire aujourd'hui: aussi-bien je verrai Mde. de Merteuil ce soir, &, si j'en ai le courage, je lui conterai tout. En ne faisant que ce qu'elle me dira, je n'aurai rien à me reprocher. Et puis peut-être me dira-t-elle que je peux lui répondre un peu, pour qu'il ne soit pas si triste! Oh, je suis bien en peine.

Adieu, ma bonne amie. Dis-moi toujours ce que tu penses.

De... ce 19 Août 17...



LETTRE XVII.

Le Chevalier DANCENY *à* CÉCILE VOLANGES.

AVANT de me livrer, Mademoiselle, dirai-je au plaisir ou au besoin de vous écrire, je commence par vous supplier de

m'entendre. Je sens que pour oser vous déclarer mes sentimens, j'ai besoin d'indulgence; si je ne voulois que les justifier, elle me seroit inutile. Que vais-je faire après tout, que vous montrer votre ouvrage? Et qu'ai-je à vous dire, que mes regards, mon embarras, ma conduite & même mon silence, ne vous aient dit avant moi? Eh! pourquoi vous fâcheriez-vous d'un sentiment que vous avez fait naître? Emané de vous, sans doute il est digne de vous être offert; s'il est brûlant comme mon ame, il est pur comme la vôtre. Seroit-ce un crime d'avoir su apprécier votre charmante figure, vos talens séducteurs, vos graces enchanteresses, & cette touchante candeur qui ajoute un prix inestimable à des qualités déja si précieuses? non, sans doute : mais, sans être coupable, on peut être malheureux; & c'est le sort qui m'attend, si vous refusez d'agréer mon hommage. C'est le premier que mon cœur ait offert. Sans vous je serois encore, non pas heureux, mais tranquille. Je vous ai vue; le repos a fui loin de moi, & mon bonheur est incertain. Cependant vous vous étonnez de ma tristesse? vous m'en demandez la cause; quelquefois même

me j'ai cru voir qu'elle vous affligeoit. Ah ! dites un mot, & ma félicité sera votre ouvrage. Mais, avant de prononcer, songez qu'un mot peut aussi combler mon malheur. Soyez donc l'arbitre de ma destinée. Par vous, je vais être éternellement heureux ou malheureux. En quelles mains plus cheres puis-je remettre un intérêt plus grand ?

Je finirai, comme j'ai commencé, par implorer votre indulgence. Je vous ai demandé de m'entendre ; j'oserai plus, je vous prierai de me répondre. Le refuser, seroit me laisser croire que vous vous trouvez offensée ; & mon cœur m'est garant que mon respect égale mon amour.

P. S. Vous pouvez vous servir, pour me répondre, du même moyen dont je me sers pour vous faire parvenir cette Lettre ; il me paroît également sûr & commode.

De... ce 18 Août 17...

LETTRE XVIII.

CÉCILE VOLANGES à SOPHIE CARNAY.

Quoi ! Sophie, tu blâmes d'avance ce que je vais faire ! J'avois déja bien assez d'inquiétudes ; voilà que tu les augmente encore. Il est clair, dis-tu, que je ne dois pas répondre. Tu en parles bien à ton aise ; & d'ailleurs, tu ne sais pas au juste ce qui en est : tu n'es pas-là pour voir. Je suis sûre, que si tu étois à ma place, tu ferois comme moi. Sûrement en général on ne doit pas répondre ; & tu as bien vu, par ma Lettre d'hier, que je ne le voulois pas non plus : mais c'est que je ne crois pas que personne se soit jamais trouvé dans le cas où je suis.

Encore être obligée de me décider toute seule ! Mde. de Merteuil, que je comptois voir hier au soir, n'est pas venue. Tout s'arrange contre moi : c'est celle qui est cause que je le connois. C'est presque toujours avec elle que je l'ai vu, que je lui ai parlé. Ce n'est pas que je lui en veuille du mal : mais elle me laisse là au moment

de l'embarras. Oh ! je suis bien à plaindre !

Figure-toi qu'il est venu hier comme à l'ordinaire. J'étois si troublée, que je n'osois le regarder. Il ne pouvoit me parler, parce que Maman étoit là. Je me doutois bien qu'il seroit fâché, quand il verroit que je ne lui avois pas écrit. Je ne savois quelle contenance faire. Un instant après il me demanda si je voulois qu'il allât chercher ma harpe. Le cœur me battoit si fort, que ce fut tout ce que je pus faire que de répondre qu'oui. Quand il revint, c'étoit bien pis. Je ne le regardai qu'un petit moment. Il ne me regardoit pas, lui: mais il avoit un air, qu'on auroit dit qu'il étoit malade. Çà me faisoit bien de la peine. Il se mit à accorder ma harpe ; & après, en me l'apportant, il me dit : Ah Mademoiselle !... Il ne me dit que ces deux mots là ; mais c'étoit d'un ton que j'en fus toute bouleversée. Je préludois sur ma harpe, sans savoir ce que je faisois. Maman demanda si nous ne chanterions pas. Lui s'excusa, en disant qu'il étoit un peu malade ; & moi, qui n'avois pas d'excuse, il me fallut chanter, J'aurois voulu n'avoir jamais eu de voix. Je choisis, exprès, un air que je ne savois pas ; car j'étois bien sûre que je ne

pourrois en chanter aucun, & on se seroit apperçu de quelques chose. Heureusement il vint une visite; & dès que j'entendis entrer un carrosse, je cessai, & le priai de reporter ma harpe. J'avois bien peur qu'il ne s'en allât en même-temps; mais il revint.

Pendant que Maman & cette Dame qui étoit venue causoient ensemble, je voulus le regarder encore un petit moment. Je rencontrai ses yeux, & il me fut impossible de détourner les miens. Un moment après je vis ses larmes couler, & il fut obligé de se retourner pour n'être pas vu. Pour le coup je ne pus y tenir; je sentis que j'allois pleurer aussi. Je sortis, & tout de suite j'écrivis avec un crayon, sur un chiffon de papier : » Ne soyez donc pas si triste, je » vous en prie; je promets de vous ré» pondre ». Sûrement tu ne peux pas dire qu'il y ait du mal à cela; & puis c'étoit plus fort que moi. Je mis mon papier aux cordes de ma harpe, comme sa Lettre étoit, & je revins dans le sallon. Je me sentois plus tranquille. Il me tardoit bien que cette Dame s'en fût. Heureusement elle étoit en visite; elle s'en alla bientôt après. Aussitôt qu'elle fut sortie, je dis que je voulois reprendre ma harpe, & je le priai de l'al-

ler chercher. Je vis bien, à son air, qu'il ne se doutoit de rien. Mais au retour, oh ! comme il étoit content! En posant ma harpe vis-à-vis de moi, il se plaça de façon que Maman ne pouvoit voir; & il prit ma main qu'il serra.... mais d'une façon !... ce ne fut qu'un moment : mais je ne saurois te dire le plaisir que ça m'a fait. Je la retirai pourtant; ainsi je n'ai rien à me reprcoher.

A présent, ma bonne amie, tu vois bien que je ne peux pas me dispenser de lui écrire, puisque je le lui ai promis; & puis, je n'irai pas lui refaire encore du chagrin; car j'en souffre plus que lui. Si c'étoit pour quelque chose de mal, sûrement je ne le ferois pas. Mais quel mal peut-il y avoir à écrire, sur-tout quand c'est pour empêcher quelqu'un d'être malheureux; Ce qui m'embarrasse, c'est que je ne saurai pas bien faire ma Lettre : mais il sentira bien que ce n'est pas ma faute; & puis, je suis sûre que rien que de ce qu'elle sera de moi, elle lui fera toujours plaisir.

Adieu, ma chere amie. Si tu trouves que j'aie tort, dis-le moi; mais je ne crois pas. A mesure que le moment de lui écrire approche, mon cœur bat que ça ne se con-

çoit pas. Il le faut pourtant bien, puiſque je l'ai promis. Adieu.

De... ce 20 Août 17....

LETTRE XIX.

CÉCILE VOLANGES *au Chevalier* DANCENY.

VOUS étiez ſi triſte hier, Monſieur, & cela me faiſoit tant de peine, que je me ſuis laiſſée aller à vous promettre de répondre à la Lettre que vous m'avez écrite. Je n'en ſens pas moins aujourd'hui que je ne le dois pas : pourtant, comme je l'ai promis, je ne veux pas manquer à ma parole; & cela doit bien vous prouver l'amitié que j'ai pour vous. A préſent, que vous le ſavez, j'eſpere que vous ne me demanderez pas de vous écrire davantage. J'eſpere auſſi que vous ne direz à perſonne que je vous ai écrit; parce que ſûrement on m'en blâmeroit, & que cela pourroit me cauſer bien du chagrin. J'eſpere, ſur-tout, que vous-même n'en prendrez pas mauvaiſe idée de moi; ce qui me feroit plus de peine que tout. Je peux bien vous aſſurer que je n'aurois pas eu cette complaiſance-là pour

toute autre que vous. Je voudrois bien que vous euſſiez celle de ne plus être triſte comme vous étiez; ce qui m'ôte tout le plaiſir que j'ai à vous voir. Vous voyez, Monſieur, que je vous parle bien ſincérement. Je ne demande pas mieux que notre amitié dure toujours; mais, je vous en prie, ne m'écrivez plus.

J'ai l'honneur d'être,

CECILE VOLANGES.

De... ce 20 d'Août 17...



LETTRE XX.

La Marquiſe DE MERTEUIL *au* *Vicomte* DE VALMONT.

AH! fripon, vous me cajolez, de peur que je ne me moque de vous! Allons, je vous fais grace : vous m'écrivez tant de folies, qu'il faut bien que je vous pardonne la ſageſſe où vous tient votre Préſidente. Je ne crois pas que mon Chevalier eût autant d'indulgence que moi; il ſeroit homme à ne pas approuver notre renouvellement de bail, & à ne rien trouver de plaiſant dans votre folle idée. J'en

ai pourtant bien ri, & j'étois vraiment fâchée d'être obligée d'en rire toute seule. Si vous eussiez été-là, je ne sais où m'auroit menée cette gaité : mais j'ai eu le temps de la réflexion, & je me suis armée de sévérité. Ce n'est pas que je refuse pour toujours; mais je differe, & j'ai raison. J'y mettrois peut-être de la vanité; &, une fois piquée au jeu, on ne sait plus où l'on s'arrête. Je serois femme à vous enchaîner de nouveau, à vous faire oublier votre Présidente; & si j'allois, moi, indigne, vous dégoûter de la vertu, voyez quel scandale! Pour éviter ce danger, voici mes conditions.

Aussi-tôt que vous aurez eu votre belle Dévote, que vous pourrez m'en fournir une preuve, venez, & je suis à vous. Mais vous n'ignorez pas que dans les affaires importantes, on ne reçoit de preuves que par écrit. Par cet arrangement, d'une part, je deviendrai une récompense au-lieu d'être une consolation; & cette idée me plaît davantage : de l'autre, votre succès en sera plus piquant, en devenant lui-même un moyen d'infidélité. Venez donc, venez au plutôt m'apporter le gage de votre triomphe : semblable à nos preux Chevaliers

qui venoient dépofer, aux pieds de leurs Dames, les fruits brillans de leur victoire. Sérieufement, je fuis curieufe de favoir ce que peut écrire une prude après un tel moment, & quelle voile elle met fur fes difcours, après n'en avoir plus laiffé fur fa perfonne. C'eft à vous de voir fi je me mets à un prix trop haut; mais je vous préviens qu'il n'y a rien à rabattre. Jufques-là, mon cher Vicomte, vous trouverez bon que je refte fidelle à mon Chevalier, & que je m'amufe à le rendre heureux, malgré le petit chagrin que cela vous caufe.

Cependant fi j'avois moins de mœurs, je crois qu'il auroit, dans ce moment, un rival dangereux; c'eft la petite Volanges. Je raffole de cet enfant : c'eft une vraie paffion. Ou je me trompe, ou elle deviendra une de nos femmes les plus à la mode. Je vois fon petit cœur fe développer, & c'eft un fpectacle raviffant. Elle aime déja fon Danceny avec fureur; mais elle n'en fait encore rien. Lui-même, quoique très-amoureux, a encore la timidité de fon âge, & n'ofe pas trop le lui apprendre. Tous deux font en adoration vis-à-vis de moi. La petite fur-tout, a grande envie

de me dire son secret; particuliérement depuis quelques jours je l'en vois vraiment oppressée, & je lui aurois rendu un grand service de l'aider un peu : mais je n'oublie pas que c'est un enfant, & je ne veux pas me compromettre. Danceny m'a parlé un peu plus clairement; mais, pour lui, mon parti est pris, je ne veux pas l'entendre. Quant à la petite, je suis souvent tentée d'en faire mon éleve; c'est un service que j'ai envie de rendre à Gercourt. Il me laisse du temps, puisque le voilà en Corse jusqu'au mois d'Octobre. J'ai dans l'idée que j'employerai ce temps-là, & que nous lui donnerons une femme toute formée, au lieu de son innocente Pensionnaire. Quelle est donc en effet l'insolente sécurité de cet homme, qui ose dormir tranquille, tandis qu'une femme, qui a à se plaindre de lui, ne s'est pas encore vengée? Tenez, si la petite étoit ici dans ce moment, je ne sais ce que je ne lui dirois pas.

Adieu, Vicomte; bon soir & bon succès : mais, pour Dieu, avancez donc. Songez que si vous n'avez pàr cette femme, les autres rougiront de vous avoir eu.

De..., ce 20 Août 17...

LETTRE XXI.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Marquise* DE MERTEUIL.

ENFIN, ma belle amie, j'ai fait un pas en avant, mais un grand pas, & qui, s'il ne m'a pas conduit jusqu'au but, m'a fait connoître au moins que je suis dans la route, & a dissipé la crainte où j'étois de m'être égaré. J'ai enfin déclaré mon amour, &, quoiqu'on ait gardé le silence le plus obstiné, j'ai obtenu la réponse, peut-être la moins équivoque & la plus flatteuse : mais n'anticipons pas sur les événemens, & reprenons de plus haut.

Vous vous souvenez qu'on faisoit épier mes démarches. Eh bien ! j'ai voulu que ce moyen scandaleux tournât à l'édification publique, & voici ce que j'ai fait. J'ai chargé mon confident de me trouver dans les environs, quelque malheureux qui eût besoin de secours. Cette commission n'étoit pas difficile à remplir. Hier après-midi, il me rendit compte qu'on devoit saisir aujourd'hui, dans la matinée, les meubles d'une famille entiere,

qui ne pouvoit payer la taille. Je m'assurai qu'il n'y eût dans cette maison, aucune fille ou femme dont l'âge ou la figure pussent rendre mon action suspecte; &, quand je fus bien informé, je déclarai à souper mon projet d'aller à la chasse le lendemain. Ici je dois rendre justice à ma Présidente : sans doute elle eut quelques remords des ordres qu'elle avoit donnés; &, n'ayant pas la force de vaincre sa curiosité, elle eut au moins celle de contrarier mon desir. Il devoit faire une chaleur excessive; je risquois de me rendre malade; je ne tuerois rien, & me fatiguerois en vain; &, pendant ce dialogue, ses yeux, qui parloient peut-être mieux qu'elle ne vouloit, me faisoit assez connoître qu'elle desiroit que je prisse pour bonnes ces mauvaises raisons. Je n'avois garde de m'y rendre, comme vous pouvez croire, & je résistai de même à une petite diatribe contre la chasse & les chasseurs, & à un petit nuage d'humeur qui obscurcit, toute la soirée, cette figure céleste. Je craignis un moment que ses ordres ne fussent révoqués, & que sa délicatesse ne me nuisît. Je ne calculois pas la curiosité d'une femme; aussi me trom-

pois-je. Mon chaſſeur me raſſura dès le ſoir même, & je me couchai ſatisfait.

Au point du jour je me leve & je pars. A peine à cinquante pas du Château, j'apperçois mon eſpion qui me ſuit. J'entre en chaſſe, & marche à travers les champs vers le Village où je voulois me rendre, ſans autre plaiſir, dans ma route, que de faire courir le drôle qui me ſuivoit, & qui, n'oſant pas quitter les chemins, parcouroit ſouvent, à toute courſe, un eſpace triple du mien. A force de l'exercer, j'ai eu moi-même une extrême chaleur, & je me ſuis aſſis au pied d'un arbre. N'a-t-il pas eu l'inſolence de ſe couler derriere un buiſſon qui n'étoit pas à vingt pas de moi, & de s'y aſſeoir auſſi? J'ai été tenté un moment de lui envoyer mon coup de fuſil, qui, quoique de petit plomb ſeulement, lui auroit donné une leçon ſuffiſante ſur les dangers de la curioſité : heureuſement pour lui, je me ſuis reſſouvenu qu'il étoit utile & même néceſſaire à mes projets; cette réflexion l'a ſauvé.

Cependant j'arrive au Village; je vois de la rumeur; je m'avance, j'interroge; on me raconte le fait. Je fais venir le

Collecteur ; &, cédant à ma généreuse compassion, je paie noblement cinquante-six livres, pour lesquelles on réduisoit cinq personnes à la paille & au désespoir. Après cette action si simple, vous n'imaginez pas quel chœur de bénédictions retentit autour de moi de la part des assistans ! Quelles larmes de reconnoissance couloient des yeux du vieux chef de cette famille, & embellissoient cette figure de Patriarche, qu'un moment auparavant l'empreinte farouche du désespoir rendoit vraiment hideuse ! J'examinois ce spectacle, lorsqu'un autre paysan, plus jeune, conduisant par la main une femme & deux enfans, & s'avançant vers moi à pas précipités, leur dit : » Tombons tous aux pieds de cette image de » Dieu « ; &, dans le même instant, j'ai été entouré de cette famille, prosternée à mes genoux. J'avouerai ma foiblesse ; mes yeux se sont mouillées de larmes, & j'ai senti en moi un mouvement involontaire, mais délicieux. J'ai été étonné du plaisir qu'on éprouve en faisant le bien ; & je serois tenté de croire que ce que nous appellons les gens vertueux, n'ont pas tant de mérite qu'on se plaît à nous le dire. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé juste de

payer à ces pauvres gens le plaisir qu'ils venoient de me faire. J'avois pris dix louis sur moi; je les leur ai donnés. Ici ont recommencé les remerciemens, mais ils n'avoient plus ce même degré de pathétique : le nécessaire avoit produit le grand, le véritable effet; le reste n'étoit qu'une simple expression de reconnoissance & d'étonnement pour des dons superflus.

Cependant, au milieu des bénédictions bavardes de cette famille, je ne ressemblois pas mal au Héros d'un Drame, dans la scene du dénouement. Vous remarquerez que dans cette foule étoit sur-tout le fidel espion. Mon but étoit rempli : je me dégageai d'eux tous, & regagnai le Château. Tout calculé, je me félicite de mon invention. Cette femme vaut bien sans doute que je me donne tant de soins; ils seront un jour mes titres auprès d'elle; & l'ayant, en quelque sorte, ainsi payée d'avance, j'aurai le droit d'en disposer à ma fantaisie, sans avoir de reproche à me faire.

J'oubliois de vous dire que pour mettre tout à profit, j'ai demandé à ces bonnes gens de prier Dieu pour le succès de mes projets. Vous allez voir si déja leurs

prieres n'ont pas été en partie exaucées... Mais on m'avertit que le souper est servi, & il feroit trop tard pour que cette Lettre partît, si je ne la fermois qu'en me retirant. Ainsi *le reste à l'ordinaire prochain*. J'en suis fâché; car le reste est le meilleur. Adieu, ma belle amie. Vous me volez un moment du plaisir de la voir.

De... ce 20 Août 17...

LETTRE XXII.

La Présidente DE TOURVEL *à Mde.* DE VOLANGES.

Vous serez sans doute bien aise, Madame, de connoître un trait de M. de Valmont, qui contraste beaucoup, ce me semble, avec tous ceux sous lesquels on vous l'a représenté. Il est si pénible de penser désavantageusement de qui que ce soit, si fâcheux de ne trouver que des vices chez ceux qui auroient toutes les qualités nécessaires pour faire aimer la vertu! Enfin, vous aimez tant à user d'indulgence, que c'est vous obliger que de vous donner des motifs de revenir sur un jugement trop rigoureux. M. de Valmon

me paroît fondé à espérer cette faveur, je dirois presque cette justice; & voici sur quoi je le pense.

Il a fait ce matin une de ces courses qui pouvoient faire supposer quelque projet de sa part dans les environs, comme l'idée vous en étoit venue; idée que je m'accuse d'avoir saisie peut-être avec trop de vivacité. Heureusement pour lui, & sur-tout heureusement pour nous, puisque cela nous sauve d'être injustes, un de mes gens devoit aller du même côté que lui (1); & c'est par-là que ma curiosité répréhensible, mais heureuse, a été satisfaite. Il nous a rapporté que M. de Valmont, ayant trouvé au Village de... une malheureuse famille dont on vendoit les meubles, faute d'avoir pu payer les impositions, non-seulement s'étoit empressé d'acquitter la dette de ces pauvres gens, mais même leur avoit donné une somme d'argent assez considérable. Mon domestique a été témoin de cette vertueuse action; & il m'a rapporté de plus que les paysans, causant entr'eux & avec lui, avoient dit qu'un domesti-

(1) Mde. de Tourvel n'ose donc pas dire que c'étoit par son ordre ?

que, qu'ils ont désigné, & que le mien croit être celui de M. de Valmont, avoit pris hier des informations sur ceux des habitans du Village qui pouvoient avoir besoin de secours. Si cela est ainsi, ce n'est même plus seulement une compassion passagere, & que l'occasion détermine : c'est le projet formé de faire du bien; c'est la sollicitude de la bienfaisance; c'est la plus belle vertu des plus belles ames : mais, soit hasard ou projet, c'est toujours une action honnête & louable, & dont le seul récit m'a attendrie jusqu'aux larmes. J'ajouterai de plus, & toujours par justice, que quand je lui ai parlé de cette action, de laquelle il ne disoit mot, il a commencé par s'en défendre, & a eu l'air d'y mettre si peu de valeur lorsqu'il en est convenu, que sa modestie en doubloit le mérite.

A présent, dites-moi, ma respectable amie, si M. de Valmont est en effet un libertin sans retour, s'il n'est que cela & se conduit ainsi, que restera-t-il aux gens honnêtes ? Quoi ! les méchans partageroient-ils avec les bons le plaisir sacré de la bienfaisance? Dieu permettroit-il qu'une famille vertueuse reçut, de la main d'un

ſcélérat, des ſecours dont elle rendroit grace à ſa divine Providence? & pourroit-il ſe plaire à entendre des bouches pures répandre leurs bénédictions ſur un réprouvé? non. J'aime mieux croire que des erreurs, pour être longues, ne ſont pas éternelles; & je ne puis penſer que celui qui fait du bien ſoit l'ennemi de la vertu. M. de Valmont n'eſt peut-être qu'un exemple de plus du danger des liaiſons. Je m'arrête à cette idée qui me plaît. Si, d'une part, elle peut ſervir à le juſtifier dans votre eſprit; de l'autre, elle me rend de plus en plus précieuſe l'amitié tendre qui m'unit à vous pour la vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Mde. de Roſemonde & moi nous allons, dans l'inſtant, voir auſſi l'honnête & malheureuſe famille, & joindre nos ſecours tardifs à ceux de M. de Valmont. Nous le menerons avec nous. Nous donnerons au moins à ces bonnes gens le plaiſir de revoir leur bienfaiteur; c'eſt, je crois, tout ce qu'il nous a laiſſé à faire.

De... ce 20 Août 17...

LETTRE XXIII.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Marquise* DE MERTEUIL.

NOUS en ſommes reſtés à mon retour au Château : je réprends mon récit.

Je n'eus que le temps de faire une courte toilette, & je me rendis au ſallon, où ma belle faiſoit de la tapiſſerie, tandis que le Curé du lieu liſoit la Gazette à ma vieille tante. J'allai m'aſſeoir auprès du métier. Des regards, plus doux encore que de coutume, & preſque careſſans, me firent bientôt deviner que le domeſtique avoit déja rendu compte de ſa miſſion. En effet, mon aimable Curieuſe ne put garder plus long-temps le ſecret qu'elle m'avoit dérobé ; &, ſans crainte d'interrompre un vénérable Paſteur, dont le débit reſſembloit pourtant à celui d'un prône : „ J'ai » bien auſſi ma nouvelle à débiter “, dit-elle ; & tout de ſuite elle raconta mon aventure, avec une exactitude qui faiſoit honneur à l'intelligence de ſon Hiſtorien. Vous jugez comme je déployai toute ma modeſtie : mais qui pourroit arrêter une

femme qui fait, ſans s'en douter, l'éloge de ce qu'elle aime? Je pris donc le parti de la laiſſer aller. On eût dit qu'elle prêchoit le panégyrique d'un Saint. Pendant ce temps, j'obſervois, non ſans eſpoir, tout ce que promettoient à l'amour ſon regard animé, ſon geſte devenu plus libre, & ſur-tout ce ſon de voix qui, par ſon altération déja ſenſible, trahiſſoit l'émotion de ſon ame. A peine elle finiſſoit de parler : » Venez, mon neveu, me dit Mde. de Roſemonde; » venez, que je » vous embraſſe “. Je ſentis auſſi-tôt que la jolie Prêcheuſe ne pourroit ſe défendre d'être embraſſée à ſon tour. Cependant elle voulut fuir; mais elle fut bientôt dans mes bras; &, loin d'avoir la force de réſiſter, à peine lui reſtoit-il celle de ſe ſoutenir. Plus j'obſerve cette femme, & plus elle me paroît déſirable. Elle s'empreſſa de retourner à ſon métier, & eut l'air, pour tout le monde, de recommencer ſa tapiſſerie : mais moi, je m'apperçus bien que ſa main tremblante ne lui permettoit pas de continuer ſon ouvrage.

Après le dîner: les Dames voulurent aller voir les infortunés que j'avois ſi pieu-

sement secourus ; je les accompagnai. Je vous sauve l'ennui de cette seconde scene de reconnoissance & d'éloges. Mon cœur, pressé d'un souvenir délicieux, hâte le moment du retour au Château. Pendant la route, ma belle Présidente, plus rêveuse qu'à l'ordinaire, ne disoit pas un mot. Tout occupé de trouver les moyens de profiter de l'effet qu'avoit produit l'événement du jour, je gardois le même silence. Mde. de Rosemonde seule parloit, & n'obtenoit de nous que des réponses courtes & rares. Nous dûmes l'ennuyer : j'en avois le projet, & il réussit. Aussi, en descendant de voiture, elle passa dans son appartement, & nous laissa tête-à-tête, ma Belle & moi, dans un sallon mal éclairé ; obscurité douce, qui enhardit l'amour timide.

Je n'eus pas la peine de diriger la conversation où je voulois la conduire. La ferveur de l'aimable Prêcheuse me servit mieux que n'auroit pu faire mon adresse. » Quand on est si digne de faire le bien, me dit-elle, en arrêtant sur moi son doux regard, » comment passe-t-on sa vie » à mal faire ? Je ne mérite, lui répondis-je, » ni cet éloge, ni cette censure ; & je ne » conçois pas qu'avec autant d'esprit que » vous en avez, vous ne m'ayiez pas en-

» core deviné. Dût ma confiance me nuire
» auprès de vous, vous en êtes trop di-
» gne pour qu'il me soit possible de vous
» la refuser. Vous trouverez la clef de ma
» conduite dans un caractere malheureu-
» sement trop facile. Entouré de gens sans
» mœurs, j'ai imité leurs vices; j'ai peut-être
» mis de l'amour-propre à les surpasser.
» Séduit de même ici par l'exemple des
» vertus, sans espérer de vous atteindre
» j'ai au moins essayé de vous suivre. Eh!
» peut-être l'action dont vous me louez
» aujourd'hui perdroit-elle tout son prix
» à vos yeux, si vous en connoissiez le
» véritable motif (vous voyez, ma belle
» amie, combien j'étois prêt de la vérité);
» Ce n'est pas à moi, continuai-je, que
» ces malheureux ont dû mes secours. Où
» vous croyiez voir une action louable je
» ne cherchois qu'un moyen de plaire. Je
» n'étois, puisqu'il faut le dire, que le foi-
» ble agent de la Divinité que j'adore
» (ici elle voulut m'interrompre; mais je
» ne lui en donnai pas le temps). Dans
» ce moment même, ajoutai-je, mon se-
» cret ne m'échappe que par foiblesse. Je
» m'étois promis de vous le taire; je me
» faisois un bonheur de rendre à vos ver-

» tus, comme à vos appas, un hommage
» pur que vous ignoreriez toujours : mais
» incapable de tromper, quand j'ai sous
» les yeux l'exemple de la candeur, je n'au-
» rai point à me reprocher avec vous une
» dissimulation coupable. Ne croyez pas que
» je vous outrage par une criminelle es-
» pérance. Je serai malheureux, je le sais ;
» mais mes souffrances me seront che-
» res : elles me prouveront l'excès de mon
» amour ; c'est à vos pieds, c'est dans vo-
» tre sein que je déposerai mes peines. J'y
» puiserai des forces pour souffrir de nou-
« veau ; j'y trouverai la bonté compatis-
» sante, & je me croirai consolé, parce
» que vous m'aurez plaint. O, vous que
» j'adore ! écoutez-moi, plaignez-moi,
» secourez-moi ». Cependant j'étois à ses genoux, & je serrois ses mains dans les miennes : mais elle, les dégageant tout-à-coup, & les croisant sur ses yeux avec l'expression du désespoir : » Ah ! malheureuse, s'écria-t-elle » ! puis elle fondit en larmes. Par bonheur je m'étois livré à tel point, que je pleurois aussi ; &, reprenant ses mains, je les baignai de pleurs. Cette précaution étoit bien nécessaire ; car elle étoit si occupée de sa douleur, qu'elle ne se se-
roit

roit pas apperçue de la mienne, si je n'avois trouvé ce moyen de l'en avertir. J'y gagnai de plus, de considérer à loisir cette charmante figure embellie encore par l'attrait puissant des larmes. Ma tête s'échauffoit, & j'étois si peu maître de moi, que je fus tenté de profiter de ce moment.

Quelle est donc notre foiblesse? quel est l'empire des circonstances, si moi-même, oubliant mes projets, j'ai risqué de perdre, par un ttiomphe prématuré, le charme de longs combats & les détails d'une pénible défaite; si, séduit par un désir de jeune homme, j'ai pensé exposer le vainqueur de Mde. de Tourvel à ne recueillir, pour fruit de ses travaux, que l'insipide avantage d'avoir eu une femme de plus! Ah! qu'elle se rende, mais qu'elle combatte; que, sans avoir la force de vaincre, elle ait celle de résister; qu'elle savoure à loisir le sentiment de sa foiblesse, & soit contrainte d'avouer sa défaite. Laissons le Braconnier obscur tuer à l'affût le cerf qu'il a surpris; le vrai Chasseur doit le forcer. Ce projet est sublime, n'est-ce pas? Mais peut-être serois-je à present au regret de ne l'avoir pas suivi, si le hasard ne fût venu au secours de ma prudence.

Nous entendîmes du bruit. On venoit au fallon. Mde. de Tourvel, effrayée, se leva précipitamment, se saisit d'un des flambeau, & sortit. Il fallut bien la laisser faire Ce n'étoit qu'un domestique. Aussi-tôt que j'en fus assuré, je la suivis. A peine eus-je fait quelques pas, que, soit qu'elle me reconnût, soit un sentiment vague d'effroi, je l'entendis précipiter sa marche, & se jetter plutôt qu'entrer dans son appartement, dont elle ferma la porte sur elle. J'y allai; mais la clef étoit en-dedans. Je me gardai bien de frapper; c'eût été lui fournir l'occasion d'une résistance trop facile. J'eus l'heureuse & simple idée de tenter de voir à travers la serrure, & je vis en effet cette femme adorable à genoux, baignée de larmes, & priant avec ferveur. Quel Dieu osoit-elle invoquer? en est-il d'assez puissant contre l'Amour? En vain cherche-t-elle à présent des secours étrangers; c'est moi qui réglerai son sort.

Croyant en avoir assez fait pour un jour, je me retirai aussi dans mon appartement & me mis à vous écrire. J'espérois la revoir au souper; mais elle fit dire qu'elle s'étoit trouvée indisposée, & s'étoit mise au lit. Mde. de Rosemonde voulut mon-

ter chez elle; mais la malicieuse malade prétexta un mal de tête qui ne lui permettoit de voir personne. Vous jugez qu'après le souper la veillée fut courte, & que j'eus aussi mon mal de tête. Retiré chez moi, j'écrivis une longue Lettre pour me plaindre de cette rigueur & je me couchai, avec le projet de la remettre ce matin. J'ai mal dormi, comme vous pouvez voir par la date de cette Lettre. Je me suis levé, & j'ai relu mon Epître. Je me suis apperçu que je ne m'y étois pas assez observé; que j'y montrois plus d'ardeur que d'amour, & plus d'humeur que de tristesse. Il faudra la refaire; mais il faudroit être plus calme.

J'apperçois le point du jour, & j'espere que la fraîcheur qui l'accompagne m'amenera le sommeil. Je vais me remettre au lit; &, quelque soit l'empire de cette femme, je vous promets de ne pas m'occuper tellement d'elle, qu'il ne me reste le temps de songer beaucoup à vous. Adieu, ma belle amie.

De ... ce 21 Août 17.. 4 heures du matin.



LETTRE XXIV.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Préſidente* DE TOURVEL.

AH! par pitié, Madame, daignez calmer le trouble de mon ame; daignez m'apprendre ce que je dois eſpérer ou craindre. Placé entre l'excès du bonheur & celui de l'infortune, l'incertitude eſt un tourment cruel. Pourquoi vous ai-je parlé? que n'ai-je ſu réſiſter au charme impérieux qui vous livroit mes penſées? Content de vous adorer en ſilence, je jouiſſois au moins de mon amour; & ce ſentiment pur, que ne troubloit point alors l'image de votre douleur, ſuffiſoit à ma félicité; mais cette ſource de bonheur en eſt devenue une de déſeſpoir; depuis que j'ai vu couler vos larmes; depuis que j'ai entendu ce cruel *Ah, malheureuſe!* Madame, ces deux mots retentiront long-temps dans mon cœur. Par quelle fatalité, le plus doux des ſentimens ne peut-il vous inſpirer que l'effroi? quelle eſt donc cette crainte? Ah! ce n'eſt pas celle de le partager: votre cœur que j'ai mal connu, n'eſt pas

fait pour l'amour; le mien, que vous calomniez ſans ceſſe, eſt le ſeul qui ſoit ſenſible; le vôtre eſt même ſans pitié. S'il n'èn étoit pas ainſi, vous n'auriez pas rerefuſé un mot de conſolation au malheureux qui vous racontoit ſes ſouffrances; vous ne vous ſeriez pas ſouſtraite à ſes regards, quand il n'a d'autre plaiſir que celui de vous voir; vous ne vous ſeriez pas fait un jeu cruel de ſon inquiétude, en lui faiſant annoncer que vous étiez malade, ſans lui permettre d'aller s'informer de votre état; vous auriez ſenti que cette même nuit, qui n'étoit pour vous que douze heures de repos, alloit être pour lui un ſiecle de douleurs.

Par où, dites-moi, ai-je mérité cette rigueur déſolante? Je ne crains pas de vous prendre pour juge: qu'ai-je donc fait? que céder à un ſentiment involontaire, inſpiré par la beauté & juſtifié par la vertu; toujours contenu par le reſpect, & dont l'innocent avec fut l'effet de la confiance & non de l'eſpoir: la trahirez-vous, cette confiance que vous-même avez ſemblé me permettre, & à laquelle je me ſuis livré ſans réſerve? Non, je ne puis le croire; ce ſeroit vous ſuppoſer un tort,

& mon cœur ſe révolte à la ſeule idée de vous en trouver un : je déſavoue mes reproches ; j'ai pu les écrire, mais non pas les penſer. Ah ! laiſſez-moi vous croire parfaite ! c'eſt le ſeul plaiſir qui me reſte. Prouvez-moi que vous l'êtes en m'accordant vos ſoins généreux. Quel malheureux avez-vous ſecouru, qui en eût autant de beſoin que moi ? ne m'abandonnez pas dans le délire où vous m'avez plongé ! prêtez-moi votre raiſon, puiſque vous avez ravi la mienne ; après m'avoir corrigé, éclairez-moi pour finir votre ouvrage.

Je ne veux pas vous tromper, vous ne parviendrez point à vaincre mon amour, mais vous m'apprendrez à le régler : en guidant mes démarches, en dictant mes diſcours, vous me ſauverez au moins du malheur affreux de vous déplaire. Diſſipez ſur-tout cette crainte déſeſpérante ; dites-moi que vous me pardonnez, que vous me plaignez ; aſſurez-moi de votre indulgence. Vous n'aurez jamais toute celle que je vous déſirois ; mais je réclame celle dont j'ai beſoin : me la refuſerez-vous ?

Adieu, Madame ; recevez avec bonté l'hommage de mes ſentimens ; il ne nuit point à celui de mon reſpect.

De ... ce 20 Août 17...

LETTRE XXV.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Marquise* DE MERTEUIL.

VOICI le bulletin d'hier.

A onze heures j'entrai chez Madame de Rosemonde; &, sous ses auspices, je fus introduit chez la feinte malade, qui étoit encore couchée, Elle avoit les yeux très-battus; j'espere qu'elle avoit aussi mal dormi que moi, Je saisis un moment, où Madame de Rosemonde s'étoit éloignée, pour remettre ma Lettre; on refusa de la prendre : mais je la laissai sur le lit, & allai bien honnêtement approcher le fauteuil de ma vieille tante, qui vouloit être auprès *de son cher enfant* : il fallut bien serrer la Lettre pour éviter le scandale. La malade dit mal-adroitement qu'elle croyoit avoir un peu de fievre. Madame de Rosemonde m'engagea à lui tâter le pouls, en vantant beaucoup mes connoissances en médecine. Ma belle eut donc le double chagrin d'être obligée de me livrer son bras, & de sentir que son petit mensonge alloit être découvert. En effet, je pris sa

main que je ferrai dans une des miennes, pendant que de l'autre je parcourois son bras frais & potelé; la malicieuse personne ne répondit à rien, ce qui me fit dire, en me retirant : » Il n'y a pas même la plus » légere émotion ". Je me doutai que ses regards devoient être féveres, & pour la punir, je ne les cherchai pas : un moment après, elle dit qu'elle vouloit se lever, & nous la laissâmes seule. Elle parut au dîner qui fut triste, elle annonça qu'elle n'iroit pas se promener, ce qui étoit me dire que je n'aurois pas occasion de lui parler. Je sentis bien qu'il falloit placer là un soupir & un regard douloureux; sans doute elle s'y attendoit, car ce fut le seul moment de la journée où je parvins à rencontrer ses yeux. Toute sage qu'elle est, elle a ses petites ruses comme une autre. Je trouvai le moment de lui demander *si elle avoit eu la bonté de m'instruire de mon sort*, & je fus un peu étonné de l'entendre me répondre : *Oui, Monsieur, je vous ai écrit.* J'étois fort empressé d'avoir cette Lettre; mais soit ruse encore, ou mal-adresse, ou timidité, elle ne me la remit que le soir, au moment de se retirer chez elle. Je vous l'envoie ainsi que

le brouillon de la mienne; lisez & jugez; voyez avec quelle insigne fausseté elle affirme qu'elle n'a point d'amour, quand je suis sûr du contraire; & puis elle se plaindra si je la trompe après, quand elle ne craint pas de me tromper avant! Ma belle amie, l'homme le plus adroit ne peut encore que se tenir au niveau de la femme la plus vraie. Il faudra pourtant feindre de croire à tout ce radotage, & se fatiguer de désespoir, parce qu'il plaît à Madame de jouer la rigueur? Le moyen de ne se pas venger de ces noirceurs-là!... ah! patience.... mais adieu. J'ai encore beaucoup à écrire.

A propos, vous me renverrez la Lettre de l'inhumaine; il se pourroit faire que par la suite elle voulût qu'on mît du prix à ces miseres-là, & il faut être en regle.

Je ne vous parle pas de la petite Volanges; nous en causerons au premier jour.

Du Château, ce 22 Août 17...

LETTRE XXVI.

La Présidente DE TOURVEL *au Vicomte* DE VALMONT.

SUREMENT, Monfieur, vous n'auriez eu aucune Lettre de moi, fi ma fotte conduite d'hier au foir ne me forçoit d'entrer aujourd'hui en explication avec vous. Oui, j'ai pleuré, je l'avoue : peut-être auffi les deux mots, que vous me citez avec tant de foin, me font-ils échappés; larmes & paroles, vous avez tout remarqué; il faut donc vous expliquer tout.

Accoutumée à n'infpirer que des fentimens honnêtes, à n'entendre que des difcours que je puis écouter fans rougir, à jouir par conféquent d'une fécurité que j'ofe dire que je mérite, je ne fais ni diffimuler ni combattre les impreffions que j'éprouve. L'étonnement & l'embarras où m'a jettée votre procédé; je ne fais quelle crainte, infpirée par une fituation qui n'eût jamais dû être faite pour moi? peut-être l'idée révoltante de me voir confondue avec des femmes que vous méprifez & traitée auffi légérement qu'elles; toutes ces cau-

ses réunies ont prévoqué mes larmes, & ont pu me faire dire, avec raison je crois, que j'étois malheureuse. Cette expression que vous trouvez si forte, seroit sûrement beaucoup trop foible encore, si mes pleurs & mes discours avoient eu un autre motif; si au-lieu de désapprouver des sentimens qui doivent m'offenser, j'avois pu craindre de les partager.

Non, Monsieur, je n'ai pas cette crainte; si je l'avois, je fuirois à cent lieues de vous; j'irois pleurer dans un désert le malheur de vous avoir connu. Peut-être même, malgré la certitude où je suis de ne vous point aimer, de ne vous aimer jamais, peut-être aurois-je mieux fait de suivre les conseils de mes amis; de ne pas vous laisser approcher de moi.

J'ai cru, & c'est-là mon seul tort, j'ai cru que vous respecteriez une femme honnête, qui ne demandoit pas mieux que de vous trouver tel & de vous rendre justice; qui déja vous défendoit, tandis que vous l'outragiez par vos vœux criminels. Vous ne me connoissez pas; non, Monsieur, vous ne me connoissez pas. Sans cela, vous n'auriez pas cru vous faire un droit de vos torts; parce que vous m'a-

vez tenu des discours que je ne devois pas entendre, vous ne vous feriez pas cru autorisé à m'écrire une Lettre que je ne devois pas lire; & vous me demandez de *guider vos démarches, de dicter vos discours!* Hé bien, Monsieur, le silence & l'oubli, voilà les conseils qu'il me convient de vous donner, comme à vous de les suivre; alors vous aurez, en effet, des droits à mon indulgence : il ne tiendroit qu'à vous d'en obtenir même à ma reconnoissance... Mais non, je ne ferai point une demande à celui qui ne m'a point respectée; je ne donnerai point une marque de confiance à celui qui a abusé de ma sécurité. Vous me forcez à vous craindre, peut-être à vous hair : je ne le voulois pas : je ne voulois voir en vous que le neveu de ma plus respectable amie; j'opposois la voix de l'amitié à la voix publique qui vous accusoit. Vous avez tout détruit; &, je le prévois, vous ne voudrez rien réparer.

Je m'en tiens, Monsieur, à vous déclarer que vos sentimens m'offensent, que leur aveu m'outrage, & sur-tout que, loin d'en venir un jour à les partager, vous me forceriez à ne vous revoir jamais, si vous

ne vous impofiez fur cet objet un filence qu'il me femble avoir droit d'attendre, & même d'exiger de vous. Je joins à cette Lettre celle que vous m'avez écrite, & j'efpere que vous voudrez bien de même me remettre celle-ci; je ferois vraiment peinée qu'il reftât aucune trace d'un événement qui n'eût jamais dû exifter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De... ce 21 Août 17...

LETTRE XXVII.

CECILE VOLANGES, *à la Marquife* DE MERTEUIL.

MON Dieu, que vous êtes bonne, Madame! comme vous avez bien fenti qu'il me feroit plus facile de vous écrire que de vous parler! Auffi, c'eft que ce que j'ai à vous dire, eft bien difficile; mais vous êtes mon amie, n'eft-il pas vrai? Oh! oui, ma bien bonne amie! Je vais tâcher de n'avoir pas peur; & puis, j'ai tant befoin de vous, de vos confeils! J'ai bien du chagrin; il me femble que tout le monde devine ce que je penfe; & furtout quand il eft là, je rougis dès qu'on

me regarde; hier, quand vous m'avez vu pleurer, c'eſt que je voulois vous parler, & puis, je ne ſais quoi m'en empêchoit; & quand vous m'avez demandé ce que j'avois, mes larmes ſont venues malgré moi. Je n'aurois pas pu dire une parole. Sans vous, Maman alloit s'en appercevoir; & qu'eſt-ce que je ſerois devenue? Voilà pourtant comme je paſſe ma vie, ſur-tout depuis quatre jours!

C'eſt ce jour-là, Madame, oui je vais vous le dire, c'eſt ce jour-là que M. le Chevalier Danceny m'a écrit : oh, je vous aſſure que quand j'ai trouvé ſa Lettre, je ne ſavois pas du tout ce que c'étoit : mais, pour ne pas mentir, je ne peux pas dire que je n'aie eu bien du plaiſir en la liſant; voyez-vous, j'aimerois mieux avoir du chagrin toute ma vie, que s'il ne me l'eût pas écrite. Mais je ſavois bien que je ne devois pas le lui dire, & je peux bien vous aſſurer même que je lui ai dit que j'en étoit fâchée : mais il dit que c'étoit plus fort que lui, & je le crois bien, car j'avois réſolu de ne lui pas répondre; & pourtant je n'ai pas pu m'en empêcher. Oh! je ne lui ai écrit qu'une fois, & même c'étoit, en partie, pour lui dire de

ne plus m'écrire : mais malgré cela il m'écrit toujours; & comme je ne lui réponds pas, je vois bien qu'il est triste, & ça m'afflige encore davantage : si bien que je ne sais plus que faire, ni que devenir, & que je suis bien à plaindre.

Dites-moi, je vous en prie, Madame, est-ce que ce seroit bien mal de lui répondre de temps-en-temps ? seulement jusqu'à ce qu'il ait pu prendre sur lui de ne plus m'écrire lui-même, & de rester comme nous étions avant : car pour moi si cela continue, je ne sais pas ce que je deviendrai. Tenez, en lisant sa derniere Lettre, j'ai pleuré que ça ne finissoit pas; & je suis bien sûre que si je ne lui réponds pas encore, ça nous fera bien de la peine.

Je vas vous envoyer sa Lettre aussi, ou bien une copie, & vous jugerez; vous verrez bien que ce n'est rien de mal qu'il demande. Cependant si vous trouvez que ça ne se doit pas, je vous promets de m'en empêcher; mais je crois que vous penserez comme moi, que ce n'est pas là du mal.

Pendant que j'y suis, Madame, permettez-moi de vous faire encore une question : on m'a bien dit que c'étoit mal d'ai-

mer quelqu'un; mais pourquoi cela? Ce qui me fait vous le demander, c'eſt que M. le Chevalier Danceny prétend que ce n'eſt pas mal du tout, & que preſque tout le monde aime; ſi cela étoit, je ne vois pas pourquoi je ſerois la ſeule à m'en empêcher; ou bien eſt-ce que ce n'eſt un mal que pour les Demoiſelles : car j'ai entendu Maman elle-même dire que Mde. D... aimoit M. M... & elle n'en parloit pas comme d'une choſe qui ſeroit ſi mal; & pourtant je ſuis sûre qu'elle ſe fâcheroit contre moi, ſi elle ſe doutoit ſeulement de mon amitié pour M. Danceny. Elle me traite toujours comme un enfant, Maman; & elle ne me dit rien du tout. Je croyois, quand elle m'a fait ſortir du Couvent, que c'étoit pour me marier; mais à préſent, il me ſemble que non : ce n'eſt pas que je m'en ſoucie, je vous aſſure; mais vous, qui êtes ſi amie avec elle; vous ſavez peut-être ce qui en eſt, & ſi vous le ſavez, j'eſpere que vous me le direz.

Voilà une bien longue Lettre, Madame; mais puiſque vous m'avez permis de vous écrire, j'en ai profité pour vous dire tout, & je compte ſur votre amitié.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 23 Août 17...

LETTRE XXVIII.

Le Chevalier DANCENY *à* CÉCILE VOLANGES.

EH ! quoi, Mademoiſelle, vous refuſez toujours de me répondre ? rien ne peut vous fléchir ; & chaque jour emporte avec lui l'eſpoir qu'il avoit amené ! Quelle eſt donc cette amitié que vous conſentez qui ſubſiſte entre nous, ſi elle n'eſt pas même aſſez puiſſante pour vous rendre ſenſible à ma peine ; ſi elle vous laiſſe froide & tranquille, tandis que j'éprouve les tourmens d'un feu que je ne puis éteindre ; ſi, loin de vous inſpirer de la confiance, elle ne ſuffit pas même à faire naître votre pitié ? Quoi ! votre ami ſouffre & vous ne faites rien pour le ſecourir ! Il ne vous demande qu'un mot, & vous le lui réfuſez ! & vous voulez qu'il ſe contente d'un ſentiment ſi foible, dont vous craignez encore de lui réitérer les aſſurances !

Vous ne voudriez pas être ingrate, diſiez-vous hier : ah ! croyez-moi, Mademoiſelle, vouloir payer de l'amour avec de l'amitié, ce n'eſt pas craindre l'ingra-

titude, c'eſt redouter ſeulement d'en avoir l'air. Cependant je n'oſe plus vous entretenir d'un ſentiment qui ne peut que vous être à charge, s'il ne vous intéreſſe pas; il faut au moins le renfermer en moi-même, en attendant que j'apprenne à le vaincre. Je ſens combien ce travail ſera pénible; je ne me diſſimule pas que j'aurai beſoin de toutes mes forces; je tenterai tous les moyens : il en eſt un qui coûtera le plus à mon cœur, ce ſera celui de me répéter ſouvent que le vôtre eſt inſenſible. J'eſſaierai même de vous voir moins, & déja je m'occupe d'en trouver un prétexte plauſible.

Quoi ! je perdrois la donce habitude de vous voir chaque jour? Ah ! du moins je ne ceſſerai jamais de la regretter. Un malheur éternel ſera le prix de l'amour le plus tendre; & vous l'aurez voulu, & ce ſera votre ouvrage ! Jamais je le ſens, je ne retrouverai le bonheur que je perds aujourd'hui; vous ſeule étiez faite pour mon cœur; avec quel plaiſir je ferois le ferment de ne vivre que pour vous ! Mais vous ne voulez pas le recevoir; votre ſilence m'apprend aſſez que votre cœur ne vous dit rien pour moi; il eſt à-la-fois la preuve la plus ſûre

de votre indifférence, & la maniere la plus cruelle de me l'annoncer. Adieu, Mademoiselle.

Je n'ose plus me flatter d'une réponse; l'amour l'eût écrite avec empressement, l'amitié avec plaisir, la pitié même avec complaisance : mais la pitié, l'amitié & l'amour, sont également étrangers à votre cœur.

Paris, ce 23 Août 17..

LETTRE XXIX.

CECILE VOLANGES à SOPHIE CARNAY.

JE te le disois bien Sophie, qu'il y avoit des cas où on pouvoit écrire; & je t'assure que je me reproche bien d'avoir suivi ton avis, qui nous a tant fait de peine, au Chevalier Danceny & à moi. La preuve que j'avois raison, c'est que Madame de Merteuil, qui est une femme qui, sûrement le sait bien, a fini par penser comme moi Je lui ai tout avoué. Elle m'a bien dit d'abord comme toi : mais quand je lui ai eu tout expliqué, elle est convenue que c'étoit bien différent; elle exige seulement

que je lui faſſe voir toutes mes Lettres & toutes celles du Chevalier Danceny, afin d'être sûre que je ne dirai que ce qu'il faudra; ainſi, à préſent me voilà tranquille. Mon Dieu, que je l'aime Mde. de Merteuil ! elle eſt ſi bonne ! & c'eſt une femme bien reſpectable. Ainſi, il n'y a rien à dire.

Comme je m'en vais écrire à M. Danceny, & comme il va être content ! il le ſera encore plus qu'il ne croit : car juſqu'ici je ne lui parlois que de mon amitié, & lui vouloit toujours que je diſe mon amour. Je crois que c'étoit bien la même choſe; mais enfin je n'oſois pas; & il tenoit à cela. Je l'ai dit à Mde. de Merteuil; elle m'a dit que j'avois eu raiſon, & qu'il ne falloit convenir d'avoir de l'amour, que quand on ne pouvoit plus s'en empêcher : or, je ſuis bien sûre que je ne pourrai pas m'en empêcher long-temps; après tout, c'eſt la même choſe, & cela lui plaira davantage.

Mde. de Merteuil m'a dit auſſi qu'elle me prêteroit des Livres qui parloient de tout cela, & qui m'apprendroient bien à me conduire, & auſſi à mieux écrire que je ne fais : car, vois-tu, elle me dit tout mes défauts, ce qui eſt une preuve qu'elle

m'aime bien; elle m'a recommandé seulement de ne rien dire à Maman de ces Livres-là, parce que ça auroit l'air de trouver qu'elle a trop négligé mon éducation, & ça pourroit la fâcher. Oh! je ne lui en dirai rien.

C'est pourtant bien extraordinaire qu'une femme, qui ne m'est presque pas parente, prenne plus de soin de moi que ma mere! c'est bien heureux pour moi de l'avoir connue?

Elle a demandé aussi à Maman de me mener après demain à l'Opéra, dans sa loge; elle m'a dit que nous y serions toutes seules & nous causerons tout le temps, sans craindre qu'on nous entende: j'aime bien mieux cela que l'Opéra. Nous causerons aussi de mon mariage: car elle m'a dit que c'étoit bien vraie que j'allois me marier; mais nous n'avons pas pu en dire davantage. Par exemple, n'est-ce pas encore bien étonnant, que Maman ne m'en dise rien du tout?

Adieu, ma Sophie, je m'en vas écrire au Chevalier Danceny. Oh! je suis bien contente.

De... ce 24 Août 17...

LETTRE XXX.

CÉCILE VOLANGES *au Chevalier* DANCENY.

ENFIN, Monſieur, je conſens à vous écrire, à vous aſſurer de mon amitié, de mon *amour*, puiſque, ſans cela, vous ſeriez malheureux. Vous dites que je n'ai pas bon cœur; je vous aſſure bien que vous vous trompez, & j'eſpere qu'à préſent vous n'en doutez plus. Si vous avez eu du chagrin de ce que je ne vous écrivois pas, croyez-vous que ça ne me faiſoit pas de la peine auſſi? Mais c'eſt que, pour toute choſe au monde, je ne voudrois pas faire quelque choſe qui fut mal; & même je ne ſerois ſûrement pas convenue de mon amour, ſi j'avois pu m'en empêcher: mais votre triſteſſe me faiſois trop de peine. J'eſpere qu'à préſent vous n'en aurez plus, & que nous allons être bienheureux.

Je compte avoir le plaiſir de vous voir ce ſoir, & que vous viendrez de bonne heure; ce ne ſera jamais auſſi-tôt que je le deſire. Maman ſoupe chez elle, & je crois qu'elle vous propoſera d'y reſter:

J'espere que vous ne serez pas engagé, comme avant-hier. C'étoit donc bien agréable, le souper où vous alliez? car vous y avez été de bien bonne heure? Mais enfin ne parlons pas de ça : à présent que vous savez que je vous aime, j'espere que vous resterez avec moi le plus que vous pourrez; car je ne suis contente que lorsque je suis avec vous, & je voudrois bien que vous fussiez tout de même.

Je suis bien fâchée que vous êtes encore triste à présent, mais ce n'est pas ma faute. Je demanderai à jouer de la harpe aussi-tôt que vous serez arrivé, afin que vous ayez ma Lettre tout de suite. Je ne peux pas mieux faire.

Adieu, Monsieur. Je vous aime bien de tout mon cœur : plus je vous le dis, plus je suis contente; j'espere que vous le serez aussi.

De... ce 24 Août 17...





LETTRE XXXI.

Le Chevalier DANCENY *à* CÉCILE VOLANGES.

OUI, fans doute, nous ferons heureux. Mon bonheur eft bien fûr, puifque je fuis aimé de vous; le vôtre ne finira jamais, s'il doit durer autant que l'amour que vous m'avez infpiré. Quoi! vous m'aimez, vous ne craignez plus de m'affurer de votre amour! *Plus vous me le dites, & plus vous êtes contente!* Après avoir lu ce charmant *je vous aime*, écrit de votre main, j'ai entendu votre belle bouche m'en répéter l'aveu. J'ai vu fe fixer fur moi fes yeux charmans, qu'embelliffoit encore l'expreffion de la tendreffe. J'ai reçu vos fermens de vivre toujours pour moi. Ah! recevez le mien de confacrer ma vie entiere à votre bonheur; recevez-le, & foyez fûre que je ne le trahirai pas.

Quelle heureufe journée nous avons paffée hier! Ah! pourquoi Mde. de Merteuil n'a-t-elle pas tous les jours des fecrets à dire à votre Maman? pourquoi faut-il que l'idée de la contrainte qui nous at-

tend, vienne se mêler au souvenir délicieux qui m'occupe? pourquoi ne puis-je sans cesse tenir cette jolie main qui m'a écrit *je vous aime!* la couvrir de baisers & me venger ainsi du refus que vous m'avez fait d'une faveur plus grande!

Dites-moi, ma Cécile; quand votre Maman a été rentrée, quand nous avons été forcés, par sa présence, de n'avoir plus l'un pour l'autre que des regards indifférens; quand vous ne pouviez plus me consoler par l'assurance de votre amour, du refus que vous faisiez de m'en donner des preuves, n'avez-vous donc senti aucun regret? ne vous êtes-vous pas dit: Un baiser l'eût rendu plus heureux, & c'est moi qui lui ai ravi ce bonheur? Promettez-moi, mon aimable amie, qu'à la premiere occasion vous serez moins sévere. A l'aide de cette promesse, je trouverai du courage pour supporter les contrariétés que les circonstances nous préparent; & les privations cruelles seront au moins adoucies par la certitude que vous en partagez le regret.

Adieu, ma charmante Cécile: voici l'heure où je dois me rendre chez vous. Il me seroit impossible de vous quitter, si ce n'étoit pour aller vous revoir. Adieu,

vous que j'aime tant! vous que j'aimerai toujours davantage!

*De.... ce 25 Août 17**.*



LETTRE XXXII.

MADAME DE VOLANGES *à la Présidente de* TOURVEL.

VOUS voulez donc, Madame, que je croie à la vertu de M. de Valmont? J'avoue que je ne puis m'y résoudre, & que j'aurois autant de peine à le juger honnête, d'après le seul fait que vous me racontez, qu'à croire vicieux un homme de bien reconnu, dont j'apprendrois une faute. L'humanité n'est parfaite dans aucun genre, pas plus dans le mal que dans le bien. Le scélérat a ses vertus, comme l'honnête-homme a ses foiblesses. Cette vérité me paroît d'autant plus nécessaire à croire, que c'est d'elle que dérive la nécessité de l'indulgence pour les méchans comme pour les bons; & qu'elle préserve ceux-ci de l'orgueil, & sauve les autres du découragement. Vous trouverez, sans doute, que je pratique bien mal dans ce moment,

cette indulgence que je prêche; mais je ne vois plus en elle qu'une foibleſſe dangereuſe, quand elle nous mene à traiter de même le vicieux & l'homme de bien.

Je ne me permettrai point de ſcruter les motifs de l'action de M. de Valmont; je veux croire qu'ils ſont louables comme elle : mais en a-t-il moins paſſé ſa vie à porter dans les familles le trouble, le déshonneur & le ſcandale? Ecoutez, ſi vous voulez, la voix du malheureux qu'il a ſecouru; mais qu'elle ne vous empêche pas d'entendre les cris de cent victimes qu'il a immolées. Quand il ne ſeroit, comme vous le dites, qu'un exemple du danger des liaiſons, en ſeroit-il moins lui-même une liaiſon dangereuſe? Vous le ſuppoſez ſuſceptible d'un retour heureux? allons plus loin; ſuppoſons ce miracle arrivé. Ne reſteroit-il pas contre lui l'opinion publique, & ne ſuffit-elle pas pour régler votre conduite? Dieu ſeul peut abſoudre au moment du repentir; il lit dans les cœurs : mais les hommes ne peuvent juger les penſées que par les actions; & nul d'entr'eux, aprés avoir perdu l'eſtime des autres, n'a droit de ſe plaindre de la méfiance néceſſaire, qui rend cette perte ſi

difficile à réparer. Songez, fur-tout, ma jeune amie, que quelquefois il fuffit, pour perdre cette eftime, d'avoir l'air d'y attacher trop peu de prix; & ne taxez pas cette févérité d'injuftice : car, outre qu'on eft fondé à croire qu'on ne renonce pas à ce bien précieux, quand on a droit d'y ptétendre, celui-là eft en effet plus près de mal faire, qui n'eft plus contenu par ce frein puiffant. Tel feroit cependant l'afpect fous lequel vous montreroit une liaifon intime avec M. de Valmont, quelque innocente qu'elle pût être.

Effrayée de la chaleur avec laquelle vous le défendez, je me hâte de prévenir les objections que je prévois. Vous me citerez Madame de Merteuil, à qui on a pardonné cette liaifon; vous me demanderez pourquoi je le reçois chez moi; vous me direz que loin d'être rejetté par les gens honnêtes, il eft admis, recherché même dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Je peux, je crois, répondre à tout.

D'abord Mde. de Merteuil, en effet trèseftimable, n'a peut-être d'autre défaut que trop de confiance en fes forces? c'eft un guide adroit qui fe plaît à conduire un char entre les rochers & les précipices, &

que le ſuccès ſeul juſtifie : il eſt juſte de la louer, il ſeroit imprudent de la ſuivre ; elle-même en convient & s'en accuſe. A meſure qu'elle a vu davantage, ſes principes ſont devenus plus ſeveres ; & je ne crains pas de vous aſſurer qu'elle penſeroit comme moi.

Quant à ce qui me regarde, je ne me juſtifierai pas plus que les autres. Sans doute je reçois M. de Valmont, & il eſt reçu par-tout ; c'eſt une inconſéquence de plus à ajouter à mille autres qui gouvernent la ſociété. Vous ſavez comme moi, qu'on paſſe ſa vie à les remarquer, à s'en plaindre & à s'y livrer. Monſieur de Valmont, avec un beau nom, une grande fortune, beaucoup de qualités aimables, a reconnu de bonne heure que pour avoir l'empire dans la ſociété, il ſuffiſoit de manier, avec une égale adreſſe, la louange & le ridicule. Nul ne poſſede, comme lui, ce double talent : il ſéduit avec l'un & ſe fait craindre avec l'autre. On ne l'eſtime pas ; mais on le flatte. Telle eſt ſon exiſtence au milieu d'un monde qui, plus prudent que courageux, aime mieux le ménager que le combattre.

Mais ni Mde. de Merteuil elle-même,

ni aucune autre femme, n'oseroit sans doute aller s'enfermer à la campagne, presqu'en tête-à-tête avec un tel homme. Il étoit réservé à la plus sage, à la plus modeste d'entr'elles, de donner l'exemple de cette inconséquence; pardonnez-moi ce mot, il échappe à l'amitié. Ma belle amie, votre honnêteté-même vous trahit, par la sécurité qu'elle vous inspire. Songez donc que vous aurez pour juges, d'une part, des gens frivoles, qui ne croiront pas à une vertu dont ils ne trouvent pas le modele chez eux; & de l'autre, des méchans qui feindront de n'y pas croire, pour vous punir de l'avoir eue. Considérez que vous faites, dans ce moment, ce que quelques hommes n'oseroient pas risquer. En effet, parmi les jeunes gens, dont M. de Valmont ne s'est que trop rendu l'oracle, je vois les plus sages craindre de paroître liés trop intimément avec lui; & vous, vous ne le craignez pas! Ah! revenez, revenez, je vous en conjure... Si mes raisons ne suffisent pas pour vous persuader, cédez à mon amitié; c'est elle qui me fait renouveller mes instances, c'est à elle à les justifier. Vous la trouvez sévere, & je desire qu'elle soit inutile; mais j'aime

mieux que vous ayez à vous plaindre de sa sollicitude que de sa négligence.

*De... ce 24 d'Août 17**.*



LETTRE XXXIII.

La Marquise DE MERTEUIL *au Vicomte* DE VALMONT.

Dès que vous craignez de réussir, mon cher Vicomte, dès que votre projet est de fournir des armes contre vous, & que vous desirez moins de vaincre que de combattre, je n'ai plus rien à dire. Votre conduite est un chef-d'œuvre de prudence. Elle en seroit un de sottise dans la supposition contraire; &, pour vous parler vrai, je crains que vous ne vous fassiez illusion.

Ce que je vous reproche n'est pas de n'avoir point profité du moment. D'une part, je ne vois pas clairement qu'il fût venu : de l'autre, je sais assez, quoiqu'on en dise, qu'une occasion manquée se retrouve, tandis qu'on ne revient jamais d'une démarche précipitée.

Mais la véritable école est de vous être

laissé aller à écrire. Je vous défie à présent de prévoir où ceci peut vous mener. Par hasard, espérez-vous prouver à cette femme qu'elle doit se rendre? Il me semble que ce ne peut être là qu'une vérité de sentiment, & non de démonstration; & que pour la faire recevoir, il s'agit d'attendrir & non de raisonner: mais à quoi vous serviroit d'attendrir par Lettres, puisque vous ne seriez pas là pour en profiter? Quand vos belles phrases produiroient l'ivresse de l'amour, vous flattez-vous qu'elle soit assez longue pour que la réflexion n'ait pas le temps d'en empêcher l'aveu? Songez donc à celui qu'il faut pour écrire une lettre, à celui qui se passe avant qu'on la remette; & voyez si, sur-tout une femme à principes comme votre Dévote, peut vouloir si long-temps ce qu'elle tâche de ne vouloir jamais. Cette marche peut réussir avec des enfans, qui, quand ils écrivent, je vous aime, ne savent pas qu'ils disent je me rends. Mais la vertu raisonneuse de Mde. de Tourvel me paroît fort bien connoître la valeur des termes. Aussi, malgré l'avantage que vous aviez pris sur elle dans votre conversation, elle vous bat dans sa Lettre. Et puis, savez-vous ce qui ar-

tive? par cela feul qu'on difpute, on ne veut pas céder. A force de chercher de bonnes raifons, on en trouve, on les dit; & après on y tient, non pas tant parce qu'elles font bonnes que pour ne pas fe démentir.

De plus, une remarque que je m'étonne que vous n'ayiez pas faite, c'eft qu'il n'y a rien de fi difficile en amour, que d'écrire ce qu'on ne fent pas. Je dis écrire d'une façon vraifemblable : ce n'eft pa qu'on ne fe ferve des mêmes mots; mais on ne les arrange pas de même, ou plutôt on les arrange, & cela fuffit. Relifez votre Lettre : il y regne un ordre qui vous décele à chaque phrafe. Je veux croire que votre Préfidente eft affez peu formée pour ne s'en pas appercevoir : mais qu'importe? l'effet n'en eft pas moins manqué. C'eft le défaut des Romans; l'Auteur fe bat les flancs pour s'échauffer, & le lecteur refte froid. *Héloïfe* eft le feul qu'on en puiffe excepter; & malgré le talent de l'Auteur, cette obfervation m'a toujours fait croire que le fonds en étoit vrai. Il n'en eft pas de même en parlant. L'habitude de travailler fon organe, y donne de la fenfibilité; la facilité des larmes y ajoute encore : l'expreffion du defir fe confond dans

les yeux avec celle de la tendresse; enfin, le discours moins suivi amene plus aisément cet air de trouble & de désordre, qui est la véritable éloquence de l'amour; & sur-tout la présence de l'objet aimé empêche la réflexion & nous fait desirer d'être vaincues.

Croyez-moi, Vicomte: on vous demande de ne plus écrire; profitez-en pour réparer votre faute, & attendez l'occasion de parler. Savez-vous que cette femme a plus de forces que je ne croyois? Sa défense est bonne; & sans la longueur de sa Lettre, & le prétexte qu'elle vous donne pour entrer en matiere dans sa phrase de reconnoissance, elle ne se seroit pas du tout trahie.

Ce qui me paroît encore devoir vous rassurer sur le succès, c'est qu'elle use trop de forces à la fois; je prévois qu'elle les épuisera pour la défense du mot, & qu'il ne lui en restera plus pour celle de la chose.

Je vous renvoie vos deux Lettres, si vous êtes prudent, ce seront les dernieres jusqu'après l'heureux moment. S'il étoit moins tard, je vous parlerois de la petite Volanges qui avance assez vîte, & dont je suis fort contente. Je crois que j'aurai

fini avant vous, & vous devez en être bien honteux. Adieu pour aujourd'hui

De... ce 24 Août 17...



LETTRE XXXIV.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Marquise* DE MERTEUIL.

Vous parlez à merveille, ma belle amie, mais pourquoi vous tant fatiguer à prouver ce que personne n'ignore? Pour aller vîte en amour, il vaut mieux parler qu'écrire; voilà, je crois toute votre Lettre. Eh mais! ce sont les plus simples élémens de l'art de séduire. Je remarquerai seulement que vous ne faites qu'une exception à ce principe, & qu'il y en a deux. Aux enfans qui suivent cette marche par timidité & se livrent par ignorance, il faut joindre les femmes Beaux-Esprits, qui s'y laissent engager par amour-propre, & que la vanité conduit dans le piege. Par exemple, je suis bien sûr que la Comtesse de B..., qui répondit sans difficulté à ma premiere Lettre, n'avoit pas alors plus d'amour pour moi que moi pour elle, & qu'elle ne vit

que l'occaſion de traiter un ſujet qui devoit lui faire honneur.

Quoi qu'il en ſoit, un Avocat vous diroit que le principe ne s'applique pas à la queſtion. En effet, vous ſuppoſez que j'ai le choix entre écrire & parler, ce qui n'eſt pas. Depuis l'affaire du 19, mon inhumaine, qui ſe tient ſur la défenſive, a mis, à éviter les rencontres, une adreſſe qui a déconcerté la mienne. C'eſt au point que ſi cela continue, elle me forcera à m'occuper férieuſement des moyens de reprendre cet avantage; car aſſurément je ne veux être vaincu par elle en aucun genre. Mes Lettres mêmes ſont le ſujet d'une petite guerre : non contente de n'y pas répondre, elle refuſe de les recevoir. Il faut pour chacune une ruſe nouvelle, & qui ne réuſſit pas toujours.

Vous vous rappellez par quel moyen ſimple j'avois remis la premiere; la ſeconde n'offrit pas plus de difficulté. Elle m'avoit demandé de lui rendre ſa Lettre: je lui donnai la mienne en place, ſans qu'elle eût le moindre ſoupçon. Mais ſoit dépit d'avoir été attrapée, ſoit caprice, ou enfin ſoit vertu, car elle me forcera d'y croire, elle refuſa obſtinément la troi-

ſieme.

fieme. J'efpere pourtant que l'embarras où a penfé la mettre la fuite de ce refus, la corrigera pour l'avenir.

Je ne fus pas très-étonné qu'elle ne voulût pas recevoir cette Lettre, que je lui offrois tout fimplement; c'eût été déja accorder quelque chofe, & je m'attends à une plus longue défenfe. Après cette tentative, qui n'étoit qu'un effai fait en paffant, je mis une enveloppe à ma Lettre; & prenant le moment de la toilette, où Mde. de Rofemonde & la femme-de-chambre étoient préfentes, je la lui envoyai par mon Chaffeur, avec ordre de lui dire que c'étoit le papier qu'elle m'avoit demandé. J'avois bien deviné qu'elle craindroit l'explication fcandaleufe que néceffiteroit un refus : en effet, elle prit la Lettre; & mon Ambaffadeur, qui avoit ordre d'obferver fa figure, & qui ne voit pas mal, n'apperçut qu'une légere rougeur & plus d'embarras que de colere.

Je me félicitois donc, bien fûr, ou qu'elle garderoit cette Lettre, ou que fi elle vouloit me la rendre, il faudroit qu'elle fe trouvât feule avec moi; ce qui me donneroit une occafion de lui parler. Environ une heure après, un de fes gens entre

dans ma chambre, & me remet, de la part de sa Maîtresse, un paquet d'une autre forme que le mien, & sur l'enveloppe duquel je reconnois l'écriture tant désirée. J'ouvre avec précipitation... C'étoit ma Lettre elle-même, non décachetée & pliée seulement en deux. Je soupçonne que la crainte que je ne fusse moins scrupuleux qu'elle sur le scandale, lui a fait employer cette ruse diabolique.

Vous me connoissez; je n'ai pas besoin de vous peindre ma fureur. Il fallut pourtant reprendre son sang-froid, & chercher de nouveaux moyens. Voici le seul que je trouvai.

On va d'ici, tous les matins, chercher les Lettres à la Poste, qui est à environ trois quarts de lieue : on se sert, pour cet objet, d'une boëte ouverte à-peu-près comme un tronc, dont le Maître de la Poste a une clef & Mde. de Rosemonde l'autre. Chacun y met ses Lettres dans la journée, quand bon lui semble : on les porte le soir à la Poste, & le matin on va chercher celles qui sont arrivées. Tous les gens, étrangers ou autres, font ce service également. Ce n'étoit pas le tour de mon domestique; mais il se chargea d'y

aller, ſous le prétexte qu'il avoit affaire de ce côté.

Cependant j'écrivis ma Lettre. Je déguiſai mon écriture pour l'adreſſe, & je contrefis aſſez bien, ſur l'enveloppe, le timbre de *Dijon*. Je choiſis cette Ville, parce que je trouvai plus gai, puiſque je demandois les mêmes droits que le mari, d'écrire auſſi du même lieu; & auſſi parce que ma belle avoit parlé toute la journée du deſir qu'elle avoit de recevoir des Lettres de Dijon Il me parut juſte de lui procurer ce plaiſir.

Ces précautions une fois priſes, il étoit facile de faire joindre cette Lettre aux autres. Je gagnois encore à cet expédient, d'être témoin de la réception : car l'uſage eſt ici de ſe raſſembler pour déjeûner, & d'attendre l'arrivée des Lettres avant de ſe ſéparer. Enfin, elles arriverent.

Mde. de Roſemonde ouvrit la boëte. » De Dijon «, dit-elle, en donnant la Lettre à Mde. de Tourvel. » Ce n'eſt pas » l'écriture de mon mari «, reprit celle-ci d'une voix inquiete, en rompant le cachet avec vivacité; le premier coup-d'œil l'inſtruiſit, & il ſe fit une telle révolution ſur ſa figure, que Mde. de Roſemonde s'en

apperçut, & lui dit : » Qu'avez-vous "? Je m'approchai aussi, en disant : » Cette Lettre est donc bien terrible "? La timide Dévote n'osoit lever les yeux, ne disoit mot, &, pour sauver son embarras, feignoit de parcourir l'Epître, qu'elle n'étoit guere en état de lire. Je jouissois de son trouble, & n'étois pas fâché de la pousser un peu? » Votre air plus tranquile, » ajoutai-je, fait espérer que cette Lettre » vous a causé plus d'étonnement que de » douleur ". La colere alors l'inspira mieux que n'eût pu faire la prudence. » Elle con» tient, répondit-elle, des choses qui » m'offensent, & que je suis étonnée qu'on » ait osé m'écrire. Et qui donc "? interrompit Mde. de Rosemonde. » Elle n'est » pas signée ", répondit la belle courroucée : » mais la Lettre & son Auteur m'ins» pirent un égal mépris. On m'obligera de » ne m'en plus parler ". En disant ces mots, elle déchira l'audacieuse missive, en mit les morceaux dans sa poche, se leva & sortit.

Malgré cette colere, elle n'en a pas moins eu ma Lettre ; & je m'en remets bien à sa curiosité, du soin de l'avoir lue en entier.

Le détail de la journée me meneroit trop loin. Je joins à ce récit le brouillon de mes deux Lettres; vous ferez aussi instruite que moi. Si vous voulez être au courant de cette correspondance, il faut vous accoutumer à déchiffrer mes minutes : car pour rien au monde, je ne dévorerois l'ennui de les recopier. Adieu, ma belle amie.

De.... ce 25 Août 17...



LETTRE XXXV.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Présidente* DE TOURVEL.

Il faut vout obéir, Madame; il faut vous prouver qu'au milieu des torts que vous vous plaisez à me croire, il me reste au moins assez de délicatesse pour ne pas me permettre un reproche, & assez de courage pour m'imposer les plus douloureux sacrifices. Vous m'ordonnez le silence & l'oubli! eh bien! je forcerai mon amour à se taire, & j'oublierai, s'il est possible, la façon cruelle dont vous l'avez accueilli. Sans doute le desir de vous plaire n'en donnoit pas le droit; & j'avoue encore

le besoin que j'avois de votre indulgence, n'étoit pas un titre pour l'obtenir : mais vous regardez mon amour comme un outrage; vous oubliez que si ce pouvoit être un tort, vous en seriez à-la-fois, & la cause & l'excuse. Vous oubliez aussi, qu'accoutumé à vous ouvrir mon ame, lors même que cette confiance pouvoit me nuire, il ne m'étoit plus possible de vous cacher les sentimens dont je suis pénétré; & ce qui fut l'ouvrage de ma bonne-foi, vous le regardez comme le fruit de l'audace. Pour prix de l'amour le plus tendre, le plus respectueux, le plus vrai vous me rejettez loin de vous. Vous me parlez enfin de votre haine... Quel autre ne se plaindroit pas d'être traité ainsi ? Moi seul, je me soumets; je souffre tout & ne murmure point; vous frappez & j'adore. L'inconcevable empire que vous avez sur moi, vous rend maîtresse absolue de mes sentimens, & si mon amour seul vous résiste, si vous ne pouvez le détruire, c'est qu'il est votre ouvrage & non pas le mien.

Je ne demande point un retour dont jamais je ne me suis flatté. Je n'attends pas même cette pitié, que l'intérêt que vous

m'aviez témoigné quelquefois pouvoit me faire efpérer. Mais je crois, je l'avoue, pouvoir réclamer votre juftice.

Vous m'apprenez, Madame, qu'on a cherché à me nuire dans votre efprit. Si vous en euffiez cru les confeils de vos amis, vous ne m'euffiez pas même laiffé approcher de vous : ce font vos termes. Quels font donc ces amis officieux ? Sans doute ces gens fi féveres, & d'une vertu fi rigide, confentent à être nommés; fans doute ils ne voudroient pas fe couvrir d'une obfcurité qui les confondroit avec de vils calomniateurs ; & je n'ignorerai ni leurs noms ni leurs reproches. Songez, Madame, que j'ai le droit de favoir l'un & l'autre, puifque vous me jugez d'après eux. On ne condamne point un coupable fans lui dire fon crime, fans lui nommer fes accufateurs. Je ne demande point d'autre grace, & je m'engage d'avance à me juftifier, à les forcer de fe dédire.

Si j'ai trop méprifé, peut-être, les vaines clameurs d'un public dont je fais peu de cas, il n'en eft pas ainfi de votre eftime; & quand je confacre ma vie à la mériter, je ne me la laifferois pas ravir impunément. Elle me devient d'autant

plus précieuse, que je lui devrai sans doute cette demande que vous craignez de me faire, & qui me donneroit, dites-vous, *des droits à votre reconnoissance.* Ah! loin d'en exiger, je croirai vous en devoir, si vous me procurez l'occasion de vous être agréable. Commencez donc à me rendre plus de justice, en ne me laissant plus ignorer ce que vous desirez de moi. Si je pouvois le deviner, je vous éviterois la peine de le dire. Au plaisir de vous voir, ajoutez le bonheur de vous servir, & je me louerai de votre indulgence. Qui peut donc vous arrêter? ce n'est pas, je l'espere la crainte d'un refus? je sens que je ne pourrois vous la pardonner. Ce n'en est pas un que de ne pas vous rendre votre Lettre. Je desire, plus que vous, qu'elle ne me soit plus nécessaire: mais accoutumé à vous croire une ame si douce, ce n'est que dans cette Lettre que je puis vous trouver telle que vous voulez paroître. Quand je forme le vœu de vous rendre sensible; j'y vois que plutôt que d'y consentir, vous fuiriez à cent lieues de moi; quand tout en vous augmente & justifie mon amour, c'est encore elle qui me répete que mon amour vous outrage; &

lorsqu'en vous voyant, cet amour me semble le bien suprême, j'ai besoin de vous lire, pour sentir que ce n'est qu'un affreux tourment. Vous concevez à présent que mon plus grand bonheur seroit de pouvoir vous rendre cette Lettre fatale; me la demander encore, seroit m'autoriser à ne plus croire ce qu'elle contient; vous ne doutez pas, j'espere, de mon empressement à vous la remettre.

Paris, ce 21 Août 17...

LETTRE XXXVI.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Présidente* DE TOURVEL.

(Timbrée de Dijon).

VOTRE sévérité augmente chaque jour, Madame, &, si je l'ose dire, vous semblez craindre moins d'être injuste que d'être indulgente. Après m'avoir condamné sans m'entendre, vous avez dû sentir en effet, qu'il vous seroit plus facile de ne pas lire mes raisons que d'y répondre. Vous refusez mes Lettres avec obstination; vous me les renvoyez avec mépris. Vous me

forcez enfin de recourir à la ruse, dans le moment même où mon unique but est de vous convaincre de ma bonne-foi. La nécessité où vous m'avez mis de me défendre, suffira sans doute pour en excuser les moyens. Convaincu d'ailleurs par la sincérité de mes sentimens, que pour les justifier à vos yeux il me suffit de vous les faire bien connoître, j'ai cru pouvoir me permettre ce léger détour. J'ose croire aussi que vous me le pardonnerez; & que vous serez peu surprise que l'amour soit plus ingénieux à se produire, que l'indifférence à l'écarter.

Permettez donc, Madame, que mon cœur se dévoile entiérement à vous. Il vous appartient, il est juste que vous le connoissiez.

J'étois bien éloigné, en arrivant chez Mde. de Rosemonde, de prévoir le sort qui m'y attendoit. J'ignorois que vous y fussiez, & j'ajouterai, avec la sincérité qui me caractérise, que quand je l'aurois su, ma sécurité n'en eût point été troublée: non que je ne rendisse à votre beauté la justice qu'on ne peut lui refuser, mais accoutumé à n'éprouver que des desirs, à ne me livrer qu'à ceux que l'espoir encourageoit, je ne

connoissois pas les tourmens de l'amour.

Vous fûtes témoin des instances que me fit Mde. de Rosemonde pour m'arrêter quelque temps. J'avois déja passé une journée avec vous : cependant je ne me rendis, ou au moins je ne crus me rendre qu'au plaisir, si naturel & si légitime, de témoigner des égards à une parente respectable. Le genre de vie qu'on menoit ici, différoit beaucoup sans doute de celui auquel j'étois accoutumé ; il ne m'en coûta rien de m'y conformer ; & sans chercher à pénétrer la cause du changement qui s'opéroit en moi, je l'attribuois uniquement encore à cette facilité de caractere, dont je crois vous avoir déja parlé.

Malheureusement (& pourquoi faut-il que ce soit un malheur ?), en vous connoissant mieux je reconnus bientôt que cette figure enchanteresse, qui seule m'avoit frappé, étoit le moindre de vos avantages ; votre ame céleste étonna, séduisit la mienne. J'admirois la beauté, j'adorai la vertu. Sans prétendre à vous obtenir, je m'occupai de vous mériter. En réclamant votre indulgence pour le passé, j'ambitionnai votre suffrage pour l'avenir. Je le cherchois dans vos discours, je l'épiois dans vos regards ; dans ces regards d'où partoit un poison

d'autant plus dangereux, qu'il étoit répandu sans dessein & reçu sans méfiance.

Alors je connus l'amour. Mais que j'étois loin de m'en plaindre! résolu de l'ensevelir dans un éternel silence, je me livrois sans crainte comme sans réserve, à ce sentiment délicieux. Chaque jour augmentoit son empire. Bientôt le plaisir de vous voir se changea en besoin. Vous absentiez-vous un moment? mon cœur se serroit de tristesse, au bruit qui m'annonçoit votre retour, il palpitoit de joie. Je n'existois plus que par vous & pour vous. Cependant c'est vous-même que j'abjure: jamais dans la gaité des folâtres jeux, ou dans l'intérêt d'une conversation sérieuse, m'échappa-t-il un mot qui pût trahir le secret de mon cœur!

Enfin, un jour arriva où devoit commencer mon infortune; & par une inconcevable fatalité, une action honnête en devint le signal. Oui, Madame, c'est au milieu des malheureux que j'avois secourus, que, vous livrant à cette sensibilité précieuse qui embellit la beauté même & ajoute du prix à la vertu, vous achevâtes d'égarer un cœur que déja trop d'amour enivroit. Vous vous rappellez, peut-être, quelle

quelle préoccupation s'empara de moi au retour ! Hélas ! je cherchois à combattre un penchant que je sentois devenir plus fort que moi.

C'est après avoir épuisé mes forces dans ce combat inégal, qu'un hasard, que je n'avois pu prévoir, me fit trouver seul avec vous. Là, je succombai, je l'avoue. Mon cœur, trop plein, ne put retenir ses discours ni ses larmes. Mais, est-ce donc un crime ? & si c'en est un, n'est-il pas assez puni par les tourmens affreux auxquels je suis livré ?

Dévoré par un amour sans espoir, j'implore votre pitié & ne trouve que votre haine : sans autre bonheur que celui de vous voir, mes yeux vous cherchent malgré moi, & je tremble de rencontrer vos regards. Dans l'état cruel où vous m'avez réduit, je passe les jours à déguiser mes peines & les nuits à m'y livrer ; tandis que vous, tranquille & paisible, vous ne connoissez ces tourmens que pour les causer & vous en applaudir. Cependant c'est vous qui vous plaignez, & c'est moi qui m'excuse.

Voilà pourtant, Madame, voilà le récit fidele de ce que vous nommez mes torts,

& que peut-être il feroit plus jufte d'appeller mes malheurs. Un amour pur & fincere, un refpect qui ne s'eft jamais démenti, une foumiffion parfaite; tels font les fentimens que vous m'avez infpirés. Je n'euffe pas craint d'en préfenter l'hommage à la Divinité même. O, vous qui êtes fon plus bel ouvrage, imitez-la dans fon indulgence ! Songez à mes peines cruelles; fongez fur-tout, que, placé par vous entre le défefpoir & la félicité fuprême, le premier mot que vous prononcerez décidera pour jamais de mon fort.

De... ce 23 Août 17...



LETTRE XXXVII.

La Préfidente DE TOURVEL *à Mde.* DE VOLANGES.

Je me foumets, Madame, aux confeils que votre amitié me donne. Accoutumée à déférer en tout à vos avis, je le fuis à croire qu'ils font toujours fondés en raifon. J'avouerai même que M. de Valmont doit être en effet infiniment dangereux, s'il peut à-la-fois feindre d'être ce qu'il paroît ici, & refter tel que vous le dépei-

gnez. Qnoi qu'il en soit, puisque vous l'exigez, je l'éloignerai de moi; au moins j'y ferai mon possible : car souvent les choses, qui, dans le fond devroient être les plus simples, deviennent embarrassantes par la forme.

Il me paroît toujours impraticable de faire cette demande à sa tante; elle deviendroit également désobligeante & pour elle & pour lui. Je ne prendrois pas non plus, sans quelque répugnance, le parti de m'éloigner moi-même : car outre les raisons que je vous ai déja mandées relatives à M. de Tourvel, si mon départ contrarioit M. de Valmont, comme il est possible, n'auroit-il pas la facilité de me suivre à Paris? & son retour, dont je serois, dont au moins je paroîtrois être l'objet, ne sembleroit-il pas plus étrange qu'une rencontre à la campagne, chez une personne qu'on sait être sa parente & mon amie?

Il ne me reste donc d'autre ressource que d'obtenir de lui-même qu'il veuille bien s'éloigner. Je sens que cette proposition est difficile à faire; cependant comme il me paroît avoir à cœur de me prouver qu'il a en effet plus d'honnêteté qu'on ne

lui en ſuppoſe, je ne déſeſpere pas de réuſſir. Je ne ferai pas même fâchée de le tenter; & d'avoir une occaſion de juger ſi, comme il le dit ſouvent, les femmes vraiment honnêtes n'ont jamais eu, n'auront jamais, à ſe plaindre de ſes procédés. S'il part, comme je le deſire, ce ſera en effet par égard pour moi; car je ne peux pas douter qu'il n'ait le projet de paſſer ici une grande partie de l'automne. S'il refuſe ma demande & s'obſtine à reſter, je ferai toujours à temps de partir moi-même, & je vous le promets.

Voilà, je crois, Madame, tout ce que votre amitié exigeoit de moi : je m'empreſſe d'y ſatisfaire, & de vous prouver que, malgré *la chaleur* que j'ai pu mettre à défendre M. de Valmont, je n'en ſuis pas moins diſpoſée, non-ſeulement à écouter, mais même à ſuivre les conſeils de mes amis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De... ce 25 Août 17...

LETTRE XXXVIII.

La Marquise DE MERTEUIL *au Vicomte* DE VALMONT.

VOTRE énorme paquet m'arrive à l'inftant, mon cher Vicomte. Si la date en eft exacte, j'aurois dû le recevoir vingt quatre heures plutôt; quoi qu'il en foit, fi je prenois le temps de le lire, je n'aurois plus celui d'y répondre. Je préfere donc de vous en accufer feulement la réception, & nous cauferons d'autre chofe. Ce n'eft pas que j'aie rien à vous dire pour mon compte; l'automne ne laiffe à Paris prefque point d'hommes qui aient figure humaine : auffi je fuis, depuis un mois, d'une fageffe à périr; & tout autre que mon Chevalier feroit fatigué des preuves de ma conftance. Ne pouvant m'occuper, je me diftrai avec la petite Volanges; & c'eft d'elle que je veux vous parler.

Savez-vous que vous avez perdu plus que vous ne croyez, à ne pas vous charger de cet enfant? elle eft vraiment délicieufe! cela n'a ni caractere ni principes; jugez combien fa fociété fera douce & facile. Je ne crois pas qu'elle brille jamais par le fen-

timent; mais tout annonce en elle les sensations les plus vives. Sans esprit & sans finesse, elle a pourtant une certaine fausseté naturelle, si l'on peut parler ainsi, qui quelquefois m'étonne moi-même, & qui réussira d'autant mieux, que sa figure offre l'image de la candeur & de l'ingénuité. Elle est naturellement très-caressante, & je m'en amuse quelquefois : sa petite tête se monte avec une facilité incroyable; & elle est alors d'autant plus plaisante, qu'elle ne sait rien, absolument rien, de ce qu'elle desire tant de savoir. Il lui en prend des impatiences tout-à-fait drôles; elle rit, elle se dépite, elle pleure, & puis elle me prie de l'instruire, avec une bonne foi réellement séduisante. En vérité, je suis presque jalouse de celui à qui ce plaisir est réservé.

Je ne sais si je vous ai mandé que depuis quatre ou cinq jours j'ai l'honneur d'être sa confidente. Vous devinez bien que d'abord j'ai fait la sévere : mais aussi-tôt que je me suis apperçue qu'elle croyoit m'avoir convaincue par ses mauvaises raisons, j'ai eu l'air de les prendre pour bonnes; & elle intimément persuadée qu'elle doit ce succès à son éloquence : il falloit cette précaution pour ne me pas compro-

mettre. Je lui ai permis d'écrire & de dire *j'aime*; & le même jour, ſans qu'elle s'en doutât, je lui ai ménagé un tête-à-tête avec ſon Danceny. Mais figurez-vous qu'il eſt ſi ſot encore; qu'il n'en a ſeulement pas obtenu un baiſer. Ce garçon-là fait pourtant de fort jolis vers ! Mon Dieu ! que ces gens d'eſprit ſon bêtes ! celui-ci l'eſt au point qu'il m'en embarraſſe; car enfin, pour lui, je ne peux pas le conduire !

C'eſt à préſent que vous me feriez bien utile. Vous êtes aſſez lié avec Danceny pour avoir ſa confidence, & s'il vous la donnoit une fois, nous irions grand train. Dépêchez donc votre Préſidente, car enfin je ne veux pas que Gercourt s'en ſauve : au reſte, j'ai parlé de lui hier à la petite perſonne, & le lui ai ſi bien peint, que quand elle ſeroit ſa femme depuis dix ans, elle ne le haïroit pas davantage. Je l'ai pourtant beaucoup prêchée ſur la fidélité conjugale; rien n'égale ma ſévérité ſur ce point. Par-là, d'une part, je rétablis auprès d'elle ma réputation de vertu, que trop de condeſcendance pourroit détruire; de l'autre, j'augmente en elle la haine dont je veux gratifier ſon mari. Et enfin, j'eſpere qu'en lui faiſant accroire qu'il ne lui eſt

permis de se livrer à l'amour que pendant le peu de temps qu'elle a à rester fille, elle se décidera plus vîte à n'en rien perdre.

Adieu, Vicomte; je vais me mettre à ma toilette où je lirai votre volume.

De... ce 27 Août 17...



LETTRE XXXIX.

CÉCILE VOLANGES à SOPHIE CARNAY.

Je suis triste & inquiete, ma chere Sophie. J'ai pleuré presque toute la nuit. Ce n'est pas que pour le moment je ne sois bien heureuse; mais je prévois que cela ne durera pas.

J'ai été hier à l'Opéra avec Mde. de Merteuil; nous y avons beaucoup parlé de mon mariage; & je n'en ai rien appris de bon. C'est M. le comte de Gercourt que je dois épouser, & ce doit être au mois d'Octobre. Il est riche, il est Colonel du Régiment de .. Jusques-là tout va fort bien. Mais d'abord il est vieux : figure-toi qu'il a au moins trente-six ans! & puis, Madame de Merteuil dit qu'il est triste & sévere, & qu'elle craint que

je ne ſois pas heureuſe avec lui. J'ai même bien vu qu'elle en étoit ſûre, & qu'elle ne vouloit pas me le dire, pour ne pas m'affliger. Elle ne m'a preſque entretenue toute la ſoirée que des devoirs des femmes envers leurs maris : elle convient que M. de Gercourt n'eſt pas aimable du tout, & elle dit pourtant qu'il faudra que je l'aime. Ne m'a-t-elle pas dit auſſi qu'une fois mariée, je ne devois plus aimer le Chevalier Danceny ? comme ſi c'étoit poſſible ! Oh ! je t'aſſure bien que je l'aimerai toujours. Vois-tu, j'aimerois mieux plutôt ne pas me marier. Que ce M. de Gercourt s'arrange, je ne l'ai pas été cherché. Il eſt en Corſe à préſent, bien loin d'ici ; je voudrois qu'il y reſtât dix ans. Si je n'avois pas peur de rentrer au Couvent, je dirois bien à Maman que je ne veux pas de ce mari-là ; mais ce ſeroit encore pis. Je ſuis bien embarraſſée. Je ſens que je n'ai jamais tant aimé M. Danceny qu'à préſent ; & quand je ſonge qu'il ne me reſte plus qu'un mois à être comme je ſuis, les larmes me viennent aux yeux tout de ſuite ; je n'ai de conſolation que dans l'amitié de Mde. de Merteuil ; elle a ſi bon cœur ! elle partage tous mes chagrins comme moi-

même; & puis elle eſt ſi aimable, que quand je ſuis avec elle, je n'y ſonge preſque plus. D'ailleurs elle m'eſt bien utile; car le peu que je ſais, c'eſt elle qui me l'a appris: & elle eſt ſi bonne, que je lui dis tout ce que je penſe, ſans être honteuſe du tout. Quand elle trouve que ce n'eſt pas bien; elle me gronde quelquefois; mais c'eſt tout doucement, & puis je l'embraſſe de tout mon cœur, juſqu'à ce qu'elle ne ſoit plus fâchée. Au moins celle-là, je peux bien l'aimer tant que je voudrai, ſans qu'il y ait du mal, & ça me fait bien du plaiſir. Nous ſommes pourtant convenues que je n'aurois pas l'air de l'aimer tant devant le monde, & ſur-tout devant Maman, afin qu'elle ne ſe méfie de rien au ſujet du Chevalier Danceny. Je t'aſſure que ſi je pouvois toujours vivre comme je fais à préſent, je crois que je ſerois bien heureuſe. Il n'y a que ce vilain M. de Gercourt!.... Mais je ne veux pas t'en parler davantage: car je redeviendrois triſte. Au-lieu de cela, je vas écrire au Chevalier Danceny; je ne lui parlerai que de mon amour & non de mes chagrins, car je ne veux pas l'affliger.

Adieu, ma bonne amie. Tu vois bien

que tu aurois tort de te plaindre, & que j'ai beau être *occupée*, comme tu dis, qu'il ne m'en reste pas moins le temps de t'aimer & de t'écrire (1).

De.... ce 27 Août 17...

LETTRE XL.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Marquise* DE MERTEUIL.

C'EST peu pour mon inhumaine de ne pas répondre à mes Lettres, de refuser de les recevoir; elle veut me priver de sa vue, elle exige que je m'éloigne. Ce qui vous surprendra davantage, c'est que je me soumette à tant de rigueur. Vous allez me blâmer. Cependant je n'ai pas cru devoir perdre l'occasion de laisser donner un ordre : persuadé d'une part, que qui commande s'engage; & de l'autre, l'autorité illusoire que nous avons l'air de laisser prendre aux femmes, est un des pieges qu'elles évitent le plus difficilement. De

(1) On continue à supprimer les Lettres de Cécile Volanges & du Chevalier Danceny, qui sont peu intéressantes & n'annoncent aucun événement.

plus, l'adreſſe que celle-ci a ſu mettre à éviter de ſe trouver ſeul avec moi, me plaçoit dans une ſituation dangereuſe, dont j'ai cru devoir ſortir à quelque prix que ce fût : car étant ſans ceſſe avec elle, ſans pouvoir l'occuper de mon amour, il y avoit lieu de craindre qu'elle ne s'accoutumât enfin à me voir ſans trouble; diſpoſition dont vous ſavez aſſez combien il eſt difficile de revenir.

Au reſte, vous devinez que je ne me ſuis pas ſoumis ſans condition. J'ai même eu le ſoin d'en mettre une impoſſible à accorder; tant pour reſter toujours maître de tenir ma parole, ou d'y manquer, que pour engager une diſcuſſion, ſoit de bouche, ou par écrit, dans un moment où ma Belle eſt plus contente de moi, où elle a beſoin que je ſerois bien maladroit, ſi je ne trouvois moyen d'obtenir quelque dédommagement de mon déſiſtement à cette prétention, toute inſoutenable qu'elle eſt.

Après vous avoir expoſé mes raiſons dans ce long préambule, je commence l'hiſtorique de ces deux derniers jours. J'y joindrai, comme pièces juſtificatives, la Lettre de ma Belle & ma Réponſe.

Vous conviendrez qu'il y a peu d'Hiſtoriens auſſi exacts que moi.

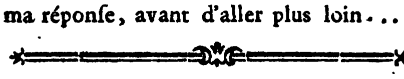
Vous vous rappellez l'effet que fit avant-hier matin ma Lettre de *Dijon*; le reſte de la journée fut très-orageux. La jolie Prude arriva ſeulement au moment du dîner, & annonça une forte migraine ; prétexte dont elle voulut couvrir un des violens accès d'humeur que femme puiſſe avoir. Sa figure en étoit vraiment altérée; l'expreſſion de douceur que vous lui connoiſſez, s'étoit changée en un air mutin qui en faiſoit une beauté nouvelle. Je me promets bien de faire uſage de cette découverte par la ſuite; & de remplacer quelquefois la Maîtreſſe tendre, par la Maîtreſſe mutine.

Je prévis que l'après-dînée feroit triſte: & pour m'en ſauver l'ennui, je prétextai des Lettres à écrire, & me retirai chez moi. Je revins au ſallon ſur les ſix heures; Mde. de Roſemonde propoſa la promenade, qui fut acceptée. Mais au moment de monter en voiture, la prétendue malade, par une malice infernale, prétexta à ſon tour, & peut-être pour ſe venger de mon abſence, un redoublement de douleurs, & me fit ſubir ſans pitié le

tête-à-tête de ma vieille tante. Je ne sais si les imprécations que je fis contre ce démon femelle furent exaucées, mais nous la trouvâmes couchée au retour.

Le lendemain au déjeûner, ce n'étoit plus la même femme. La douceur naturelle étoit revenue, & j'eus lieu de me croire pardonné. Le déjeûner étoit à peine fini, que la douce personne se leva d'un air indolent, & entra dans le parc; je la suivis comme vous pouvez croire. » D'où » peut naître ce desir de Promenade, lui » dis-je en l'abordant? » J'ai beaucoup » écrit ce matin, me répondit-elle, & » ma tête est un peu fatiguée. » — Je ne » suis pas assez heureux, repris-je, pour » avoir à me reprocher cette fatigue-là? » — Je vous ai bien écrit «, répondit- » elle encore, mais j'hésite à vous don- » ner ma Lettre. Elle contient une de- » mande, & vous ne m'avez pas accou- » tumée à en espérer le succès. — Ah! » je jure que s'il m'est possible. — Rien » n'est plus facile, interrompit-elle; & » quoique vous dussiez peut-être l'accor- » der comme justice, je consens à l'ob- » tenir comme grace «. En disant ces mots, elle me présenta sa Lettre; en la

prenant, je pris auſſi ſa main, qu'elle retira, mais ſans colere, & avec plus d'embarras que de vivacité. » La chaleur eſt » plus vive que je ne croyois, dit-elle; » il faut rentrer «. Et elle reprit la route du château. Je fis de vains efforts pour lui perſuader de continuer ſa promenade, & j'eus beſoin de me rappeller que nous pouvions être vus, pour n'y employer que de l'éloquence. Elle rentra ſans proférer une parole, & je vis clairement que cette feinte promenade n'avoit eu d'autre but que de me remettre ſa Lettre. Elle monta chez elle en rentrant, & je me retirai chez moi pour lire l'Epître que vous ferez bien de lire auſſi, ainſi que ma réponſe, avant d'aller plus loin...



LETTRE XLI.

La Préſidente DE TOURVEL *au Vicomte* DE VALMONT.

IL ſemble, Monſieur, par votre conduite avec moi, que vous ne cherchiez qu'à augmenter, chaque jour, les ſujets de plainte que j'avois contre vous. Votre obſtination à vouloir m'entretenir ſans

ceſſe, d'un ſentiment que je ne veux ni ne dois écouter ; l'abus que vous n'avez pas craint de faire de ma bonne-foi, ou de ma timidité, pour me remettre vos Lettres ; le moyen ſur-tout, j'oſe dire peu délicat, dont vous vous êtes ſervi pour me faire parvenir la derniere, ſans craindre au moins l'effet d'une ſurpriſe qui pouvoit me compromettre ; tout devroit donner lieu de ma part à des reproches auſſi vifs que juſtement mérités. Cependant, au lieu de revenir ſur ces griefs, je m'en tiens à vous faire une demande auſſi ſimple que juſte ; & ſi je l'obtiens de vous, je conſens que tout ſoit oublié.

Vous-même m'avez dit, Monſieur, que je ne devois pas craindre un refus ; & quoique, par une inconſéquence qui vous eſt particuliere, cette phraſe même ſoit ſuivie du ſeul refus que vous pouviez me faire (1), je veux croire que vous n'en tiendrez pas moins aujourd'hui cette parole formellement donnée il y a ſi peu de jours.

Je deſire donc que vous ayiez la complaiſance de vous éloigner de moi ; de

(1) Voyez Lettre XXXV.



quitter ce Château, où un plus long séjour de votre part ne pourroit que m'exposer davantage au jugement d'un public toujours prompt à mal penser d'autrui, & que vous n'avez que trop accoutumé à fixer les yeux sur les femmes qui vous admettent dans leur société.

Avertie déja, depuis longs-temps, de ce danger par mes amis, j'ai négligé, j'ai même combattu leur avis tant que votre conduite à mon égard avoit pu me faire croire que vous aviez bien voulu ne pas me confondre avec cette foule de femmes, qui toutes ont eu à se plaindre de vous. Aujourd'hui, que vous me traitez comme elles, que je ne peux plus l'ignorer, je dois au public, à mes amis, à moi-même, de suivre ce parti nécessaire. Je pourrois ajouter ici que vous ne gagneriez rien à refuser ma demande, décidée que je suis à partir moi-même, si vous vous obstinez à rester : mais je ne cherche point à diminuer l'obligation que je vous aurai de cette complaisance, & je veux bien que vous sachiez qu'en nécessitant mon départ d'ici, vous contrarieriez mes arrangemens. Prouvez-moi donc, Monsieur, que vous me l'avez dit

tant de fois, les femmes honnêtes n'auront jamais à se plaindre de vous; prouvez-moi au moins, que quand vous avez des torts avec elles, vous savez les réparer.

Si je croyois avoir besoin de justifier ma demande vis-à-vis de vous, il me suffiroit de vous dire que vous avez passé votre vie à la rendre nécessaire, & que pourtant il n'a pas tenu à moi de ne la jamais former. Mais ne rappellons pas des événemens que je veux oublier, & qui m'obligeroient à vous juger avec rigueur, dans un moment où je vous offre l'occasion de mériter toute ma reconnoissance. Adieu, Monsieur; votre conduite va m'apprendre avec quels sentimens je dois être pour la vie, votre très-humble, &c.

De... ce 25 Août 17...



LETTRE XLII.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Présidente* DE TOURVEL.

QUELQUE dures que soient Madame, les conditions que vous m'imposez, je ne refuse pas de les remplir. Je sens

qu'il me feroit impoffible de contrarier aucun de vos defirs. Une fois d'accord fur ce point, j'ofe me flatter qu'à mon tour, vous me permettrez de vous faire quelques demandes, bien plus faciles à accorder que les vôtres, & que pourtant je ne veux obtenir que de ma foumiffion parfaite à votre volonté.

L'une, que j'efpere qui fera follicitée par votre juftice, eft de vouloir bien me nommer mes accufateurs auprès de vous; ils me font, ce me femble, affez de mal, pour que j'aie le droit de les connoître; l'autre, que j'attends de votre indulgence, eft de vouloir bien me permettre de vous renouveller quelquefois l'hommage d'un amour qui va plus que jamais mériter votre pitié.

Songez, Madame, que je m'empreffe de vous obéir, lors même que je ne peux le faire qu'aux dépens de mon bonheur; je dirai plus, malgré la perfuafion où je fuis, que vous ne defirez mon départ, que pour vous fauver le fpectacle, toujours pénible, de l'objet de votre injuftice.

Convenez-en, Madame, vous craignez moins un public trop accoutumé à vous refpecter, pour ofer porter de vous un

jugement défavantageux, que vous n'êtes gênée par la préfence d'un homme qu'il vous eft plus facile de punir que de blâmer. Vous m'éloignez de vous comme on détourne fes regards d'un malheureux qu'on ne veut pas fecourir.

Mais tandis que l'abfence va redoubler mes tourmens, à quelle autre qu'à vous puis-je adreffer mes plaintes? de quelle autre puis-je attendre des confolations qui vont me devenir fi néceffaires? Me les refuferez-vous, quand vous feule caufez mes peines?

Sans doute, vous ne ferez pas étonnée non plus, qu'ayant de partir j'aie à cœur de juftifier auprès de vous, les fentimens que vous m'avez infpirés; comme auffi que je ne trouve le courage de m'éloigner qu'en en recevant l'ordre de votre bouche.

Cette double raifon me fait vous demander un moment d'entretien. Inutilement voudrions-nous y fuppléer par Lettres : on écrit des volumes, & l'on explique mal ce qu'un quart-d'heure de converfation fuffit pour faire bien entendre. Vous trouverez facilement le temps de me l'accorder : car quelqu'empreffé que je

ſois de vous obéir, vous ſavez que Mde. de Roſemonde eſt inſtruite de mon projet, de paſſer chez elle une partie de l'automne, & il faudra au moins que j'attende une Lettre pour pouvoir prétexter une affaire qui me force à partir.

Adieu, Madame; jamais ce mot ne m'a tant coûté à écrire que dans ce moment, où il me ramene à l'idée de notre ſéparation. Si vous pouviez imaginer ce qu'elle me fait ſouffrir, j'oſe croire que vous me ſauriez quelque gré de ma docilité. Recevez au moins, avec plus d'indulgence, l'aſſurance & l'hommage de l'amour le plus tendre & le plus reſpectueux.

De... ce 26 Août 17...



SUITE DE LA LETTRE XL.

Du Vicomte DE VALMONT *à la Marquiſe* DE MERTEUIL.

A PRÉSENT, raiſonnons, ma belle amie. Vous ſentez comme moi que la ſcrupuleuſe, l'honnête Mde. de Tourvel, ne peut pas m'accorder la premiere de mes

demandes, & trahir la confiance de ses amis, en me nommant mes accusateurs; ainsi en promettant tout à cette condition, je ne m'engage à rien. Mais vous sentez aussi que ce refus qu'elle me fera, deviendra un titre pour obtenir tout le reste; & qu'alors je gagne, en m'éloignant, d'entrer avec elle, & de son aveu, en correspondance réglée : car je compte pour peu le rendez-vous que je lui demande, & qui n'a presque d'autre objet que de l'accoutumer d'avance à n'en pas refuser d'autres quand ils me seront vraiment nécessaires.

La seule chose qui me reste à faire avant mon départ, est de savoir quels sont les gens qui s'occupent à me nuire auprès d'elle. Je présume que c'est son pédant de mari; je le voudrois : outre qu'une défense conjugale est un aiguillon au desir, je serois sûr que du moment que ma belle aura consenti à m'écrire, je n'aurois plus rien à craindre de son mari, puisqu'elle se trouveroit déja dans la nécessité de le tromper. Mais si elle a une amie assez intime pour avoir sa confidence, & que cette amie là soit contre moi, il me paroît nécessaire

de les brouiller, & je compte y réussir: mais avant tout, il faut être instruit.

J'ai bien cru que j'allois l'être hier: mais cette femme ne fait rien comme une autre, nous étions chez elle, au moment où l'on vint avertir que le dîner étoit servi. Sa toilette se finissoit seulement, & tout en se pressant, & en faisant des excuses, je m'apperçus qu'elle laissoit la clef à son secrétaire; & je connois son usage de ne pas ôter celle de son appartement. J'y rêvois pendant le dîner, lorsque j'entendis descendre sa Femme-de-chambre: je pris mon parti aussi-tôt; je feignis un saignement de nez, & sortis. Je volai au secrétaire; mais je trouvai tous les tiroirs ouverts, & pas un papier écrit. Cependant on n'a pas d'occasion de les brûler dans cette saison. Que fait-elle des Lettres qu'elle reçoit? & elle en reçoit souvent! Je n'ai rien négligé; tout étoit ouvert, & j'ai cherché par-tout: mais je n'y ai rien gagné, que de me convaincre que ce dépôt précieux reste dans ses poches.

Comment l'en tirer? depuis hier je m'occupe inutilement d'en trouver les moyens: cependant je ne peux en vaincre le desir. Je regrette de n'avoir pas le talent des

filoux. Ne devroit-il pas, en effet, entrer dans l'éducation d'un homme qui se mêle d'intrigues? ne seroit-il pas plaisant de dérober la Lettre ou le portrait d'un rival, ou de tirer des poches d'une Prude de quoi la démasquer? Mais nos parens ne songent à rien; & moi, j'ai beau songer à tout, je ne fais que m'appercevoir que je suis gauche, sans pouvoir y remédier.

Quoi qu'il en soit, je revins me mettre à table, fort mécontent. Ma Belle calma pourtant un peu mon hûmeur, par l'air d'intérêt que lui donna ma feinte indisposition; & je ne manquai pas de l'assurer que j'avois, depuis quelque temps, de violentes agitations qui altéroient ma santé. Persuadée comme elle est, que c'est elle qui les cause, ne devroit-elle pas en conscience travailler à les calmer? Mais, quoique dévote, elle est peu charitable; elle refuse toute aumône amoureuse, & ce refus suffit bien, ce me semble, pour en autoriser le vol. Mais adieu, car tout en causant avec vous je ne songe qu'à ces maudites Lettres.

*De..., ce 27 Août 17**.*

LETTRE

LETTRE XLIII.

La Préſidente DE TOURVEL *au Vicomte* DE VALMONT.

POURQUOI chercher, Monſieur, à diminuer ma reconnoiſſance ? pourquoi ne vouloir m'obéir qu'à demi, & marchander en quelque ſorte un procédé honnête ? Il ne vous ſuffit donc pas que j'en ſente le prix ? Non-ſeulement vous demandez beaucoup ; mais vous demandez des choſes impoſſibles. Si en effet mes amis m'ont parlé de vous, ils ne l'ont pu faire que par intérêt pour moi : quand même ils ſe ſeroient trompés, leur intention n'en étoit pas moins bonne, & vous me propoſez de reconnoître cette marque d'attachement de leur part, en vous livrant leur ſecret ! J'ai déja eu tort de vous en parler, & vous me le faites aſſez ſentir en ce moment. Ce qui n'eût été que de la candeur avec tout autre, devient une étourderie avec vous, & me meneroit à une noirceur, ſi je cédois à votre demande. J'en appelle à vous-même, à votre honnêteté ; m'avez-vous cru capable de ce procédé ? avez vous dû me

le propofer? non, fans doute; & je fuis fûre, qu'en y réfléchiffant mieux, vous ne reviendrez plus fur cette demande.

Celle que vous me faites de m'écrire n'eft guere plus facile à accorder; & fi vous voulez être jufte, ce n'eft pas à moi que vous vous en prendrez. Je ne veux point vous offenfer; mais avec la réputation que vous vous êtes acquife, & que, de votre aveu même, vous méritez du moins en partie, quelle femme pourroit avouer être en correfpondance avec vous, & quelle femme honnête peut fe déterminer à faire ce qu'elle fent qu'elle feroit obligée de cacher?

Encore, fi j'étois affurée que vos Lettres fuffent telles que je n'euffe jamais à m'en plaindre, que je puffe toujours me juftifier à mes yeux de les avoir reçues! peut-être alors le defir de vous prouver que c'eft la raifon & non la haine qui me guide, me feroit paffer par-deffus ces confidérations puiffantes, & faire beaucoup plus que je ne devrois, en vous permettant de m'écrire quelquefois. Si en effet vous le defirez autant que vous me le dites, vous vous foumettrez volontiers à la feule condition qui puiffe m'y faire confentir; & fi vous avez quelque reconnoiffance de

ce que je fais pour vous en ce moment, vous ne différerez plus de partir.

Permettez-moi de vous obſerver à ce ſujet, que vous avez reçu une Lettre ce matin & que vous n'en avez pas profité pour annoncer votre départ à Mde. de Roſemonde, comme vous me l'aviez promis. J'eſpere qu'à préſent rien ne pourra vous empêcher de tenir votre parole. Je compte ſur-tout que vous n'attendrez pas, pour cela, l'entretien que vous me demandez, & auquel je ne veux abſolument pas me prêter; & qu'au-lieu de l'ordre que vous prétendez vous être néceſſaire, vous vous contenterez de la priere que je vous renouvelle. Adieu, Monſieur.

De,... ce 27 Août 17...

LETTRE XLIV.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Marquiſe* DE MERTEUIL.

PARTAGEZ ma joie, ma belle amie; je ſuis aimé; j'ai triomphé de ce cœur rebelle. C'eſt en vain qu'il diſſimule encore; mon heureuſe adreſſe a ſurpris ſon ſecret.

Graces à mes ſoins actifs, je ſais tout ce qui m'intéreſſe : depuis la nuit, l'heureuſe nuit d'hier, je me retrouve dans mon élément; j'ai repris toute mon exiſtence; j'ai dévoilé un double myſtere d'amour & d'iniquité : je jouirai de l'un, je me vengerai de l'autre; je volerai de plaiſirs en plaiſirs. La ſeule idée que je m'en fais, me tranſporte au point que j'ai quelque peine à rappeller ma prudence; que j'en aurai peut-être à mettre de l'ordre dans le récit que j'ai à vous faire. Eſſayons cependant.

Hier même, après vous avoir écrit ma Lettre, j'en reçus une de la céleſte Dévote. Je vous l'envoie; vous y verrez qu'elle me donne, le moins mal-adroitement qu'elle peut, la permiſſion de lui écrire : mais elle y preſſe mon départ, & je ſentois bien que je ne pouvois le différer trop long-temps ſans me nuire.

Tourmenté cependant du deſir de ſavoir qui pouvoit avoir écrit contre moi, j'étois encore incertain du parti que je prendrois. Je tentai de gagner la Femme-de-chambre, & je voulus obtenir d'elle de me livrer les poches de ſa Maîtreſſe, dont elle pouvoit s'emparer aiſément le ſoir, & qu'il lui étoit

facile de replacer le matin, ſans donner le moindre ſoupçon, J'offris dix louis pour ce léger ſervice : mais je ne trouvai qu'une bégueule, ſcrupuleuſe ou timide, que mon éloquence ni mon argent ne purent vaincre. Je la prêchois encore, quand le ſouper ſonna. Il fallut la laiſſer; trop heureux qu'elle voulût bien me promettre le ſecret, ſur lequel même vous jugez que je ne comptois guere.

Jamais je n'eus plus d'humeur. Je me ſentois compromis; & je me reprochois toute la ſoirée, ma démarche imprudente.

Retiré chez moi, non ſans inquiétudes, je parlai à mon Chaſſeur, qui, en ſa qualité d'Amant heureux, devoit avoir quelque crédit. Je voulois, ou qu'il obtint de cette fille de faire ce que je lui avois demandé, ou au moins qu'il s'aſſurât de ſa diſcrétion : mais lui, qui d'ordinaire ne doute de rien, parut douter du ſuccès de cette négociation, & me fit, à ce ſujet, une réflexion qui m'étonna par ſa profondeur.

» Monſieur ſait sûrement mieux que
» moi, me dit-il, que coucher avec une
» fille, ce n'eſt que lui faire ce qui lui plaît;

» de-là à lui faire faire ce que nous vou-
» lons, il a souvent bien loin ".

Le bon sens du Maraud quelquefois m'épouvante (1).

» Je réponds d'autant moins de celle-
» ci, ajouta-t-il, que j'ai lieu de croire
» qu'elle a un amant, & que je ne la dois
» qu'au désœuvrement de la campagne.
» Aussi, sans mon zele pour le service de
» Monsieur, je n'aurois eu cela qu'une
» fois ". (C'est un vrai trésor que ce gar-
çon)! » Quant au secret, ajouta-t-il en-
» core, à quoi servira-t-il de lui faire
» promettre, puisqu'elle ne risquera rien
» à nous tromper? Lui en reparler, ne fe-
» roit que lui mieux apprendre qu'il est
» important, & par-là, lui donner plus
» d'envie d'en faire sa cour à sa maî-
» tresse ".

Plus ces réflexions étoient justes, plus mon embarras augmentoit. Heureusement le drôle étoit en train de jaser; & comme j'avois besoin de lui, je le laissois faire. Tout en me racontant son histoire avec cette fille, il m'apprit que, comme la chambre qu'elle occupe n'est séparée de

(1) PIRON, Métromanie

celle de ſa maîtreſſe que par une ſimple cloiſon qui pouvoit laiſſer entendre un bruit ſuſpect, c'étoit dans la ſienne qu'ils ſe raſſembloient chaque nuit. Auſſi-tôt je formai mon plan ; je le lui communiquai, & nous l'exécutâmes avec ſuccès.

J'attendis deux heures du matin : & alors je me rendis, comme nous en étions convenus, à la chambre du rendez-vous, portant de la lumiere avec moi, & ſous prétexte d'avoir ſonné pluſieurs fois inutilement. Mon confident, qui joue ſes rôles à merveille, donna une petite ſcene de ſurpriſe, de déſeſpoir & d'excuſe, que je terminai en l'envoyant me faire chauffer de l'eau, dont je feignis avoir beſoin ; tandis que la ſcrupuleuſe Chambriere étoit d'autant plus honteuſe, que le drôle qui avoit voulu renchérir ſur mes projets, l'avoit déterminée a une toilette que la ſaiſon comportoit, mais qu'elle n'excuſoit pas.

Comme je ſentois que plus cette fille ſeroit humiliée, plus j'en diſpoſerois facilement, je ne lui permis de changer ni de ſituation ni de parure ; & après avoir ordonné à mon Valet de m'attendre chez moi, je m'aſſis à côté d'elle ſur le lit qui

étoit fort en désordre, & je commençai ma conversation. J'avois besoin de garder l'empire que la circonstance me donnoit sur elle : aussi conserverai-je un sang-froid qui eût fait honneur à la continence de Scipion ; & sans prendre la plus petite liberté avec elle, ce que pourtant sa fraîcheur & l'occasion sembloient lui donner le droit d'espérer, je lui parlai d'affaires tranquillement que j'aurois pu faire avec un Procureur.

Mes conditions furent que je garderois fidellement le secret, pourvu que le lendemain, à pareille heure à-peu-près, elle me livrât les poches de sa maîtresse. » Au » reste, ajoutai-je, je vous avois offert » dix louis hier ; je vous les promets en- » core aujourd'hui. Je ne veux pas abu- » ser de votre situation ". Tout fut accordé, comme vous pouvez croire ; alors je me retirai, & permis à l'heureux couple de réparer le temps perdu.

J'employai le mien à dormir ; & à mon reveil, voulant avoir un prétexte pour ne pas répondre à la Lettre de ma Belle avant d'avoir visité ses papiers, ce que je ne pouvois faire que la nuit suivante, je me

décidai à aller à la chaſſe, où je reſtai preſque tout le jour.

A mon retour, je fus reçu aſſez froidement. J'ai lieu de croire qu'on fut un peu piqué du peu d'empreſſement que je mettois à profiter du temps qui me reſtoit; ſur-tout après la Lettre plus douce que l'on m'avoit écrite. J'en juge ainſi, ſur ce que Mde. de Roſemonde m'ayant fait quelques reproches ſur cette longue abſence, ma Belle reprit, avec un peu d'aigreur : » Ah ! ne reprochons pas à M. de » Valmont de ſe livrer au ſeul plaiſir qu'il » peut trouver ici «. Je me plaignis de cette injuſtice, & j'en profitai pour aſſurer que je me plaiſois avec ces Dames, que j'y ſacrifiois une Lettre très-intéreſſante que j'avois à écrire. J'ajoutai que, ne pouvant trouver le ſommeil depuis pluſieurs nuits, j'avois voulu eſſayer ſi la fatigue me le rendroit; & mes regards expliquoient aſſez & le ſujet de ma Lettre & la cauſe de mon inſomnie. J'eus ſoin d'avoir toute la ſoirée une douceur mélancolique, qui me parut réuſſir aſſez bien, & ſous laquelle je maſquai l'impatience où j'étois de voir arriver l'heure qui devoit me livrer le ſecret qu'on s'obſti-

noit à me cacher. Enfin, nous nous séparâmes, & quelque temps après, la fidelle Femme-de-chambre vint m'apporter le prix convenu de ma discrétion.

Une fois maître de ce trésor, je procédai à l'inventaire avec la prudence que vous me connoissez : car il étoit important de remettre tout en place. Je tombai d'abord sur deux Lettres du mari, mêlange indigeste de détails de procès & de tirades d'amour conjugal, que j'eus la patience de lire en entier, & où je ne trouvai pas un mot qui eût rapport à moi. Je les replaçai avec humeur : mais elle s'adoucit, en trouvant sous ma main les morceaux de ma fameuse Lettre de Dijon, soigneusement rassemblés. Heureusement il me prit fantaisie de la parcourir. Jugez de ma joie, en y appercevant les traces, bien distinctes, des larmes de mon adorable Dévote. Je l'avoue, je cédai à un mouvement de jeune homme, & baisai cette Lettre avec un transport dont je ne me croyois plus susceptible. Je continuai l'heureux examen ; je retrouvai toutes mes Lettres de suite, & par ordre de dates ; & ce qui me surprit plus agréablement encore, fut de retrouver la premiere

de toutes, celle que je croyois m'avoir été rendue par une ingrate, fidellement copiée de sa main, & d'une écriture altérée & tremblante, qui témoignoit assez la douce agitation de son cœur pendant cette occupation.

Jusques-là j'étois tout entier à l'amour; bientôt il fit place à la fureur. Qui croyez-vous qui veuille me perdre auprès de cette femme que j'adore? quelle Furie supposez-vous assez méchante, pour tramer une pareille noirceur? Vous la connoissez : c'est votre amie, votre parente; c'est Mde. de Volanges. Vous n'imaginez pas quel tissu d'horreurs l'infernale Mégere lui a écrit sur mon compte. C'est elle, elle seule, qui a troublé la sécurité de cette femme angélique; c'est par ses conseils, par ses avis pernicieux, que je me vois forcé de m'éloigner; c'est à elle enfin que l'on me sacrifie. Ah! sans doute il faut séduire sa fille : mais ce n'est pas assez, il faut la perdre; & puisque l'âge de cette maudite femme la met à l'abri de mes coups, il faut la frapper dans l'objet de ses affections.

Elle veut donc que je revienne à Paris. Elle m'y force! soit, j'y retournerai; mais elle gémira de mon retour. Je suis fâché

que Danceny soit le héros de cette aventures; il a un fond d'honnêteté qui nous gènera : cependant il est amoureux; & je le vois souvent; on pourra peut-être en tirer parti. Je m'oublie dans ma colere, & je ne songe pas que je vous dois le récit de ce qui s'est passé aujourd'hui. Revenons.

Ce matin, j'ai revu ma sensible Prude. Jamais je ne l'avois trouvée si belle. Cela devoit être ainsi : le plus beau moment d'une femme, le seul où elle puisse produire cette ivresse de l'ame, dont on parle toujours & qu'on éprouve si rarement, est celui où, assurés de son amour, nous ne le sommes pas de ses faveurs; & c'est précisément le cas où je me trouvois. Peut-être aussi l'idée que j'allois être privé du plaisir de la voir, feroit-il à l'embellir. Enfin, à l'arrivée du Courier, on m'a remis votre Lettre du 27; & pendant que je la lisois, j'hésitois encore pour savoir si je tiendrois ma parole : mais j'ai rencontré les yeux de ma Belle, & il m'auroit été impossible de lui rien réfuser.

J'ai donc annoncé mon départ. Un moment après, Mde. de Rosemonde nous a laissés seuls : mais j'étois encore à quatre pas de la farouche personne, qui, se levant

vant avec l'air de l'effroi : » Laiſſez-moi, » laiſſez-moi, Monſieur, m'a-t-elle dit ; au nom de Dieu, laiſſez-moi ». Cette priere fervente, qui décéloit ſon émotion, ne pouvoit qne m'animer davantage. Déja j'étois auprès d'elle, & je tenoit ſes mains qu'elle avoit jointes avec une expreſſion tout-à-fait touchante ; là, je commençois de tendres plaintes, quand un démon ennemi ramena Mde. de Roſemonde. La timide Dévote, qui a en effet quelques raiſons de craindre, en a profité pour ſe retirer.

Je lui ai pourtant offert la main qu'elle a acceptée ; & augurant bien de cette douceur, qu'elle n'avoit pas eue depuis long-temps, tout en recommençant mes plaintes, j'ai eſſayé de ſerrer la ſienne. Elle a d'abord voulu la retirer ; mais ſur une inſtance plus vive, elle s'eſt livrée d'aſſez bonne grace, quoique ſans répondre ni à ce geſte, ni à mes diſcours. Arrivé à la porte de ſon appartement, j'ai voulu baiſer cette main, avant de la quitter. La défenſe a commencé par être franche : mais un *ſongez donc que je pars*, prononcé bien tendrement, l'a rendue gauche & inſuffi-

ſante. A peine le baiſer a-t-il été donné, que la main a retrouvé ſa force pour échapper, & que la Belle eſt entrée dans ſon appartement où étoit ſa Femme-de-chambre. Ici finit mon hiſtoire.

Comme je préſume que vous ſerez demain chez la Maréchale de..., où ſûrement je n'irai pas vous trouver; comme je me doute bien auſſi qu'à notre premiere entrevue nous aurons plus d'une affaire à traiter, & notamment celle de la petite Volanges, que je ne perds pas de vue, j'ai pris le parti de me faire précéder par cette Lettre : & toute longue qu'elle eſt, je ne la fermerai qu'au moment de l'envoyer à la Poſte : car au terme où j'en ſuis, tout peut dépendre d'une occaſion; & je vous quitte pour aller l'épier.

P. S. à huit heures du ſoir.

Rien de nouveau; pas le plus petit moment de liberté : du ſoin même pour l'éviter. Cependant, autant de triſteſſe que la décence en permettoit, pour le moins. Un autre événement qui peut ne pas être indifférent, c'eſt que je ſuis chargé d'une invitation de Mde. de Roſemonde à Mde. de Volanges, pour venir paſſer quelque temps chez elle à la campagne.

Adieu, ma belle amie; à demain, ou après-demain au plus tard.

De.... ce 28 Août 17...



LETTRE XLV.

La Présidente DE TOURVEL. *à Mde.* DE VOLANGES.

M. DE VALMONT est parti ce matin, Madame; vous m'avez paru tant desirer ce départ, que j'ai cru devoir vous en instruire. Mde. de Rosemonde, regrette beaucoup son neveu, dont il faut convenir qu'en effet la société est agréable : elle a passé toute la matinée à m'en parler avec la sensibilité que vous lui connoissez; elle ne tarissoit pas sur son éloge. J'ai cru lui devoir la complaisance de l'écouter sans la contredire, d'autant qu'il faut avouer qu'elle avoit raison sur beaucoup de points. Je sentois de plus que j'avois à me reprocher d'être la cause de cette séparation, & je n'espere pas pouvoir la dédommager du plaisir dont je l'ai privée. Vous savez que j'ai naturellement peu de gaieté, & le genre de vie que nous allons mener ici n'est pas fait pour l'augmenter.

Si je ne m'étois pas conduite d'après vos avis, je craindrois d'avoir agi un peu légérement : car j'ai été vraiment peinée de la douleur de ma respectable amie; elle m'a touchée au point que j'aurois volontiers mêlé mes larmes aux siennes.

Nous vivons à présent dans l'espoir que vous accepterez l'invitation que M. de Valmont doit vous faire, de la part de Mde. de Rosemonde, de venir passer quelque temps chez elle. J'espere que vous ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous y voir; & en vérité vous nous devez ce dédommagement. Je serai fort aise de trouver cette occasion de faire une connoissance plus prompte avec Mlle. de Volanges; & d'être à portée de vous convaincre de plus en plus des sentimens respectueux, &c.

De... ce 29 d'Août 17..





LETTRE XLVI.

Le Chevalier DANCENY *à* CÉCILE VOLANGES.

QUE vous est-il donc arrivé, mon adorable Cécile? qui a pu causer en vous un changement si prompt & si cruel? que sont devenus vos sermens de ne jamais changer? Hier encore, vous les réitériez avec tant de plaisir! qui peut aujourd'hui vous les faire oublier? J'ai beau m'examiner, je ne puis en trouver la cause en moi, & il m'est affreux d'avoir à la chercher en vous. Ah! sans doute vous n'êtes ni légere, ni trompeuse; & même dans ce moment de désespoir, un soupçon outrageant ne flétrira point mon ame. Cependant, par quelle fatalité n'êtes-vous plus la même? Non, cruelle, vous ne l'êtes plus! La tendre Cécile, la Cécile que j'adore, & dont j'ai reçu les sermens, n'auroient point évité mes regards, n'auroit point contrarié le hasard heureux qui me plaçoit auprès d'elle; ou si quelque raison que je ne peux concevoir, l'avoit forcée à me traiter avec tant

de rigueur, elle n'eût pas au moins dédaigné de m'en inſtruire.

Ah ! vous ne ſavez pas, vous ne ſaurez jamais, ma Cécile, ce que vous m'avez fait ſouffrir aujourd'hui, ce que je ſouffre encore en ce moment. Croyez-vous donc que je puiſſe vivre & ne plus être aimé de vous? Cependant, quand je vous ai demandé un mot, un ſeul mot, pour diſſiper mes craintes, au-lieu de me répondre, vous avez feint de craindre d'être entendue; & cet obſtacle qui n'exiſtoit pas alors, vous l'avez fait naître auſſitôt, par la place que vous avez choiſie dans le cercle. Quand, forcé de vous quitter, je vous ai demandé l'heure à laquelle je pourrois vous revoir demain, vous avez feint de l'ignorer, & il a fallu que ce fût Mde. de Volanges qui m'en inſtruisît. Ainſi ce moment toujours ſi deſiré qui doit me rapprocher de vous, demain ne fera naître en moi que de l'incuiétude; & le plaiſir de vous voir, jusqu'alors ſi cher à mon cœur, ſera remplacé par la crainte de vous être importun.

Déja, je le ſens, cette crainte m'arrête, & je n'oſe vous parler de mon amour. Ce *je vous aime*, que j'aimois tant à répéter

quand je pouvois l'entendre à mon tour, ce mot si doux qui suffisoit à ma félicité, ne m'offre plus, si vous êtes changée, que l'image d'un désespoir éternel. Je ne puis croire pourtant que ce talisman de l'amour ait perdu toute sa puissance, & j'essaie de m'en servir encore (1). Oui, ma Cécile, *je vous aime*. Répétez donc avec moi cette expression de mon bonheur. Songez que vous m'avez accoutumé à l'entendre, & que m'en priver, c'est me condamner à un tourment qui, de même que mon amour, ne finira qu'avec ma vie.

De..., ce 29 Août 17...

LETTRE XLVII.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Marquise* DE MERTEUIL.

JE ne vous verrai pas encore aujourd'hui, ma belle amie, & voici mes raisons, que je vous prie de recevoir avec indulgence.

---

(1) Ceux qui n'ont pas eu occasion de sentir quelquefois le prix d'un mot, d'une expression, consacrés par l'amour, ne trouveront aucun sens dans cette phrase.

Au-lieu de revenir hier directement, je me ſuis arrêté chez la Comteſſe de..., dont le château ſe trouvoit preſque ſur ma route, & à qui j'ai demandé à dîner. Je ne ſuis arrivé à Paris que vers les ſept heures, & je ſuis deſcendu à l'Opéra, où j'eſpérois que vous pouviez être.

L'Opéra fini, j'ai été revoir mes amies du foyer ; j'y ai retrouvé mon ancienne Emilie, entourée d'une cour nombreuſe, tant en femmes qu'en hommes, à qui elle donnoit le ſoir même à ſouper à P.... Je ne fus pas plutôt entré dans ce cercle, que je fus prié du ſouper, par acclamation. Je le fus auſſi par une petite figure groſſe & courte, qui me baragouina une invitation en françois de Hollande, & que je reconnus pour le véritable héros de la fête. J'acceptai.

J'appris, dans ma route, que la maiſon où nous allions étoit le prix convenu des bontés d'Emilie pour cette figure groteſque, & que ce ſouper étoit un véritable repas de nôce. Le petit homme ne ſe poſſédoit pas de joie, dans l'attente du bonheur dont il alloit jouir ; il m'en parut ſi ſatisfait, qu'il me donna envie de le troubler ; ce que fis en effet.

La ſeule difficulté que j'éprouvai fut de décider Emilie, que la richeſſe du Bourguemeſtre rendoit un peu ſcrupuleuſe. Elle ſe prêta pourtant, après quelques façons, au projet que je donnai, de remplir de vin ce petit tonneau à bierre, & de le mettre ainſi hors de combat pour toute la nuit.

L'idée ſublime que nous nous étions formée d'un buveur Hollandois, nous fit employer tous les moyens connus. Nous réuſsîmes ſi bien, qu'au deſſert il n'avoit déja plus la force de tenir ſon verre: mais la ſécourable Emilie & moi l'entonnions à qui mieux. Enfin, il tomba ſous la table, dans une ivreſſe telle, qu'elle doit au moins durer huit jours. Nous nous décidâmes alors à le renvoyer à Paris; & comme il n'avoit pas gardé ſa voiture; je le fis charger dans la mienne, & je reſtai à ſa place. Je reçus enſuite les complimens de l'aſſemblée, qui ſe retira bientôt après, & me laiſſa maître du champ de bataille. Cette gaité, & peut-être ma longue retraite, m'ont fait trouver Emilie ſi déſirable, que je lui ai promis de reſter avec elle juſqu'à la réſurrection du Hollandois.

Cette complaisance de ma part est le prix de celle qu'elle vient d'avoir, de me servir de pupitre pour écrire à ma belle Dévote, à qui j'ai trouvé plaisant d'envoyer une Lettre écrite du lit & presque d'entre les bras d'une fille, interrompue même pour une infidélité complete, & dans laquelle je lui rends un compte exact de ma situation & de ma conduite. Emilie, qui a lu l'Epître, en a ri comme une folle, & j'espere que vous en rirez aussi.

Comme il faut que ma Lettre soit timbrée de Paris, je vous l'envoie; je la laisse ouverte. Vous voudrez bien la lire, la cacheter, & la faire mettre à la Poste. Sur-tout n'allez pas vous servir de votre cachet, ni même d'aucun emblême amoureux; une tête seulement. Adieu, ma belle amie.

P. S. Je rouvre ma Lettre; j'ai décidé Emilie à aller aux Italiens.... Je profiterai de ce temps pour aller vous voir. Je serai chez vous à six heures au plus tard; & si cela vous convient, nous irons ensemble sur les sept heures chez Mde. de Volanges. Il sera décent que je ne differe pas l'invitation que j'ai à lui faire de la part de Mde. de Rosemonde; de plus, je

ferai bien-aife de voir la petite Volanges.

Adieu, la très-belle Dame. Je veux avoir tant de plaifir à vous embraffer, que le Chevalier puiffe en être jaloux.

Paris, ce 30 Août 17...



LETTRE XLVIII.

Le Vicomte DE VALMONT *à la Préfidente* DE TOURVEL.

(*Timbrée de Paris*).

C'EST après une nuit orageufe & pendant laquelle je n'ai pas fermé l'œuil; c'eft après avoit été fans ceffe ou dans l'agitation d'une ardeur dévorante, ou dans l'entier anéantiffement de toutes les facultés de mon ame; que je viens chercher auprès de vous, Madame, un calme dont j'ai befoin, & dont pourtant je n'efpere pas jouir encore. En effet, la fituation où je fuis en vous écrivant, me fait connoître, plus que jamais, la puiffance irréfiftible de l'amour; j'ai peine à conferver affez d'empire fur moi pour mettre quelque ordre dans mes idées, & déja je prévois que je ne finirai pas cette Lettre,

ſans être obligé de l'interrompre. Quoi ! ne puis-je donc eſpérer que vous partagerez quelque jour le trouble que j'éprouve en ce moment ? J'oſe croire cependant que, ſi vous le connoiſſiez bien, vous n'y ſeriez pas entiérement inſenſible. Croyez-moi, Madame, la froide tranquillité, le ſommeil de l'ame, image de la mort, ne menent point au bonheur; les paſſions actives peuvent ſeules y conduire; & malgré les tourmens que vous me faites éprouver, je crois pouvoir aſſurer ſans crainte, que, dans ce moment, je ſuis plus heureux que vous. En vain m'accablez-vous de vos rigueurs déſolantes; elles ne m'empêchent point de m'abandonner entiérement à l'amour, & d'oublier dans le délire qu'il me cauſe, le déſeſpoir auquel vous me livrez. C'eſt ainſi que je veux me venger de l'exil auquel vous me condamnez. Jamais je n'eus tant de plaiſir en vous écrivant; jamais je ne reſſentis, dans cette occupation, une émotion ſi douce, & cependant ſi vive. Tout ſemble augmenter mes tranſports : l'air que je reſpire eſt brûlant de volupté; la table même ſur laquelle je vous écris, conſacrée pour la premiere fois à cet uſage, devient pour

moi l'autel sacré de l'amour; combien elle va s'embellir à mes yeux! j'aurai tracé sur elle le serment de vous aimer toujours! Pardonnez, je vous en supplie, au désordre de mes sens. Je devrois peut-être m'abandonner moins à des transports que vous ne partagez pas : il faut vous quitter un moment pour dissiper une ivresse qui s'augmente à chaque instant, & qui devient plus forte que moi.

Je reviens à vous, Madame, & sans doute j'y reviens toujours avec le même empressement. Cependant le sentiment du bonheur a fuit loin de moi; il a fait place à celui des privations cruelles. A quoi me sert-il de vous parler de mes sentimens si je cherche en vain les moyens de vous en convaincre? après tant d'efforts réitérés, la confiance & la force m'abandonnent à la fois. Si je me retrace encore les plaisirs de l'amour, c'est pour sentir plus vivement le regret d'en être privé. Je ne me vois de ressource que dans votre indulgence, & je sens trop, dans ce moment, combien j'en ai besoin pour espérer de l'obtenir. Cependant jamais mon amour ne fut plus respectueux, jamais il ne dut moins vous offenser; il est tel,

j'ose le dire, que la vertu la plus févere ne devroit pas le craindre: mais je crains moi-même de vous entretenir plus longtemps de la peine que j'éprouve. Affuré que l'objet qui la caufe ne la partage pas, il ne faut pas au moins abufer de fes bontés; & ce feroit le faire, que d'employer plus de temps à vous retracer cette douloureufe image. Je ne prends plus que celui de vous fupplier de me répondre, & de ne jamais douter de la vérité de mes fentimens.

Ecrite de P..... datée de Paris, ce 30 Août 17...



LETTRE XLIX.

CÉCILE VOLANGES *au Chevalier* DANCENY.

SANS être ni légere, ni trompeufe, il me fuffit, Monfieur, d'être éclairée fur ma conduite, pour fentir la néceffité d'en changer; j'en ai promis le facrifice à Dieu, jufqu'à ce que je puiffe lui offrir auffi celui de mes fentimens pour vous, que l'état Religieux dans lequel vous êtes, rend plus criminel encore. Je fens bien que

cela me fera de la peine, & je ne vous cacherai même pas que depuis avant-hier j'ai pleuré toutes les fois que j'ai songé à vous. Mais j'espere que Dieu me fera la grace de me donner la force nécessaire pour vous oublier, comme je la lui demande soir & matin. J'attends même de votre amitié, & de votre honnêteté, que vous ne chercherez pas à me troubler dans la bonne résolution qu'on m'a inspirée, & dans laquelle je tâche de me maintenir. En conséquence, je vous demande d'avoir la complaisance de ne me plus écrire, d'autant que je vous préviens que je ne vous répondrois plus, & que vous me forceriez d'avertir Maman de tout ce qui se passe; ce qui me priveroit tout-à-fait du plaisir de vous voir.

Je n'en conserverai pas moins pour vous, tout l'attachement qu'on puisse avoir, sans qu'il y ait du mal; & c'est bien de toute mon ame que je vous souhaite toute sorte de bonheur. Je sens bien que vous allez ne plus m'aimer autant, & que peut-être vous en aimerez bientôt une autre mieux que moi. Mais ce sera une pénitence de plus, de la faute que j'ai commise en vous donnant mon cœur, que je ne devois don-

ner qu'à Dieu, & à mon mari quand j'en aurai un. J'efpere que la miféricorde divine aura pitié de ma foibleffe, & qu'elle ne me donnera de peine que ce que j'en pourrai fupporter.

Adieu, Monfieur, je peux bien vous affurer que s'il m'étoit permis d'aimer quelqu'un, ce ne feroit jamais que vous que j'aimerois. Mais voilà tout ce que je peux vous dire, & c'eft peut-être même plus que je ne devrois.

De... ce 31 Août 17...



LETTRE L.

La Préfidente DE TOURVEL *au Vicomte* DE VALMONT.

EST-CE donc ainfi, Monfieur, que vous rempliffez les conditions auxquelles j'ai confenti à recevoir quelquefois de vos Lettres? puis-je *ne pas avoir à m'en plaindre*, quand vous ne m'y parlez que d'un fentiment auquel je craindrois encore de me livrer, quand même je le pourrois fans bleffer tous mes devoirs?

Au refte, fi j'avois befoin de nouvelles

raifons pour conferver cette crainte falutaire, il me femble que je pourrois les trouver dans votre derniere Lettre. En effet, dans le moment même où vous croyez faire l'apologie de l'amour, que faites-vous au contraire, que m'en montrer les orages redoutables? qui peut vouloir d'un bonheur acheté au prix de la raifon, & dont les plaifirs peu durables font au moins fuivis de regrets, quand ils ne le font pas de remords?

Vous-même, chez qui l'habitude de ce délire dangereux doit en diminuer l'effet, n'êtes-vous pas cependant obligé de convenir qu'il devient fouvent plus fort que vous, & n'êtes-vous pas le premier à vous plaindre du trouble involontaire qu'il vous caufe? Quel ravage effrayant ne feroit-il donc pas fur un cœur neuf & fenfible, qui ajouteroit encore à fon empire par la grandeur des facrifices qu'il feroit obligé de lui faire?

Vous croyez, Monfieur, ou vous feignez de croire que l'amour mene au bonheur; & moi, je fuis fi perfuadée qu'il me rendroit malheureufe, que je voudrois n'entendre jamais prononcer fon nom. Il me femble que d'en parler feu-

lement, altere la tranquillité ; & c'eſt autant par goût que par devoir, que je vous prie de vouloir bien garder le ſilence ſur ce point.

Après tout, cette demande doit vous être bien facile à m'accorder à préſent. De retour à Paris, vous y trouverez aſſez d'occaſions d'oublier un ſentiment, qui peut-être n'a dû ſa naiſſance qu'à l'habitude où vous êtes de vous occuper de ſemblables objets, & ſa force qu'au déſœuvrement de la campagne. N'êtes-vous donc pas dans ce même lieu, où vous m'aviez vue avec tant d'indifférence ? Y pouvez-vous faire un pas ſans y rencontrer un exemple de votre facilité à changer ? & n'y êtes-vous pas entouré de femmes, qui toutes, plus aimables que moi, ont plus de droits à vos hommages ? Je n'ai pas la vanité qu'on reproche à mon ſexe ; j'ai encore moins cette fauſſe modeſtie qui n'eſt qu'un raffinement de l'orgueil ; & c'eſt de bien bonne-foi que je vous dis ici, que je me connois bien peu de moyens de plaire : je les aurois tous, que je ne les croirois pas ſuffiſans pour vous fixer. Vous demander de ne plus vous occuper de moi, ce n'eſt donc que vous prier de

faire aujourd'hui ce que déja vous aviez fait, & ce qu'à coup sûr vous feriez encore dans peu de temps, quand même je vous demanderois le contraire.

Cette vérité, que je ne perds pas de vue, feroit, à elle seule, une raison assez forte pour ne pas vouloir vous entendre. J'en ai mille autres encore : mais sans entrer dans cette longue discussion, je m'en tiens à vous prier, comme je l'ai déja fait, de ne plus m'entretenir d'un sentiment que je ne dois pas écouter, & auquel je dois encore moins répondre.

Paris, ce 1er. Septembre 17..

Fin de la premiere Partie.

J. Robertshaw

27. 9. 83